



Troisième partie

Burins

CHAPITRE UN

- Pourquoi tu dis rien, Marie ?

Sous la ferme du Maset, Marie est assise en contrebas du talus qui borde la route.

En bas, la mosaïque des champs, et, derrière, reculant, s'enfonçant vers l'horizon, les coteaux de *Suze*, la vallée du Rhône, les montagnes de l'Ardèche avec leurs creux de bleu sombre.

À droite, en contrebas et très proche, le village de Saint-Avit avec son clocher pointu recouvert d'ardoises bleues, cinq ou six maisons autour, cassant le soleil de toutes leurs vitres.

Le ciel est plein d'hirondelles et le talus de pervenches mais ce glas...

- Le glas ! dit Marie.

Sylvain s'est penché :

- Tu pleures pas, au moins ?

Non, Marie ne pleure pas. Mais la petite sœur pleure, bercée par la Mémée Reine dans la ferme du Maset. Elle veut sa mère qui ne peut pas être là puisqu'elle doit suivre le glas.

- Sylvain, ton papa et ta maman y sont allés tous les deux ?

- Oui.

- Pourquoi tu es resté là, Sylvain ?

- Pour être avec toi.

Marie a sept ans. Elle porte un sarrau noir d'écolière, boutonné au dos, des chaussettes de laine fine, des sandales neuves, retenues au coup de pied par la bride trop serrée - des sandales trop grandes, prévues pour parer à de nouvelles pointures.

Sylvain porte, lui aussi, un sarrau en même satinette noire, mais boutonné par-devant sur le côté droit, et retenu à la taille par un ceinturon de cuir.

- Je ne pleure pas ! constate Marie comme pour elle-même.

- Non, tu ne pleures pas.

Marie a baissé son petit visage encadré de cheveux courts noirs et recourbés aux pointes, et elle a rangé son mouchoir de toile marqué d'un M au fil rouge - sept points de croix en hauteur, cinq points en largeur, comme sur l'album de marques qu'elle aime feuilleter le soir.

Sylvain lace ses galoches dont les courreillous se sont dénoués. Le contrebas du talus lui permet de voir les yeux de Marie. Il dit bêtement :

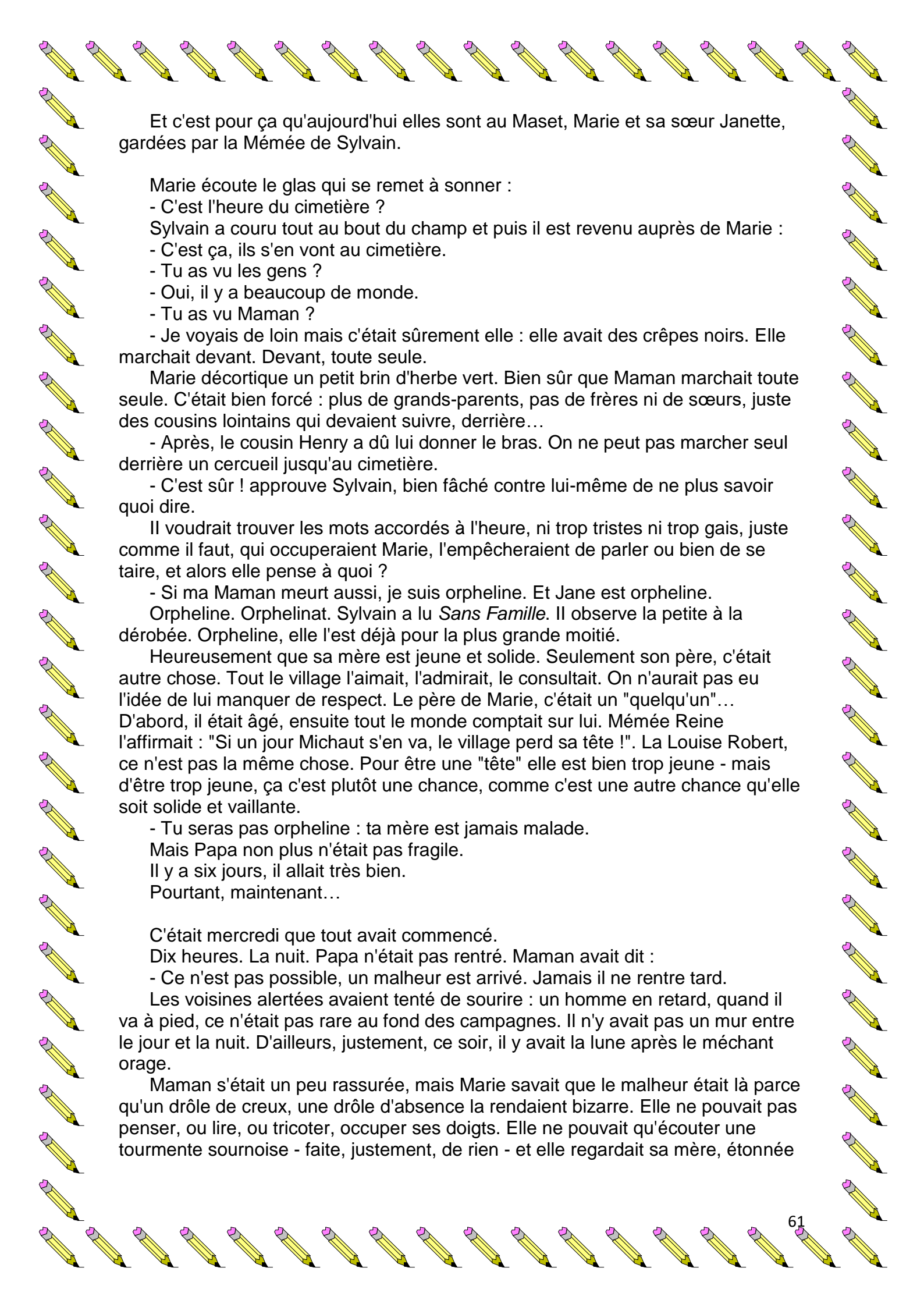
- Tu as les yeux bleus. À l'école vous êtes quatre avec les yeux bleus et on est douze aux yeux noirs.

Marie réfléchit, recompte mentalement. Sylvain ne s'est pas trompé. Elle explique enfin :

- Ma grand-mère aussi avait les yeux bleus mais je ne l'ai pas connue. Et Pépé non plus. Mon Papa était trop vieux pour que Pépé et Mémée existent encore.

- Et tes autres grands-parents ? Ta maman est jeune.

- Quand même, ils sont morts avant que je naisse.



Et c'est pour ça qu'aujourd'hui elles sont au Maset, Marie et sa sœur Janette, gardées par la Mémée de Sylvain.

Marie écoute le glas qui se remet à sonner :

- C'est l'heure du cimetière ?

Sylvain a couru tout au bout du champ et puis il est revenu auprès de Marie :

- C'est ça, ils s'en vont au cimetière.

- Tu as vu les gens ?

- Oui, il y a beaucoup de monde.

- Tu as vu Maman ?

- Je voyais de loin mais c'était sûrement elle : elle avait des crêpes noirs. Elle marchait devant. Devant, toute seule.

Marie décortique un petit brin d'herbe vert. Bien sûr que Maman marchait toute seule. C'était bien forcé : plus de grands-parents, pas de frères ni de sœurs, juste des cousins lointains qui devaient suivre, derrière...

- Après, le cousin Henry a dû lui donner le bras. On ne peut pas marcher seul derrière un cercueil jusqu'au cimetière.

- C'est sûr ! approuve Sylvain, bien fâché contre lui-même de ne plus savoir quoi dire.

Il voudrait trouver les mots accordés à l'heure, ni trop tristes ni trop gais, juste comme il faut, qui occuperaient Marie, l'empêcheraient de parler ou bien de se taire, et alors elle pense à quoi ?

- Si ma Maman meurt aussi, je suis orpheline. Et Jane est orpheline.

Orpheline. Orphelinat. Sylvain a lu *Sans Famille*. Il observe la petite à la dérobée. Orpheline, elle l'est déjà pour la plus grande moitié.

Heureusement que sa mère est jeune et solide. Seulement son père, c'était autre chose. Tout le village l'aimait, l'admirait, le consultait. On n'aurait pas eu l'idée de lui manquer de respect. Le père de Marie, c'était un "quelqu'un"...

D'abord, il était âgé, ensuite tout le monde comptait sur lui. Mémée Reine l'affirmait : "Si un jour Michaut s'en va, le village perd sa tête !". La Louise Robert, ce n'est pas la même chose. Pour être une "tête" elle est bien trop jeune - mais d'être trop jeune, ça c'est plutôt une chance, comme c'est une autre chance qu'elle soit solide et vaillante.

- Tu seras pas orpheline : ta mère est jamais malade.

Mais Papa non plus n'était pas fragile.

Il y a six jours, il allait très bien.

Pourtant, maintenant...

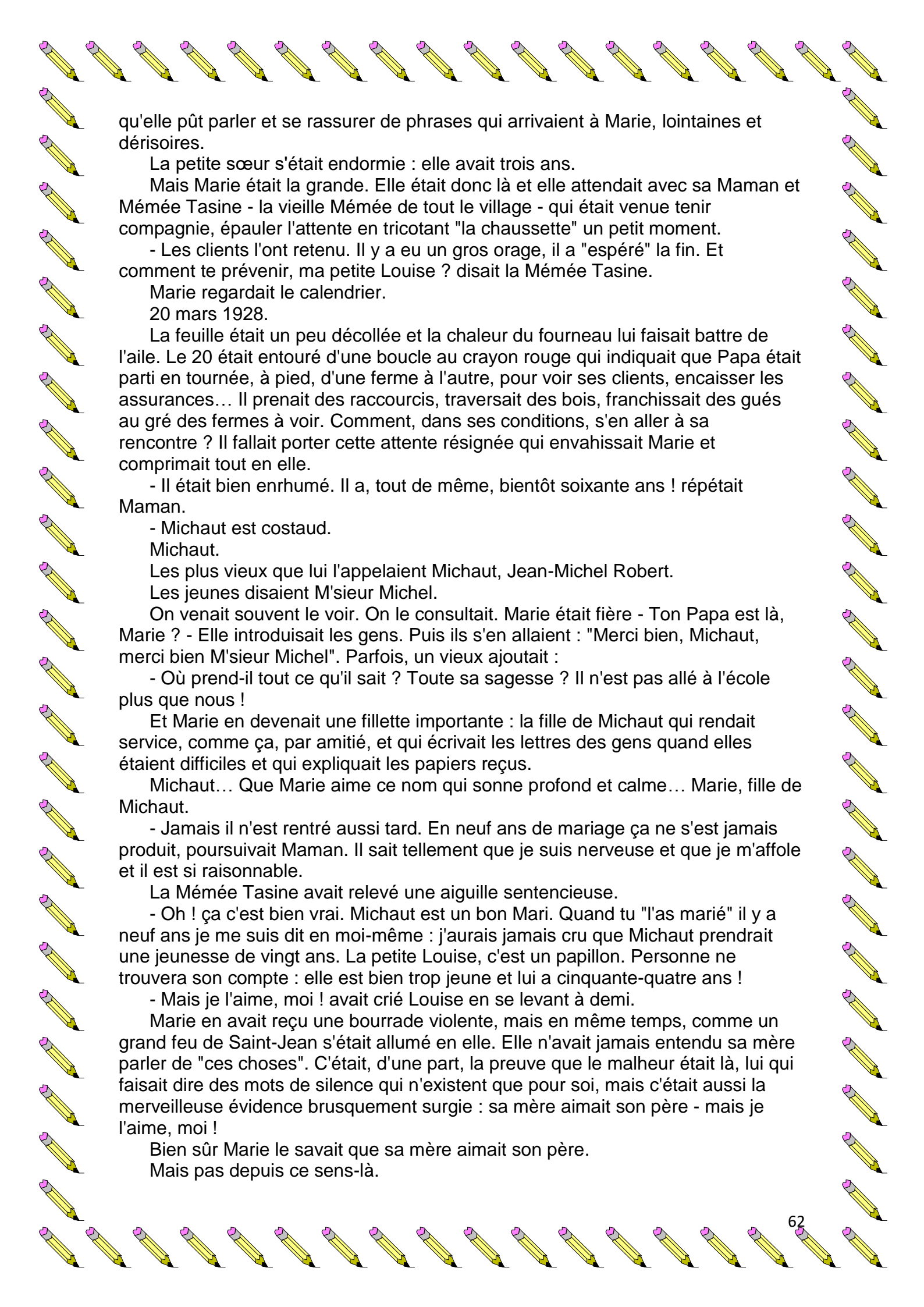
C'était mercredi que tout avait commencé.

Dix heures. La nuit. Papa n'était pas rentré. Maman avait dit :

- Ce n'est pas possible, un malheur est arrivé. Jamais il ne rentre tard.

Les voisines alertées avaient tenté de sourire : un homme en retard, quand il va à pied, ce n'était pas rare au fond des campagnes. Il n'y avait pas un mur entre le jour et la nuit. D'ailleurs, justement, ce soir, il y avait la lune après le méchant orage.

Maman s'était un peu rassurée, mais Marie savait que le malheur était là parce qu'un drôle de creux, une drôle d'absence la rendaient bizarre. Elle ne pouvait pas penser, ou lire, ou tricoter, occuper ses doigts. Elle ne pouvait qu'écouter une tourmente sournoise - faite, justement, de rien - et elle regardait sa mère, étonnée



qu'elle pût parler et se rassurer de phrases qui arrivaient à Marie, lointaines et dérisoires.

La petite sœur s'était endormie : elle avait trois ans.

Mais Marie était la grande. Elle était donc là et elle attendait avec sa Maman et Mémée Tasine - la vieille Mémée de tout le village - qui était venue tenir compagnie, épauler l'attente en tricotant "la chaussette" un petit moment.

- Les clients l'ont retenu. Il y a eu un gros orage, il a "espéré" la fin. Et comment te prévenir, ma petite Louise ? disait la Mémée Tasine.

Marie regardait le calendrier.

20 mars 1928.

La feuille était un peu décollée et la chaleur du fourneau lui faisait battre de l'aile. Le 20 était entouré d'une boucle au crayon rouge qui indiquait que Papa était parti en tournée, à pied, d'une ferme à l'autre, pour voir ses clients, encaisser les assurances... Il prenait des raccourcis, traversait des bois, franchissait des gués au gré des fermes à voir. Comment, dans ses conditions, s'en aller à sa rencontre ? Il fallait porter cette attente résignée qui envahissait Marie et comprimait tout en elle.

- Il était bien enrhumé. Il a, tout de même, bientôt soixante ans ! répétait Maman.

- Michaut est costaud.

Michaut.

Les plus vieux que lui l'appelaient Michaut, Jean-Michel Robert.

Les jeunes disaient M'sieur Michel.

On venait souvent le voir. On le consultait. Marie était fière - Ton Papa est là, Marie ? - Elle introduisait les gens. Puis ils s'en allaient : "Merci bien, Michaut, merci bien M'sieur Michel". Parfois, un vieux ajoutait :

- Où prend-il tout ce qu'il sait ? Toute sa sagesse ? Il n'est pas allé à l'école plus que nous !

Et Marie en devenait une fillette importante : la fille de Michaut qui rendait service, comme ça, par amitié, et qui écrivait les lettres des gens quand elles étaient difficiles et qui expliquait les papiers reçus.

Michaut... Que Marie aime ce nom qui sonne profond et calme... Marie, fille de Michaut.

- Jamais il n'est rentré aussi tard. En neuf ans de mariage ça ne s'est jamais produit, poursuivait Maman. Il sait tellement que je suis nerveuse et que je m'affole et il est si raisonnable.

La Mémée Tasine avait relevé une aiguille sentencieuse.

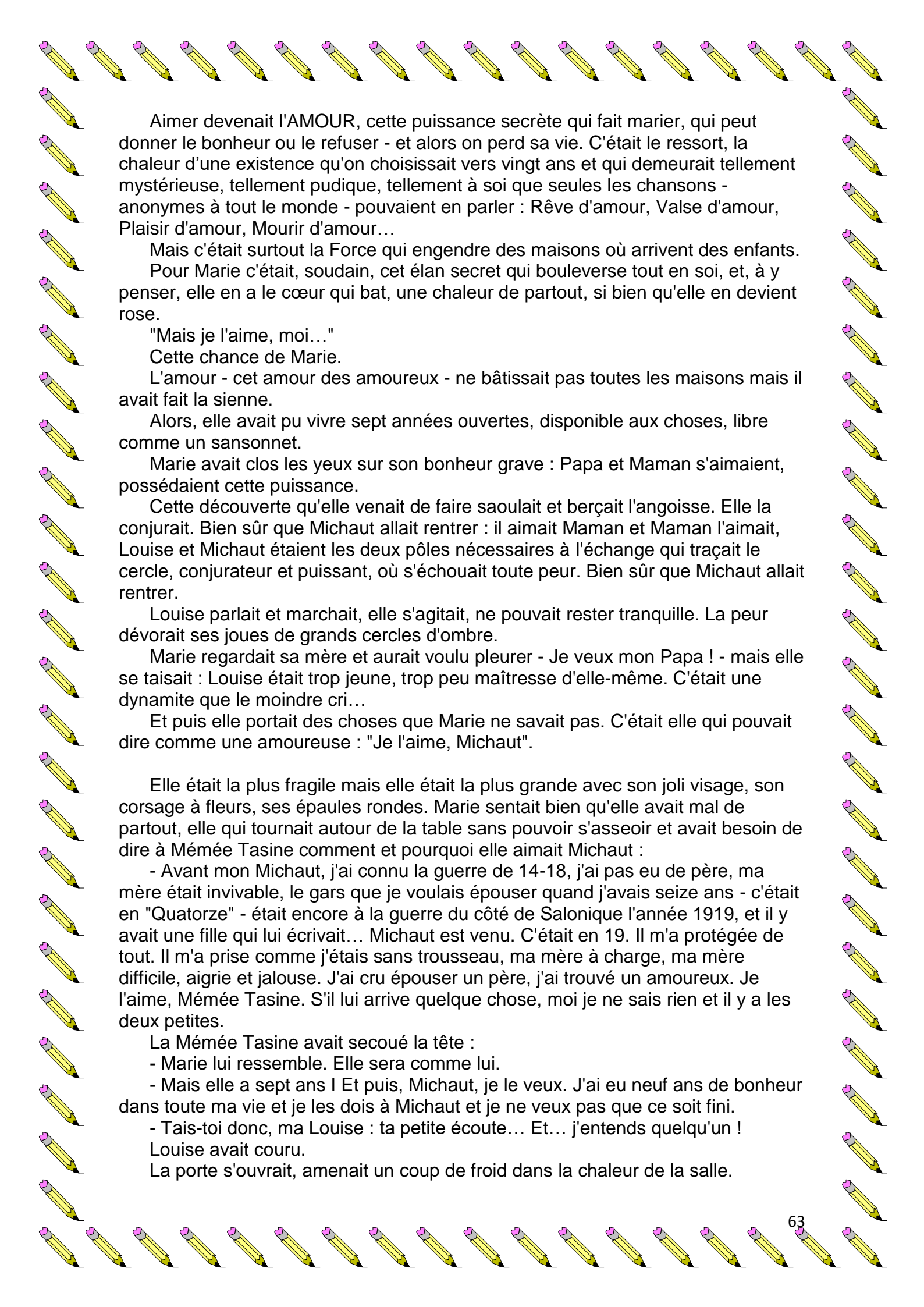
- Oh ! ça c'est bien vrai. Michaut est un bon Mari. Quand tu "l'as marié" il y a neuf ans je me suis dit en moi-même : j'aurais jamais cru que Michaut prendrait une jeunesse de vingt ans. La petite Louise, c'est un papillon. Personne ne trouvera son compte : elle est bien trop jeune et lui a cinquante-quatre ans !

- Mais je l'aime, moi ! avait crié Louise en se levant à demi.

Marie en avait reçu une bourrade violente, mais en même temps, comme un grand feu de Saint-Jean s'était allumé en elle. Elle n'avait jamais entendu sa mère parler de "ces choses". C'était, d'une part, la preuve que le malheur était là, lui qui faisait dire des mots de silence qui n'existent que pour soi, mais c'était aussi la merveilleuse évidence brusquement surgie : sa mère aimait son père - mais je l'aime, moi !

Bien sûr Marie le savait que sa mère aimait son père.

Mais pas depuis ce sens-là.



Aimer devenait l'AMOUR, cette puissance secrète qui fait marier, qui peut donner le bonheur ou le refuser - et alors on perd sa vie. C'était le ressort, la chaleur d'une existence qu'on choisissait vers vingt ans et qui demeurait tellement mystérieuse, tellement pudique, tellement à soi que seules les chansons - anonymes à tout le monde - pouvaient en parler : Rêve d'amour, Valse d'amour, Plaisir d'amour, Mourir d'amour...

Mais c'était surtout la Force qui engendre des maisons où arrivent des enfants.

Pour Marie c'était, soudain, cet élan secret qui bouleverse tout en soi, et, à y penser, elle en a le cœur qui bat, une chaleur de partout, si bien qu'elle en devient rose.

"Mais je l'aime, moi..."

Cette chance de Marie.

L'amour - cet amour des amoureux - ne bâtissait pas toutes les maisons mais il avait fait la sienne.

Alors, elle avait pu vivre sept années ouvertes, disponible aux choses, libre comme un sansonnet.

Marie avait clos les yeux sur son bonheur grave : Papa et Maman s'aimaient, possédaient cette puissance.

Cette découverte qu'elle venait de faire saoulait et berçait l'angoisse. Elle la conjurait. Bien sûr que Michaut allait rentrer : il aimait Maman et Maman l'aimait, Louise et Michaut étaient les deux pôles nécessaires à l'échange qui traçait le cercle, conjurateur et puissant, où s'échouait toute peur. Bien sûr que Michaut allait rentrer.

Louise parlait et marchait, elle s'agitait, ne pouvait rester tranquille. La peur dévorait ses joues de grands cercles d'ombre.

Marie regardait sa mère et aurait voulu pleurer - Je veux mon Papa ! - mais elle se taisait : Louise était trop jeune, trop peu maîtresse d'elle-même. C'était une dynamite que le moindre cri...

Et puis elle portait des choses que Marie ne savait pas. C'était elle qui pouvait dire comme une amoureuse : "Je l'aime, Michaut".

Elle était la plus fragile mais elle était la plus grande avec son joli visage, son corsage à fleurs, ses épaules rondes. Marie sentait bien qu'elle avait mal de partout, elle qui tournait autour de la table sans pouvoir s'asseoir et avait besoin de dire à Mémée Tasine comment et pourquoi elle aimait Michaut :

- Avant mon Michaut, j'ai connu la guerre de 14-18, j'ai pas eu de père, ma mère était invivable, le gars que je voulais épouser quand j'avais seize ans - c'était en "Quatorze" - était encore à la guerre du côté de Salonique l'année 1919, et il y avait une fille qui lui écrivait... Michaut est venu. C'était en 19. Il m'a protégée de tout. Il m'a prise comme j'étais sans trousseau, ma mère à charge, ma mère difficile, aigrie et jalouse. J'ai cru épouser un père, j'ai trouvé un amoureux. Je l'aime, Mémée Tasine. S'il lui arrive quelque chose, moi je ne sais rien et il y a les deux petites.

La Mémée Tasine avait secoué la tête :

- Marie lui ressemble. Elle sera comme lui.

- Mais elle a sept ans ! Et puis, Michaut, je le veux. J'ai eu neuf ans de bonheur dans toute ma vie et je les dois à Michaut et je ne veux pas que ce soit fini.

- Tais-toi donc, ma Louise : ta petite écoute... Et... j'entends quelqu'un !

Louise avait couru.

La porte s'ouvrait, amenait un coup de froid dans la chaleur de la salle.



Michaut était là, trempé de la tête aux pieds.

- Fais-moi vite du vin chaud. Mets beaucoup de poivre et de quinquina. La passerelle de la Vermeille - c'était le ruisseau - a viré sous moi et je suis tombé à l'eau.

Il claquait des dents à ne pas pouvoir parler.

La Mémée Tasine courait telle une souris, ouvrant des armoires et donnant des ordres comme si elle était chez elle.

- Déshabille-le, et bouchonne-le, là, devant le feu. Vite vite, Louise ! Marie, mets du bois dans le fourneau !

La cuisinière ronflait.

Maman enlevait les grands pantalons et les jambes retombaient toutes abandonnées. Les longs bras semblaient sans vie. Louise frottait le dos d'un chiffon de laine, et Mémée Tasine tendait des flanelles, la chemise chaude, une couverture qu'elle avait chauffée en la repassant avec les fers noirs toujours en attente sur le coin du feu.

- Frotte-le à l'eau-de-vie sur le visage et les mains. Marie, donne la bouteille !

Marie passait la bouteille, le coton, les torchons secs. C'était une Marie sans âme qui avait les gestes qu'on lui commandait, mais la vraie Marie grelottait comme son père et avait envie de hurler la mort comme le chien des Buisson qui la sent rôder avant qu'elle ne fauche.

Au petit matin, le Docteur était venu.

Broncho-pneumonie. Papa lutterait, neuf jours. Et puis le neuvième ce serait le quitte ou le sans appel.

Et les grandes médecines de l'année 28, les ventouses scarifiées, les sirops noirâtres, plus de curieux cataplasmes que préconisait la Mémée Tasine.

Les petites, éloignées chez un voisin ou chez l'autre, pendant que Papa luttait, tentait de garder sa vie ses neuf derniers jours.

Marie, quelquefois, entrait embrasser sa mère. Et elle repartait, toute battue par l'angoisse des tempêtes du dehors : le cercle magique, le cercle puissant qui créait le nid n'était plus qu'un pointillé au sable des jours.

Et puis le neuvième jour balaya le sable et on ne voyait plus rien, et on ne savait plus rien sur demain et sur après, et toutes les peurs purent cerner la maison.

- Sylvain, moi je le savais qu'il allait mourir. J'ai peur : ma maman a peur de tout.

Le vent plaque ses cheveux et ses yeux sont secs.

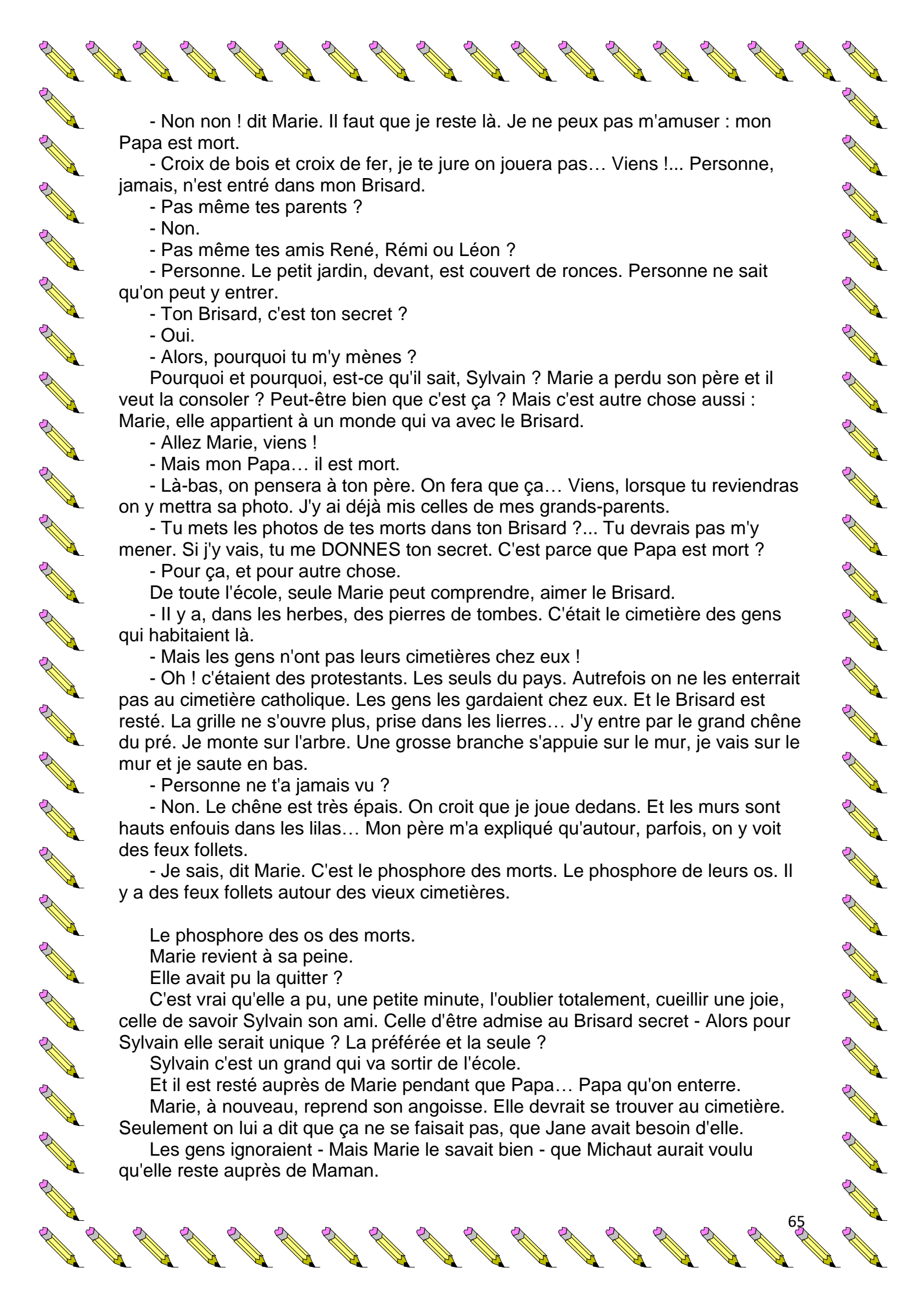
Sylvain se sent bête.

Des choses comme ça, que peut-on y faire ? On ne peut que rester là à se regarder... à dire n'importe quoi :

- Marie, viens voir mon Brisard.

- C'est quoi, ton Brisard ?

- Mon Brisard ? C'est... rien. C'est ma cachette si tu veux. Je l'ai appelé comme ça parce que mon père dit toujours : le coin du Brisard. Tu vois, c'est le petit mur de pierre au bas de la combe. Tu viens, on y va ?



- Non non ! dit Marie. Il faut que je reste là. Je ne peux pas m'amuser : mon Papa est mort.

- Croix de bois et croix de fer, je te jure on jouera pas... Viens !... Personne, jamais, n'est entré dans mon Brisard.

- Pas même tes parents ?

- Non.

- Pas même tes amis René, Rémi ou Léon ?

- Personne. Le petit jardin, devant, est couvert de ronces. Personne ne sait qu'on peut y entrer.

- Ton Brisard, c'est ton secret ?

- Oui.

- Alors, pourquoi tu m'y mènes ?

Pourquoi et pourquoi, est-ce qu'il sait, Sylvain ? Marie a perdu son père et il veut la consoler ? Peut-être bien que c'est ça ? Mais c'est autre chose aussi : Marie, elle appartient à un monde qui va avec le Brisard.

- Allez Marie, viens !

- Mais mon Papa... il est mort.

- Là-bas, on pensera à ton père. On fera que ça... Viens, lorsque tu reviendras on y mettra sa photo. J'y ai déjà mis celles de mes grands-parents.

- Tu mets les photos de tes morts dans ton Brisard ?... Tu devrais pas m'y mener. Si j'y vais, tu me DONNES ton secret. C'est parce que Papa est mort ?

- Pour ça, et pour autre chose.

De toute l'école, seule Marie peut comprendre, aimer le Brisard.

- Il y a, dans les herbes, des pierres de tombes. C'était le cimetière des gens qui habitaient là.

- Mais les gens n'ont pas leurs cimetières chez eux !

- Oh ! c'étaient des protestants. Les seuls du pays. Autrefois on ne les enterrait pas au cimetière catholique. Les gens les gardaient chez eux. Et le Brisard est resté. La grille ne s'ouvre plus, prise dans les lierres... J'y entre par le grand chêne du pré. Je monte sur l'arbre. Une grosse branche s'appuie sur le mur, je vais sur le mur et je saute en bas.

- Personne ne t'a jamais vu ?

- Non. Le chêne est très épais. On croit que je joue dedans. Et les murs sont hauts enfouis dans les lilas... Mon père m'a expliqué qu'autour, parfois, on y voit des feux follets.

- Je sais, dit Marie. C'est le phosphore des morts. Le phosphore de leurs os. Il y a des feux follets autour des vieux cimetières.

Le phosphore des os des morts.

Marie revient à sa peine.

Elle avait pu la quitter ?

C'est vrai qu'elle a pu, une petite minute, l'oublier totalement, cueillir une joie, celle de savoir Sylvain son ami. Celle d'être admise au Brisard secret - Alors pour Sylvain elle serait unique ? La préférée et la seule ?

Sylvain c'est un grand qui va sortir de l'école.

Et il est resté auprès de Marie pendant que Papa... Papa qu'on enterre.

Marie, à nouveau, reprend son angoisse. Elle devrait se trouver au cimetière. Seulement on lui a dit que ça ne se faisait pas, que Jane avait besoin d'elle.

Les gens ignoraient - Mais Marie le savait bien - que Michaut aurait voulu qu'elle reste auprès de Maman.

Si Maman tombait ? Et si elle mourait, trop fragile en face de son désespoir ?
À cette pensée, Marie se sentait livide jusqu'au fond du ventre.

Car l'important, maintenant, c'était que Maman supporte et qu'elle puisse vivre, pour elle, pour Jane, pour Marie - aussi pour la vie qui continue et qui dure, Michaut l'avait souvent dit.

Mais Louise se souvenait-elle des paroles de Michaut, elle qui l'avait eu pour lui répéter les choses en la prenant dans ses bras, en la couchant près de lui ?

Est-ce qu'elle saura se passer des paroles de Michaut, des bras de Michaut, elle qui l'aimait, pas seulement comme Marie, avec confiance et fierté, mais avec ce quelque chose (mais je l'aime, moi !) qui la concernait dans toutes ses fibres et où elle puisait des forces ?

Michaut en allé, il fallait que Louise trouve en elle, toute seule, le pouvoir de recréer le cercle invisible qui rassurait la maison.

Est-ce que c'était ciel possible ?

Sylvain tire doucement la manche de sa camarade :

- Marie, tu m'écoutes plus... Tu viens ? On verra les tombes et les photos que j'ai mises.

Des pierres tombales... Des photos de disparus... Marie se libère. Elle s'est levée.

Sylvain marche sans courir et Marie le suit.

Elle avance à petits pas comme on doit le faire quand son père est mort et qu'un inaudible glas frémit encore dans les airs.

- Sylvain ?

Sylvain se retourne.

- J'y vais si tu as confiance. Si ce n'est pas juste pour me consoler.

Sylvain retient un soupir : Marie pense trop. Mais il faut la rassurer.

- J'ai personne pour parler de ce Brisard. Si tu le connais, j'pourrai en parler.

- Et si j'aime le Brisard ?

- Tu y reviendras sans le dire aux autres. Il sera à nous. Rien qu'à tous les deux.

L'herbe est soudain si moelleuse aux pieds de Marie qu'elle s'y coucherait, yeux clos, visage tendu au soleil.

- Sylvain, attends-moi Sylvain.

La voix est devenue grave, profonde et presque adulte.

- Sylvain, tes parents, ils... s'aiment ?

Sylvain est surpris. Mais bien sûr qu'ils s'aiment. Mémée Reine et lui aussi. On s'aime tous au Maset.

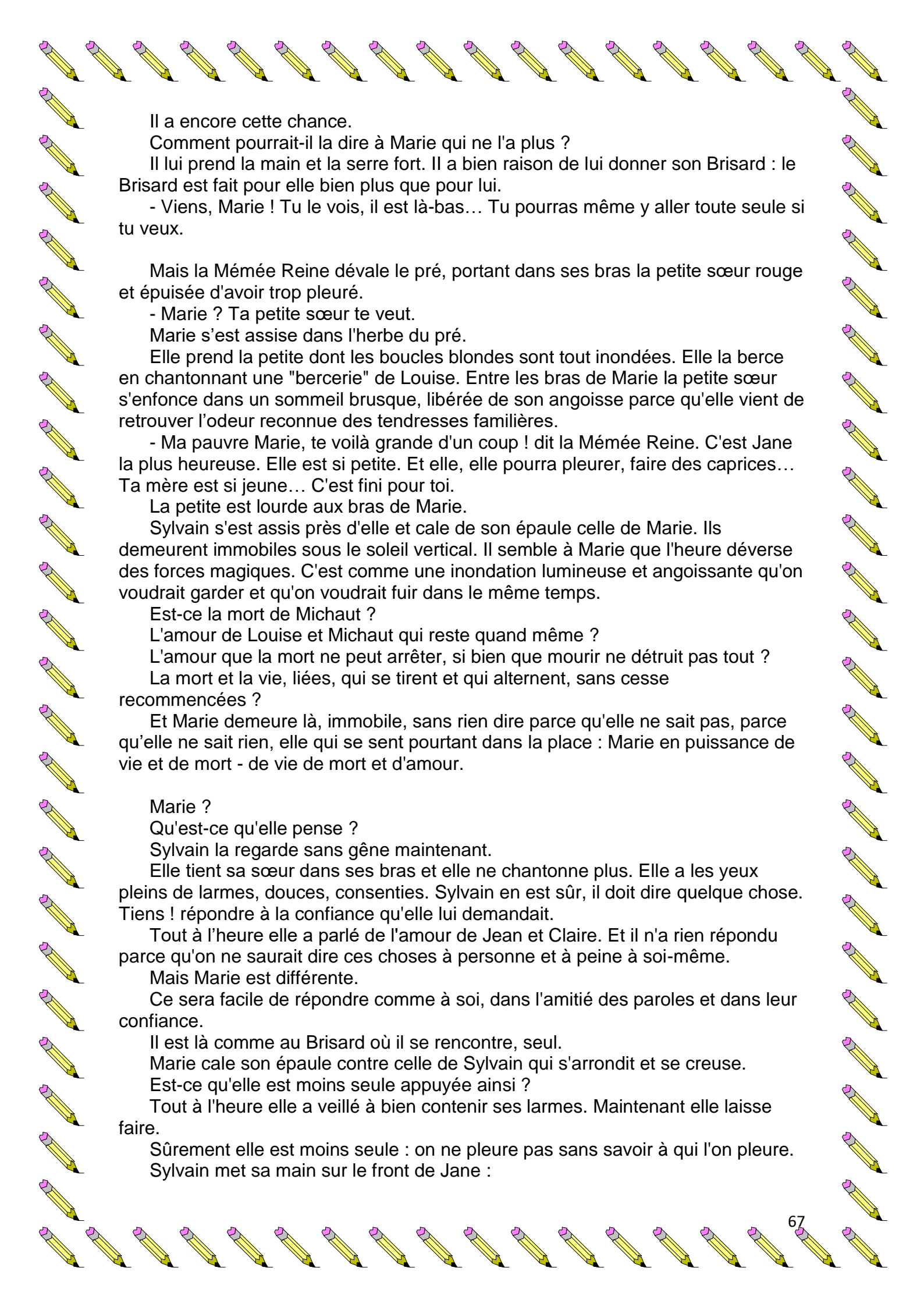
- Oui mais Jean et Claire ? Ils s'aiment tous deux comme des amoureux ? Les parents de Luc, eux, ils s'aiment pas : ils se battent et se disputent.

Sylvain se retourne rouge comme un coq. Marie, elle finit par l'embêter avec ses questions. Peut-être il va se fâcher ?

Mais Marie explique le regard sur l'horizon :

- Tu comprends, moi j'avais bien de la chance : mes parents s'aimaient. J'étais bien chez moi.

Sylvain se retourne. Il a brusquement envie de pleurer. Il regarde le Maset, ses rideaux clairs aux fenêtres, ses toits rose-brun et sa cheminée qui fume et le linge blanc qui flotte sur les fils de l'étendage. Jean et Claire vont rentrer. Ils se souriront. Le linge restera blanc, les toits demeureront roses et demain sera pareil à toujours. Il ne s'était jamais dit qu'il possédait ce trésor : l'amour de Jean et de Claire, qu'il avait bien de la chance.



Il a encore cette chance.

Comment pourrait-il la dire à Marie qui ne l'a plus ?

Il lui prend la main et la serre fort. Il a bien raison de lui donner son Brisard : le Brisard est fait pour elle bien plus que pour lui.

- Viens, Marie ! Tu le vois, il est là-bas... Tu pourras même y aller toute seule si tu veux.

Mais la Mémée Reine dévale le pré, portant dans ses bras la petite sœur rouge et épuisée d'avoir trop pleuré.

- Marie ? Ta petite sœur te veut.

Marie s'est assise dans l'herbe du pré.

Elle prend la petite dont les boucles blondes sont tout inondées. Elle la berce en chantonnant une "bercerie" de Louise. Entre les bras de Marie la petite sœur s'enfonce dans un sommeil brusque, libérée de son angoisse parce qu'elle vient de retrouver l'odeur reconnue des tendresses familières.

- Ma pauvre Marie, te voilà grande d'un coup ! dit la Mémée Reine. C'est Jane la plus heureuse. Elle est si petite. Et elle, elle pourra pleurer, faire des caprices... Ta mère est si jeune... C'est fini pour toi.

La petite est lourde aux bras de Marie.

Sylvain s'est assis près d'elle et cale de son épaule celle de Marie. Ils demeurent immobiles sous le soleil vertical. Il semble à Marie que l'heure déverse des forces magiques. C'est comme une inondation lumineuse et angoissante qu'on voudrait garder et qu'on voudrait fuir dans le même temps.

Est-ce la mort de Michaut ?

L'amour de Louise et Michaut qui reste quand même ?

L'amour que la mort ne peut arrêter, si bien que mourir ne détruit pas tout ?

La mort et la vie, liées, qui se tirent et qui alternent, sans cesse recommencées ?

Et Marie demeure là, immobile, sans rien dire parce qu'elle ne sait pas, parce qu'elle ne sait rien, elle qui se sent pourtant dans la place : Marie en puissance de vie et de mort - de vie de mort et d'amour.

Marie ?

Qu'est-ce qu'elle pense ?

Sylvain la regarde sans gêne maintenant.

Elle tient sa sœur dans ses bras et elle ne chantonne plus. Elle a les yeux pleins de larmes, douces, consenties. Sylvain en est sûr, il doit dire quelque chose. Tiens ! répondre à la confiance qu'elle lui demandait.

Tout à l'heure elle a parlé de l'amour de Jean et Claire. Et il n'a rien répondu parce qu'on ne saurait dire ces choses à personne et à peine à soi-même.

Mais Marie est différente.

Ce sera facile de répondre comme à soi, dans l'amitié des paroles et dans leur confiance.

Il est là comme au Brisard où il se rencontre, seul.

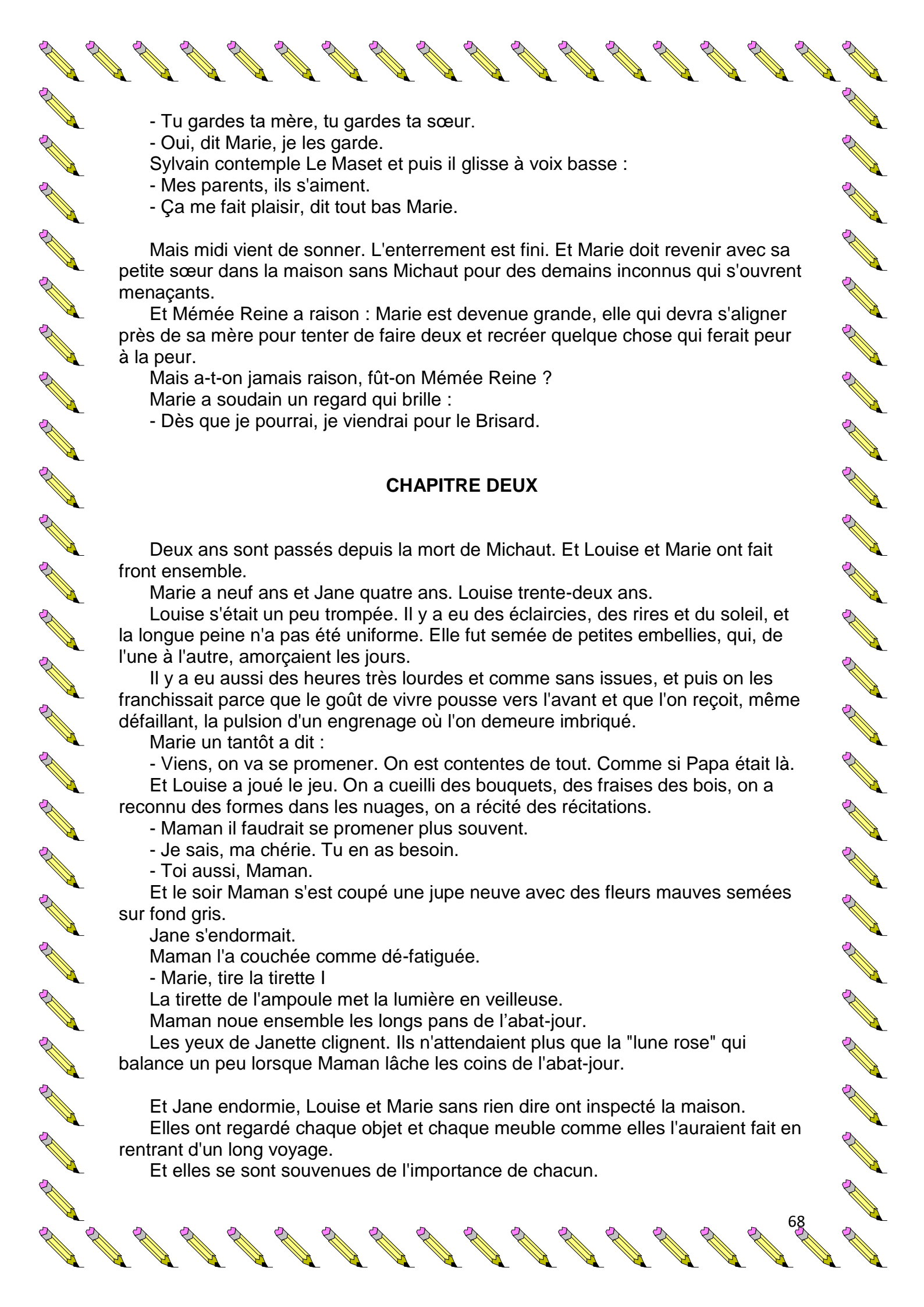
Marie cale son épaule contre celle de Sylvain qui s'arrondit et se creuse.

Est-ce qu'elle est moins seule appuyée ainsi ?

Tout à l'heure elle a veillé à bien contenir ses larmes. Maintenant elle laisse faire.

Sûrement elle est moins seule : on ne pleure pas sans savoir à qui l'on pleure.

Sylvain met sa main sur le front de Jane :

- 
- Tu gardes ta mère, tu gardes ta sœur.
- Oui, dit Marie, je les garde.
Sylvain contemple Le Maset et puis il glisse à voix basse :
- Mes parents, ils s'aiment.
- Ça me fait plaisir, dit tout bas Marie.

Mais midi vient de sonner. L'enterrement est fini. Et Marie doit revenir avec sa petite sœur dans la maison sans Michaut pour des demains inconnus qui s'ouvrent menaçants.

Et Mémée Reine a raison : Marie est devenue grande, elle qui devra s'aligner près de sa mère pour tenter de faire deux et recréer quelque chose qui ferait peur à la peur.

- Mais a-t-on jamais raison, fût-on Mémée Reine ?
Marie a soudain un regard qui brille :
- Dès que je pourrai, je viendrai pour le Brisard.

CHAPITRE DEUX

Deux ans sont passés depuis la mort de Michaut. Et Louise et Marie ont fait front ensemble.

Marie a neuf ans et Jane quatre ans. Louise trente-deux ans.

Louise s'était un peu trompée. Il y a eu des éclaircies, des rires et du soleil, et la longue peine n'a pas été uniforme. Elle fut semée de petites embellies, qui, de l'une à l'autre, amorçaient les jours.

Il y a eu aussi des heures très lourdes et comme sans issues, et puis on les franchissait parce que le goût de vivre pousse vers l'avant et que l'on reçoit, même défaillant, la pulsion d'un engrenage où l'on demeure imbriqué.

Marie un tantôt a dit :

- Viens, on va se promener. On est contentes de tout. Comme si Papa était là.
Et Louise a joué le jeu. On a cueilli des bouquets, des fraises des bois, on a reconnu des formes dans les nuages, on a récité des récitations.
- Maman il faudrait se promener plus souvent.
- Je sais, ma chérie. Tu en as besoin.
- Toi aussi, Maman.

Et le soir Maman s'est coupé une jupe neuve avec des fleurs mauves semées sur fond gris.

Jane s'endormait.

Maman l'a couchée comme dé-fatiguée.

- Marie, tire la tirette !

La tirette de l'ampoule met la lumière en veilleuse.

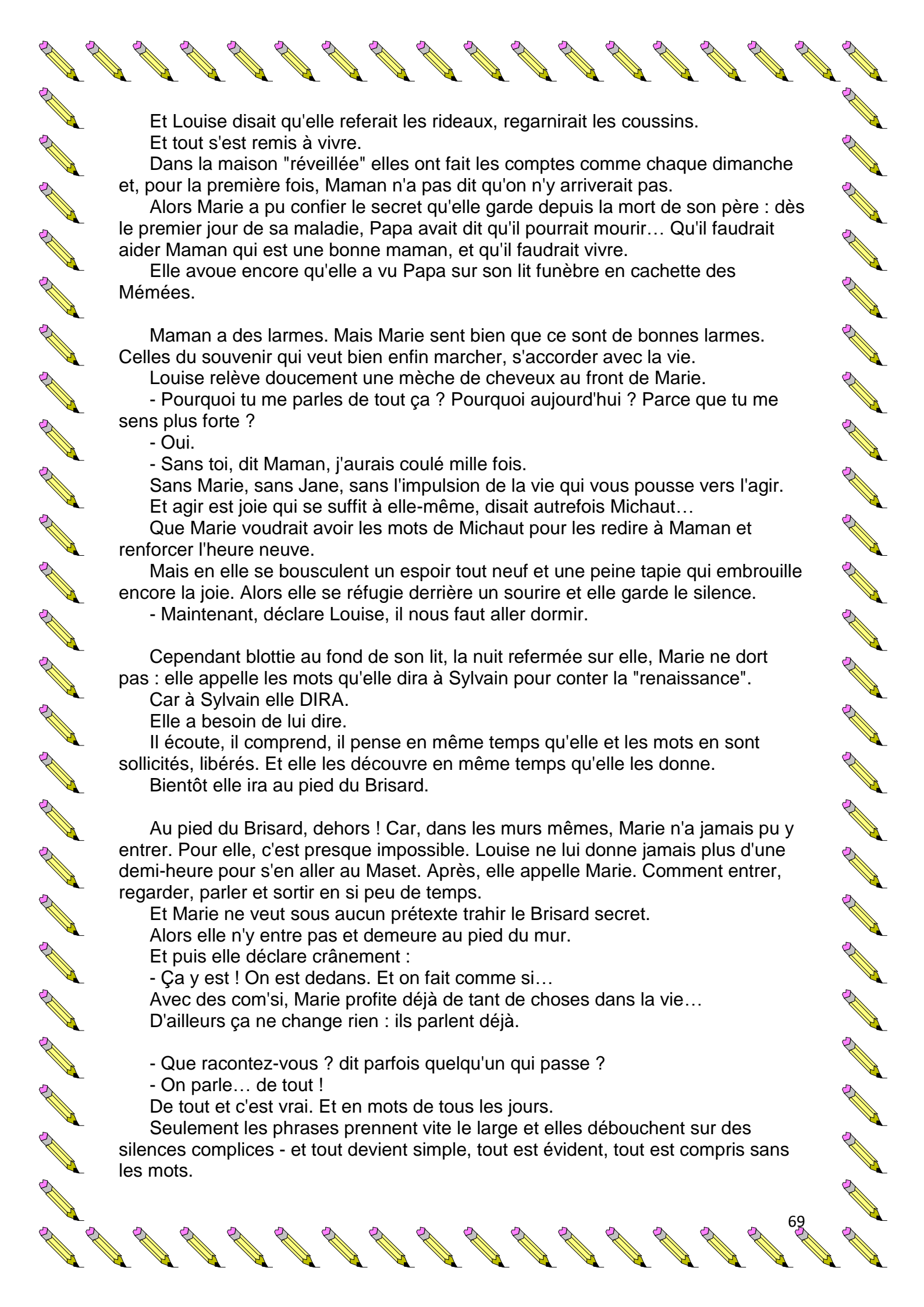
Maman noue ensemble les longs pans de l'abat-jour.

Les yeux de Janette clignent. Ils n'attendaient plus que la "lune rose" qui balance un peu lorsque Maman lâche les coins de l'abat-jour.

Et Jane endormie, Louise et Marie sans rien dire ont inspecté la maison.

Elles ont regardé chaque objet et chaque meuble comme elles l'auraient fait en rentrant d'un long voyage.

Et elles se sont souvenues de l'importance de chacun.



Et Louise disait qu'elle referait les rideaux, regarnirait les coussins.

Et tout s'est remis à vivre.

Dans la maison "réveillée" elles ont fait les comptes comme chaque dimanche et, pour la première fois, Maman n'a pas dit qu'on n'y arriverait pas.

Alors Marie a pu confier le secret qu'elle garde depuis la mort de son père : dès le premier jour de sa maladie, Papa avait dit qu'il pourrait mourir... Qu'il faudrait aider Maman qui est une bonne maman, et qu'il faudrait vivre.

Elle avoue encore qu'elle a vu Papa sur son lit funèbre en cachette des Mémées.

Maman a des larmes. Mais Marie sent bien que ce sont de bonnes larmes. Celles du souvenir qui veut bien enfin marcher, s'accorder avec la vie.

Louise relève doucement une mèche de cheveux au front de Marie.

- Pourquoi tu me parles de tout ça ? Pourquoi aujourd'hui ? Parce que tu me sens plus forte ?

- Oui.

- Sans toi, dit Maman, j'aurais coulé mille fois.

Sans Marie, sans Jane, sans l'impulsion de la vie qui vous pousse vers l'agir.

Et agir est joie qui se suffit à elle-même, disait autrefois Michaut...

Que Marie voudrait avoir les mots de Michaut pour les redire à Maman et renforcer l'heure neuve.

Mais en elle se bousculent un espoir tout neuf et une peine tapie qui embrouille encore la joie. Alors elle se réfugie derrière un sourire et elle garde le silence.

- Maintenant, déclare Louise, il nous faut aller dormir.

Cependant blottie au fond de son lit, la nuit refermée sur elle, Marie ne dort pas : elle appelle les mots qu'elle dira à Sylvain pour conter la "renaissance".

Car à Sylvain elle DIRA.

Elle a besoin de lui dire.

Il écoute, il comprend, il pense en même temps qu'elle et les mots en sont sollicités, libérés. Et elle les découvre en même temps qu'elle les donne.

Bientôt elle ira au pied du Brisard.

Au pied du Brisard, dehors ! Car, dans les murs mêmes, Marie n'a jamais pu y entrer. Pour elle, c'est presque impossible. Louise ne lui donne jamais plus d'une demi-heure pour s'en aller au Maset. Après, elle appelle Marie. Comment entrer, regarder, parler et sortir en si peu de temps.

Et Marie ne veut sous aucun prétexte trahir le Brisard secret.

Alors elle n'y entre pas et demeure au pied du mur.

Et puis elle déclare crânement :

- Ça y est ! On est dedans. Et on fait comme si...

Avec des com'si, Marie profite déjà de tant de choses dans la vie...

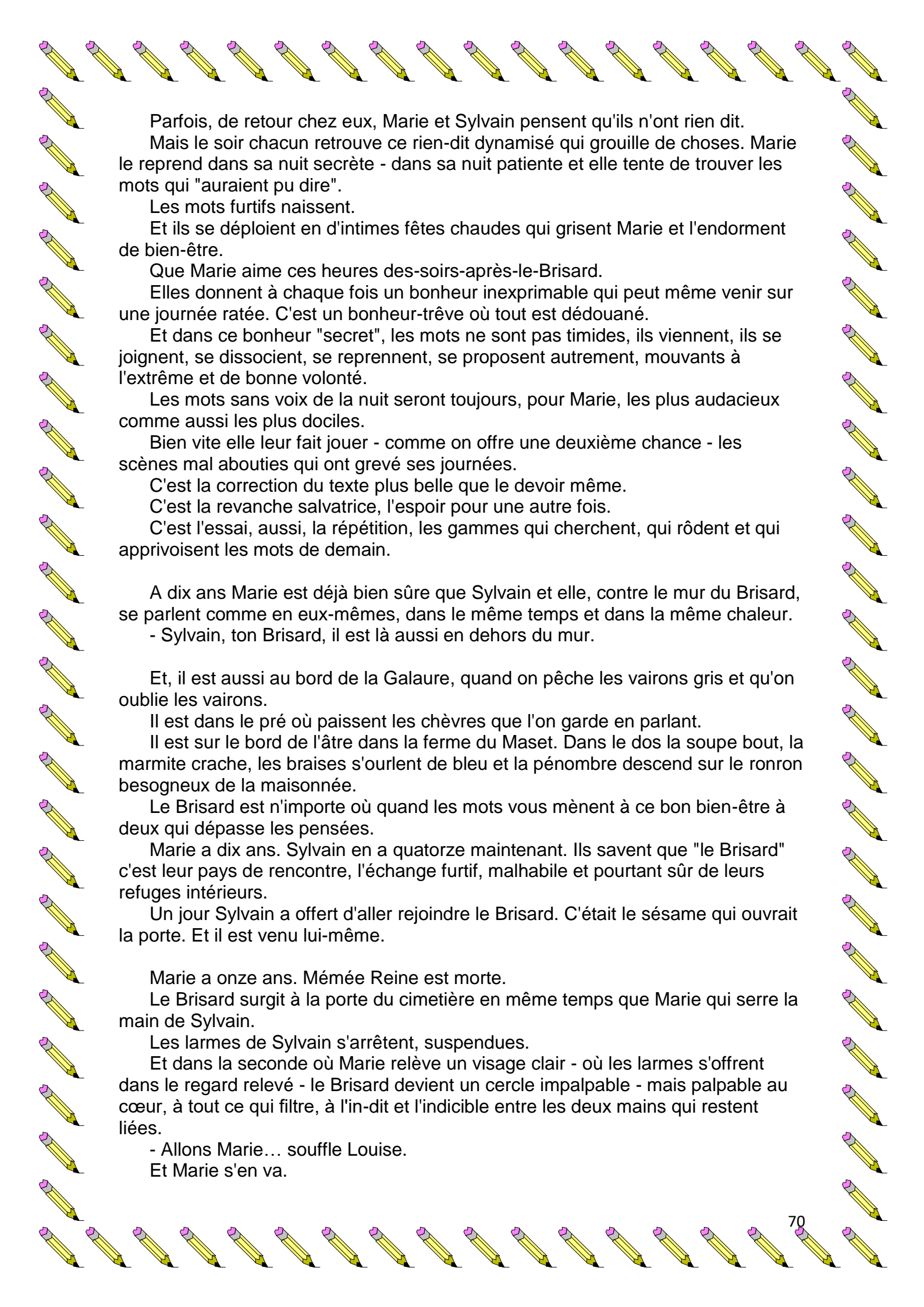
D'ailleurs ça ne change rien : ils parlent déjà.

- Que racontez-vous ? dit parfois quelqu'un qui passe ?

- On parle... de tout !

De tout et c'est vrai. Et en mots de tous les jours.

Seulement les phrases prennent vite le large et elles débouchent sur des silences complices - et tout devient simple, tout est évident, tout est compris sans les mots.



Parfois, de retour chez eux, Marie et Sylvain pensent qu'ils n'ont rien dit.
Mais le soir chacun retrouve ce rien-dit dynamisé qui grouille de choses. Marie le reprend dans sa nuit secrète - dans sa nuit patiente et elle tente de trouver les mots qui "auraient pu dire".

Les mots furtifs naissent.

Et ils se déploient en d'intimes fêtes chaudes qui grisent Marie et l'endorment de bien-être.

Que Marie aime ces heures des-soirs-après-le-Brisard.

Elles donnent à chaque fois un bonheur inexprimable qui peut même venir sur une journée ratée. C'est un bonheur-trêve où tout est dédouané.

Et dans ce bonheur "secret", les mots ne sont pas timides, ils viennent, ils se joignent, se dissocient, se reprennent, se proposent autrement, mouvants à l'extrême et de bonne volonté.

Les mots sans voix de la nuit seront toujours, pour Marie, les plus audacieux comme aussi les plus dociles.

Bien vite elle leur fait jouer - comme on offre une deuxième chance - les scènes mal abouties qui ont grevé ses journées.

C'est la correction du texte plus belle que le devoir même.

C'est la revanche salvatrice, l'espoir pour une autre fois.

C'est l'essai, aussi, la répétition, les gammes qui cherchent, qui rôdent et qui apprivoisent les mots de demain.

A dix ans Marie est déjà bien sûre que Sylvain et elle, contre le mur du Brisard, se parlent comme en eux-mêmes, dans le même temps et dans la même chaleur.

- Sylvain, ton Brisard, il est là aussi en dehors du mur.

Et, il est aussi au bord de la Galaure, quand on pêche les vairons gris et qu'on oublie les vairons.

Il est dans le pré où paissent les chèvres que l'on garde en parlant.

Il est sur le bord de l'âtre dans la ferme du Maset. Dans le dos la soupe bout, la marmite crache, les braises s'ourlent de bleu et la pénombre descend sur le ronron besogneux de la maïsonnée.

Le Brisard est n'importe où quand les mots vous mènent à ce bon bien-être à deux qui dépasse les pensées.

Marie a dix ans. Sylvain en a quatorze maintenant. Ils savent que "le Brisard" c'est leur pays de rencontre, l'échange furtif, malhabile et pourtant sûr de leurs refuges intérieurs.

Un jour Sylvain a offert d'aller rejoindre le Brisard. C'était le sésame qui ouvrait la porte. Et il est venu lui-même.

Marie a onze ans. Mémée Reine est morte.

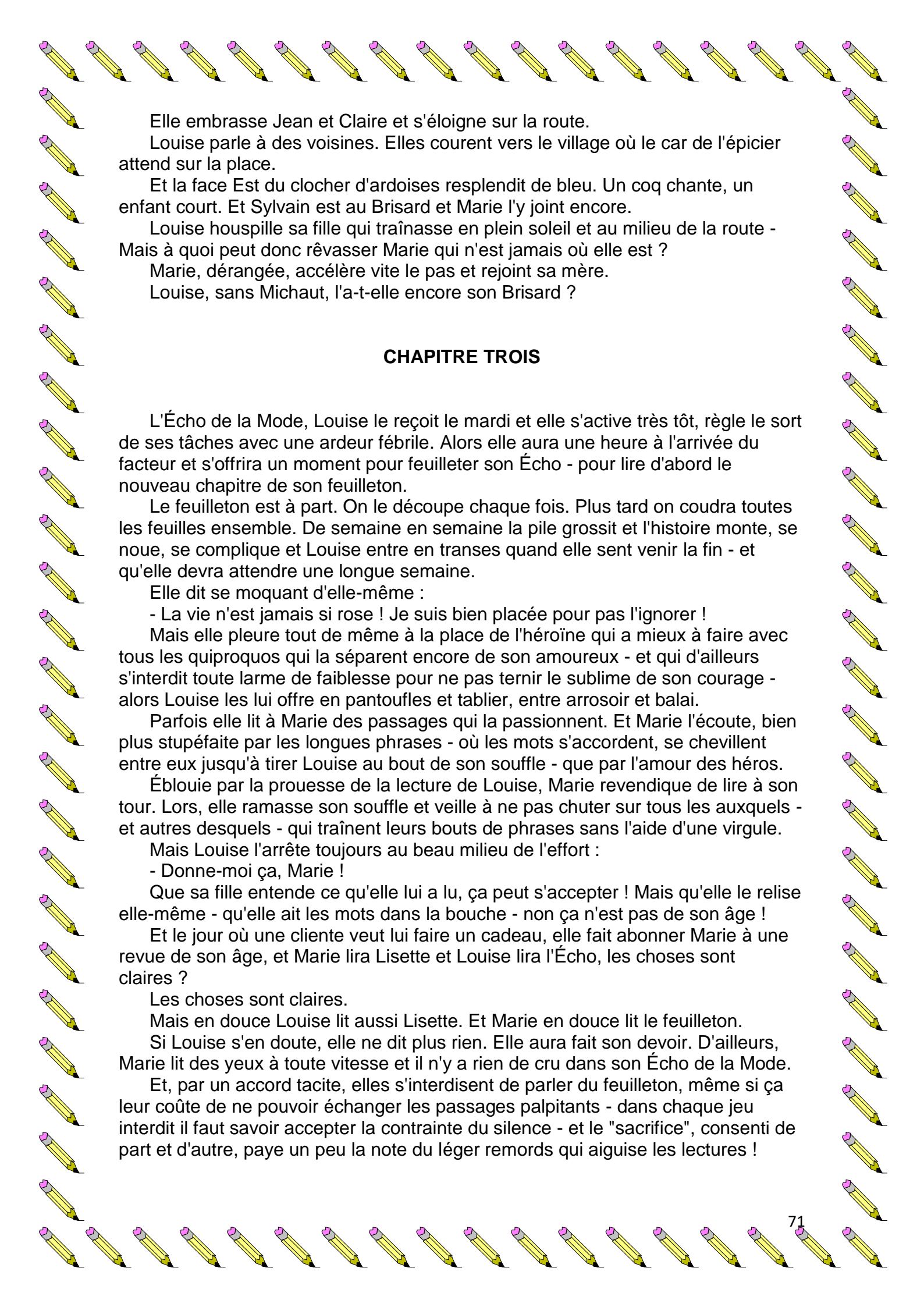
Le Brisard surgit à la porte du cimetière en même temps que Marie qui serre la main de Sylvain.

Les larmes de Sylvain s'arrêtent, suspendues.

Et dans la seconde où Marie relève un visage clair - où les larmes s'offrent dans le regard relevé - le Brisard devient un cercle impalpable - mais palpable au cœur, à tout ce qui filtre, à l'in-dit et l'indicible entre les deux mains qui restent liées.

- Allons Marie... souffle Louise.

Et Marie s'en va.



Elle embrasse Jean et Claire et s'éloigne sur la route.
Louise parle à des voisines. Elles courent vers le village où le car de l'épicier attend sur la place.
Et la face Est du clocher d'ardoises resplendit de bleu. Un coq chante, un enfant court. Et Sylvain est au Brisard et Marie l'y joint encore.
Louise houspille sa fille qui traînasse en plein soleil et au milieu de la route - Mais à quoi peut donc rêvasser Marie qui n'est jamais où elle est ?
Marie, dérangée, accélère vite le pas et rejoint sa mère.
Louise, sans Michaut, l'a-t-elle encore son Brisard ?

CHAPITRE TROIS

L'Écho de la Mode, Louise le reçoit le mardi et elle s'active très tôt, règle le sort de ses tâches avec une ardeur fébrile. Alors elle aura une heure à l'arrivée du facteur et s'offrira un moment pour feuilleter son Écho - pour lire d'abord le nouveau chapitre de son feuilleton.

Le feuilleton est à part. On le découpe chaque fois. Plus tard on coudra toutes les feuilles ensemble. De semaine en semaine la pile grossit et l'histoire monte, se noue, se complique et Louise entre en transes quand elle sent venir la fin - et qu'elle devra attendre une longue semaine.

Elle dit se moquant d'elle-même :

- La vie n'est jamais si rose ! Je suis bien placée pour pas l'ignorer !

Mais elle pleure tout de même à la place de l'héroïne qui a mieux à faire avec tous les quiproquos qui la séparent encore de son amoureux - et qui d'ailleurs s'interdit toute larme de faiblesse pour ne pas ternir le sublime de son courage - alors Louise les lui offre en pantoufles et tablier, entre arrosoir et balai.

Parfois elle lit à Marie des passages qui la passionnent. Et Marie l'écoute, bien plus stupéfaite par les longues phrases - où les mots s'accordent, se chevillent entre eux jusqu'à tirer Louise au bout de son souffle - que par l'amour des héros.

Éblouie par la prouesse de la lecture de Louise, Marie revendique de lire à son tour. Lors, elle ramasse son souffle et veille à ne pas chuter sur tous les auxquels - et autres desquels - qui traînent leurs bouts de phrases sans l'aide d'une virgule.

Mais Louise l'arrête toujours au beau milieu de l'effort :

- Donne-moi ça, Marie !

Que sa fille entende ce qu'elle lui a lu, ça peut s'accepter ! Mais qu'elle le relise elle-même - qu'elle ait les mots dans la bouche - non ça n'est pas de son âge !

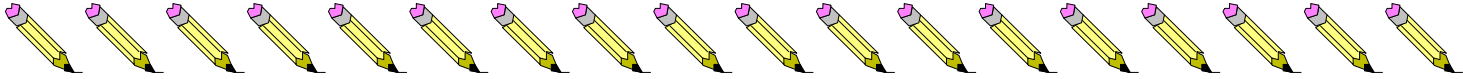
Et le jour où une cliente veut lui faire un cadeau, elle fait abonner Marie à une revue de son âge, et Marie lira Lisette et Louise lira l'Écho, les choses sont claires ?

Les choses sont claires.

Mais en douce Louise lit aussi Lisette. Et Marie en douce lit le feuilleton.

Si Louise s'en doute, elle ne dit plus rien. Elle aura fait son devoir. D'ailleurs, Marie lit des yeux à toute vitesse et il n'y a rien de cru dans son Écho de la Mode.

Et, par un accord tacite, elles s'interdisent de parler du feuilleton, même si ça leur coûte de ne pouvoir échanger les passages palpitants - dans chaque jeu interdit il faut savoir accepter la contrainte du silence - et le "sacrifice", consenti de part et d'autre, paye un peu la note du léger remords qui aiguise les lectures !



D'ailleurs Marie comprend bien le point de vue de Maman, même si elle rit, parfois, avec la Grande Thérèse qui lit elle aussi le feuilleton de l'Écho.

La Grande Thérèse qui vient toujours en vacances - qui est mariée maintenant, mais toujours aussi bavarde pour dire tout ce qu'elle sait à qui ne demande rien - explique à Marie bien plus que le feuilleton.

C'est vrai que Thérèse parle plus de vie que de sentiments.

Jusqu'ici Marie l'avait redoutée. Surtout ses croquis. Mais Thérèse ne dessine plus Ève nue sur les chemins. Elle se borne à suggérer quelques précisions.

Marie qui ne pipe mot apprend, cependant, des choses importantes. Notamment qu'une graine d'enfant ce n'est pas rare du tout, et que le croquis brutal qu'avait fait Thérèse, avant la naissance de Jane, c'était vrai encore mais pas sauvage - oh ! non - au contraire, au contraire !

- Tu as quel âge, Marie ?

- Dix ans depuis mars.

- Ma pauvre ! Tu as longtemps à attendre !

Marie ne dit rien. Que pourrait-elle dire ? D'ailleurs la Grande Thérèse enchaîne déjà :

- Tu en voudras des enfants quand tu seras mariée ?

Marie en voudra. Trois filles.

- Pourquoi que des filles ?

Marie ne sait pas... Mais elle repense aux croquis que Thérèse lui avait faits.

Des garçons, ce serait mieux ? Elle devrait changer ses dires ? Non ! Elle veut trois filles, c'est comme ça depuis toujours, la vie est la vie - et d'ailleurs Thérèse a l'air contente maintenant d'être ce qu'elle est !

Marie n'ose pas demander si Thérèse veut des enfants, si elle est contente d'avoir un mari, de peur d'un surplus d'explications dont elle ne saurait quoi faire.

Mais Thérèse répond quand même, questions devinées.

- Damien est un chou. On est heureux tous les deux. Dès qu'on a une maison on veut deux enfants. Mais on vit chez ses parents... Pourquoi tu dis rien, Marie ?

Marie, aussi loin qu'elle se souvienne, ne parle pas à Thérèse quand il s'agit de ces choses. Et comme Thérèse ne parle que de ça. Marie forcément se tait...

Cependant, pour cette fois, elle prononcera rêveuse :

- Papa et Maman s'aimaient. Mais Papa est mort... Si Damien mourait ?

Thérèse est bouleversée. Elle a une larme. Elle n'a plus ses yeux qui brillent.

Elle dit sage-sage :

- Si Damien mourait j'aurais plus personne... Si Damien ne m'aimait plus ce serait la même chose : plus personne aussi... Pourtant ça arrive des gens qui ne s'aiment plus, qui s'aimaient avant, et puis qui en aiment d'autres... Ça arrive souvent même. Mais moi, c'est Damien. C'est juste Damien. Moi, c'est pour la vie...

Elle ajoute encore :

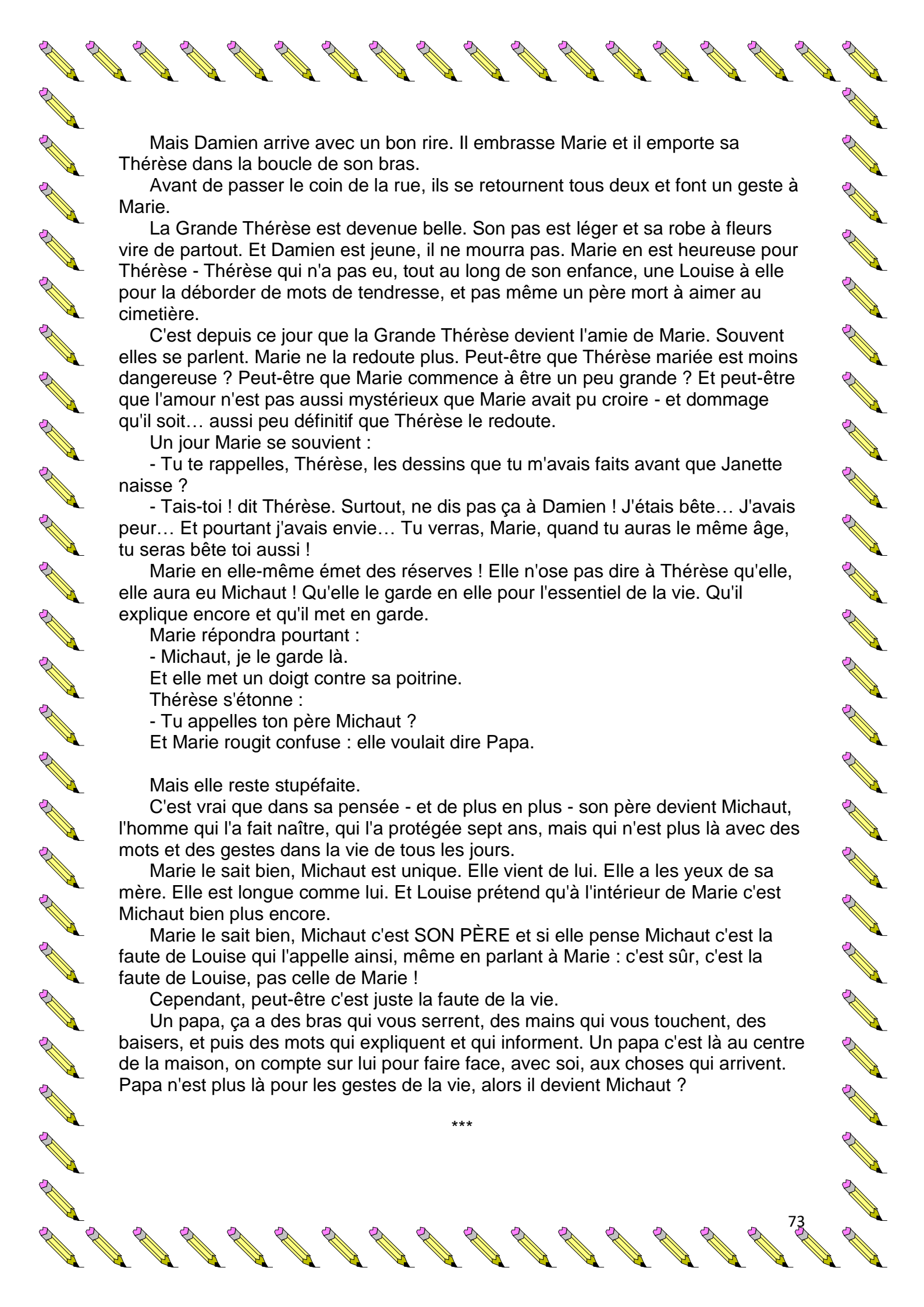
- Tes parents s'aimaient que c'en était beau. Mais même si ton père est mort, tu as de la chance, tu sais où il est... Moi, je le sais pas. De père j'en ai jamais eu. De mère non plus d'ailleurs.

Marie regarde Thérèse.

Alors, son Damien, c'est le premier à l'aimer ? Le premier à être... à elle ? Avant d'être à Damien, Thérèse n'était à personne ? Elle était quelqu'un... rattaché à rien ? Ça lui arrive juste de n'être pas seule pour aller la vie ?

Marie regarde Thérèse dont le regard tremble.

Toutes deux se taisent.



Mais Damien arrive avec un bon rire. Il embrasse Marie et il emporte sa Thérèse dans la boucle de son bras.

Avant de passer le coin de la rue, ils se retournent tous deux et font un geste à Marie.

La Grande Thérèse est devenue belle. Son pas est léger et sa robe à fleurs vire de partout. Et Damien est jeune, il ne mourra pas. Marie en est heureuse pour Thérèse - Thérèse qui n'a pas eu, tout au long de son enfance, une Louise à elle pour la déborder de mots de tendresse, et pas même un père mort à aimer au cimetière.

C'est depuis ce jour que la Grande Thérèse devient l'amie de Marie. Souvent elles se parlent. Marie ne la redoute plus. Peut-être que Thérèse mariée est moins dangereuse ? Peut-être que Marie commence à être un peu grande ? Et peut-être que l'amour n'est pas aussi mystérieux que Marie avait pu croire - et dommage qu'il soit... aussi peu définitif que Thérèse le redoute.

Un jour Marie se souvient :

- Tu te rappelles, Thérèse, les dessins que tu m'avais faits avant que Janette naisse ?

- Tais-toi ! dit Thérèse. Surtout, ne dis pas ça à Damien ! J'étais bête... J'avais peur... Et pourtant j'avais envie... Tu verras, Marie, quand tu auras le même âge, tu seras bête toi aussi !

Marie en elle-même émet des réserves ! Elle n'ose pas dire à Thérèse qu'elle, elle aura eu Michaut ! Qu'elle le garde en elle pour l'essentiel de la vie. Qu'il explique encore et qu'il met en garde.

Marie répondra pourtant :

- Michaut, je le garde là.

Et elle met un doigt contre sa poitrine.

Thérèse s'étonne :

- Tu appelles ton père Michaut ?

Et Marie rougit confuse : elle voulait dire Papa.

Mais elle reste stupéfaite.

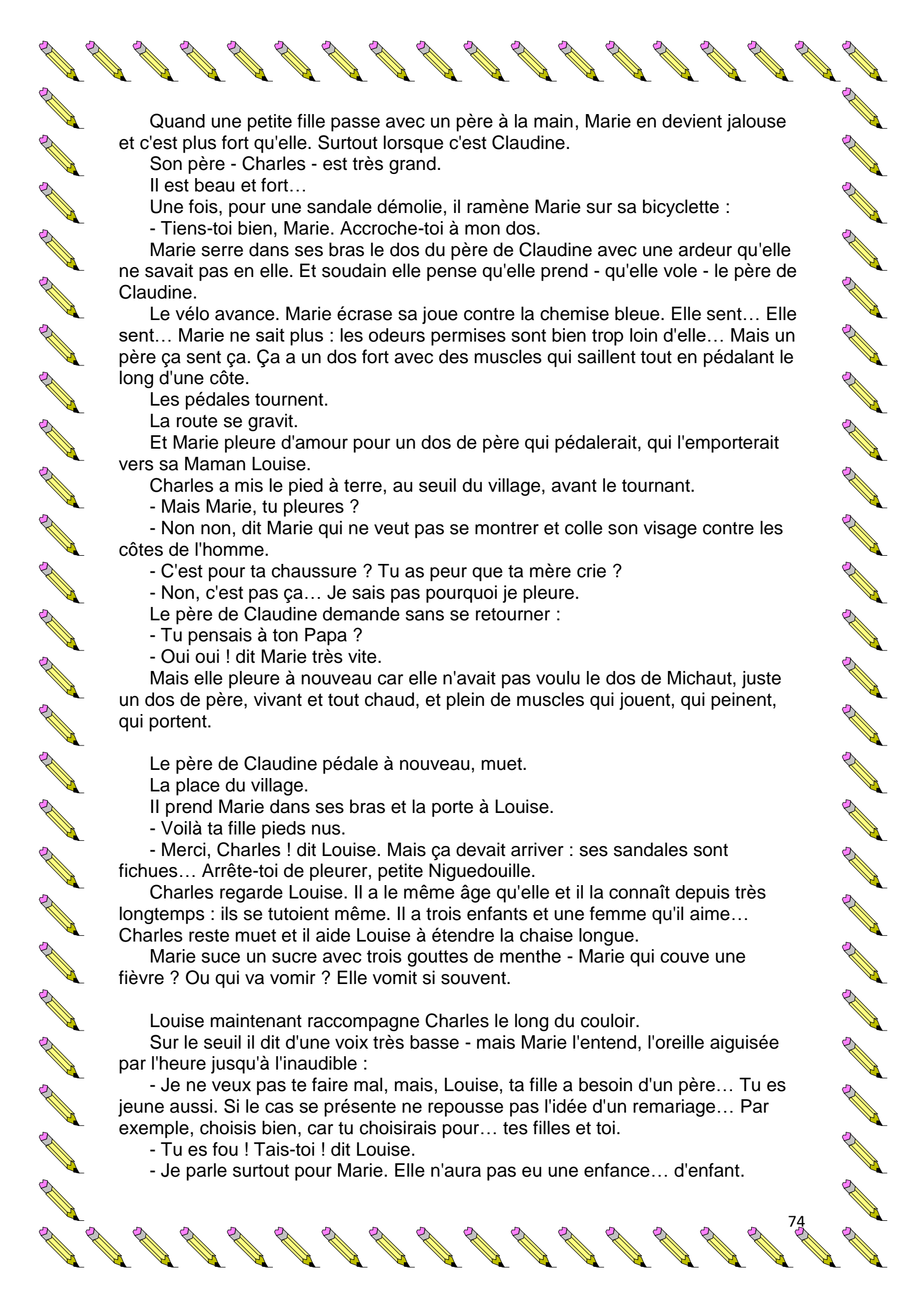
C'est vrai que dans sa pensée - et de plus en plus - son père devient Michaut, l'homme qui l'a fait naître, qui l'a protégée sept ans, mais qui n'est plus là avec des mots et des gestes dans la vie de tous les jours.

Marie le sait bien, Michaut est unique. Elle vient de lui. Elle a les yeux de sa mère. Elle est longue comme lui. Et Louise prétend qu'à l'intérieur de Marie c'est Michaut bien plus encore.

Marie le sait bien, Michaut c'est SON PÈRE et si elle pense Michaut c'est la faute de Louise qui l'appelle ainsi, même en parlant à Marie : c'est sûr, c'est la faute de Louise, pas celle de Marie !

Cependant, peut-être c'est juste la faute de la vie.

Un papa, ça a des bras qui vous serrent, des mains qui vous touchent, des baisers, et puis des mots qui expliquent et qui informent. Un papa c'est là au centre de la maison, on compte sur lui pour faire face, avec soi, aux choses qui arrivent. Papa n'est plus là pour les gestes de la vie, alors il devient Michaut ?



Quand une petite fille passe avec un père à la main, Marie en devient jalouse et c'est plus fort qu'elle. Surtout lorsque c'est Claudine.

Son père - Charles - est très grand.

Il est beau et fort...

Une fois, pour une sandale démolie, il ramène Marie sur sa bicyclette :

- Tiens-toi bien, Marie. Accroche-toi à mon dos.

Marie serre dans ses bras le dos du père de Claudine avec une ardeur qu'elle ne savait pas en elle. Et soudain elle pense qu'elle prend - qu'elle vole - le père de Claudine.

Le vélo avance. Marie écrase sa joue contre la chemise bleue. Elle sent... Elle sent... Marie ne sait plus : les odeurs permises sont bien trop loin d'elle... Mais un père ça sent ça. Ça a un dos fort avec des muscles qui saillent tout en pédalant le long d'une côte.

Les pédales tournent.

La route se gravit.

Et Marie pleure d'amour pour un dos de père qui pédalerait, qui l'emporterait vers sa Maman Louise.

Charles a mis le pied à terre, au seuil du village, avant le tournant.

- Mais Marie, tu pleures ?

- Non non, dit Marie qui ne veut pas se montrer et colle son visage contre les côtes de l'homme.

- C'est pour ta chaussure ? Tu as peur que ta mère crie ?

- Non, c'est pas ça... Je sais pas pourquoi je pleure.

Le père de Claudine demande sans se retourner :

- Tu pensais à ton Papa ?

- Oui oui ! dit Marie très vite.

Mais elle pleure à nouveau car elle n'avait pas voulu le dos de Michaut, juste un dos de père, vivant et tout chaud, et plein de muscles qui jouent, qui peinent, qui portent.

Le père de Claudine pédale à nouveau, muet.

La place du village.

Il prend Marie dans ses bras et la porte à Louise.

- Voilà ta fille pieds nus.

- Merci, Charles ! dit Louise. Mais ça devait arriver : ses sandales sont fichues... Arrête-toi de pleurer, petite Niguedouille.

Charles regarde Louise. Il a le même âge qu'elle et il la connaît depuis très longtemps : ils se tutoient même. Il a trois enfants et une femme qu'il aime...

Charles reste muet et il aide Louise à étendre la chaise longue.

Marie suce un sucre avec trois gouttes de menthe - Marie qui couve une fièvre ? Ou qui va vomir ? Elle vomit si souvent.

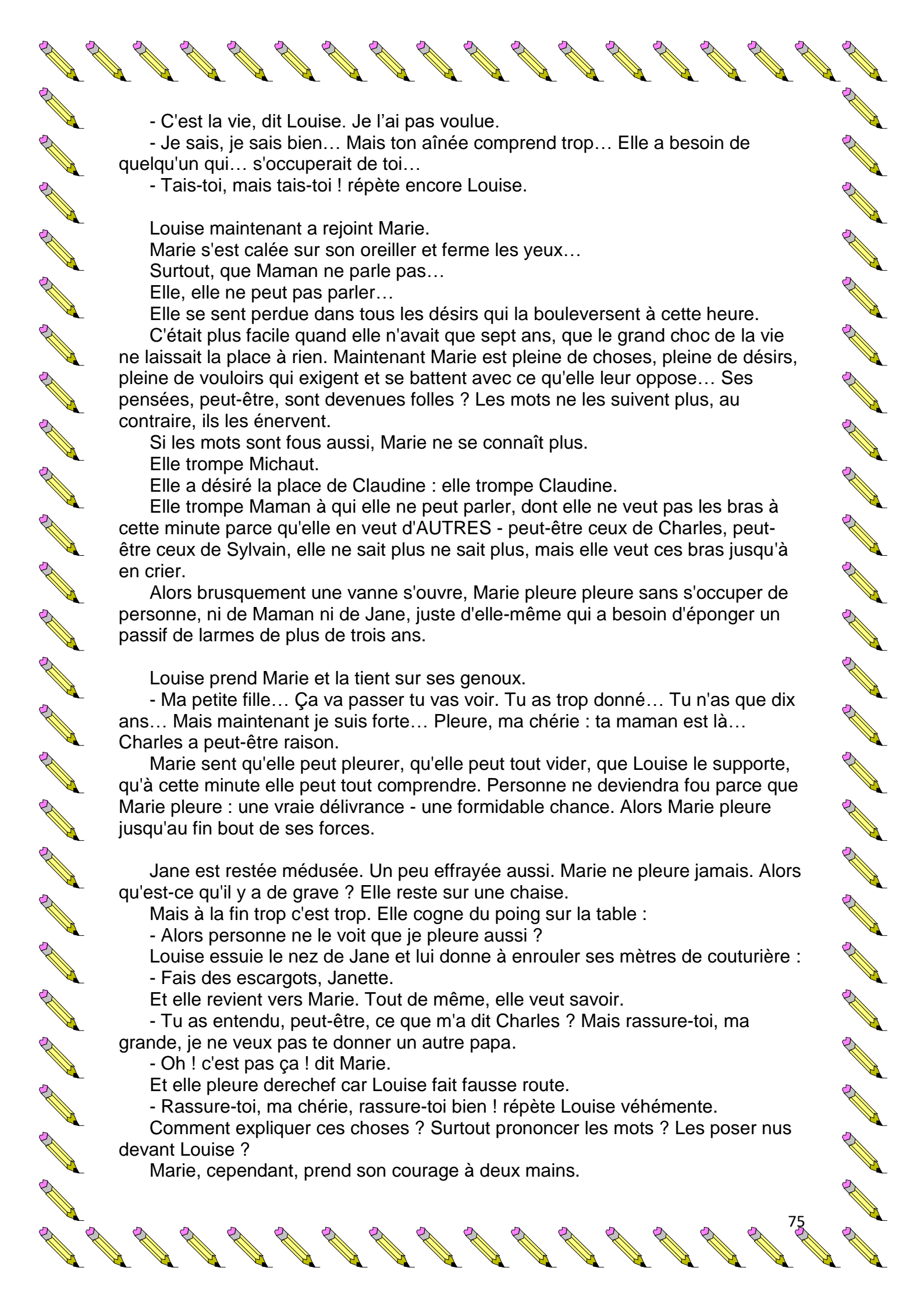
Louise maintenant raccompagne Charles le long du couloir.

Sur le seuil il dit d'une voix très basse - mais Marie l'entend, l'oreille aiguïlée par l'heure jusqu'à l'inaudible :

- Je ne veux pas te faire mal, mais, Louise, ta fille a besoin d'un père... Tu es jeune aussi. Si le cas se présente ne repousse pas l'idée d'un remariage... Par exemple, choisis bien, car tu choisirais pour... tes filles et toi.

- Tu es fou ! Tais-toi ! dit Louise.

- Je parle surtout pour Marie. Elle n'aura pas eu une enfance... d'enfant.



- C'est la vie, dit Louise. Je l'ai pas voulue.
- Je sais, je sais bien... Mais ton aînée comprend trop... Elle a besoin de quelqu'un qui... s'occuperait de toi...
- Tais-toi, mais tais-toi ! répète encore Louise.

Louise maintenant a rejoint Marie.
Marie s'est calée sur son oreiller et ferme les yeux...
Surtout, que Maman ne parle pas...
Elle, elle ne peut pas parler...
Elle se sent perdue dans tous les désirs qui la bouleversent à cette heure.
C'était plus facile quand elle n'avait que sept ans, que le grand choc de la vie ne laissait la place à rien. Maintenant Marie est pleine de choses, pleine de désirs, pleine de vouloirs qui exigent et se battent avec ce qu'elle leur oppose... Ses pensées, peut-être, sont devenues folles ? Les mots ne les suivent plus, au contraire, ils les énervent.

Si les mots sont fous aussi, Marie ne se connaît plus.
Elle trompe Michaut.
Elle a désiré la place de Claudine : elle trompe Claudine.
Elle trompe Maman à qui elle ne peut parler, dont elle ne veut pas les bras à cette minute parce qu'elle en veut d'AUTRES - peut-être ceux de Charles, peut-être ceux de Sylvain, elle ne sait plus ne sait plus, mais elle veut ces bras jusqu'à en crier.

Alors brusquement une vanne s'ouvre, Marie pleure pleure sans s'occuper de personne, ni de Maman ni de Jane, juste d'elle-même qui a besoin d'éponger un passif de larmes de plus de trois ans.

Louise prend Marie et la tient sur ses genoux.
- Ma petite fille... Ça va passer tu vas voir. Tu as trop donné... Tu n'as que dix ans... Mais maintenant je suis forte... Pleure, ma chérie : ta maman est là...
Charles a peut-être raison.

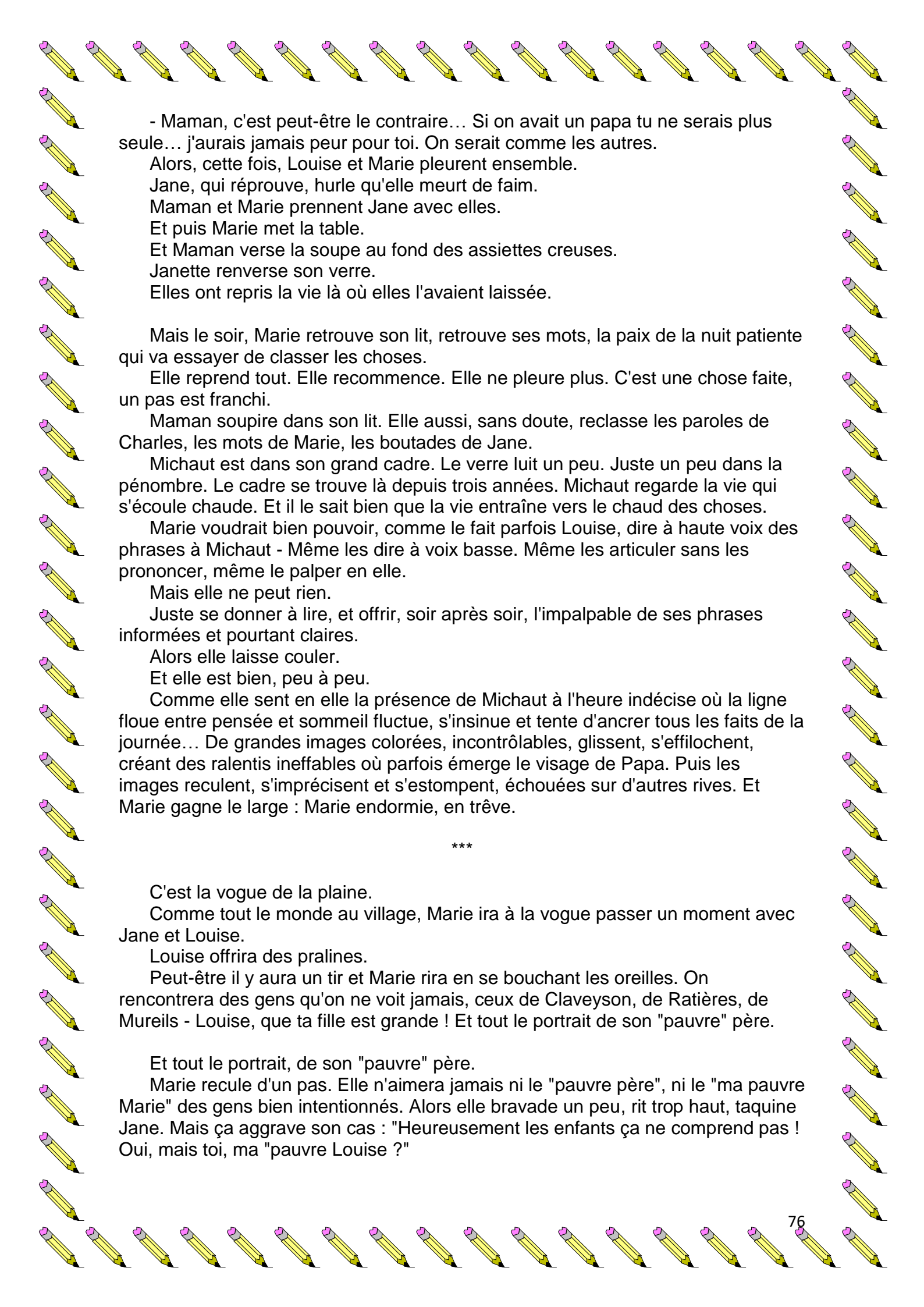
Marie sent qu'elle peut pleurer, qu'elle peut tout vider, que Louise le supporte, qu'à cette minute elle peut tout comprendre. Personne ne deviendra fou parce que Marie pleure : une vraie délivrance - une formidable chance. Alors Marie pleure jusqu'au fin bout de ses forces.

Jane est restée médusée. Un peu effrayée aussi. Marie ne pleure jamais. Alors qu'est-ce qu'il y a de grave ? Elle reste sur une chaise.

Mais à la fin trop c'est trop. Elle cogne du poing sur la table :
- Alors personne ne le voit que je pleure aussi ?
Louise essuie le nez de Jane et lui donne à enrouler ses mètres de couturière :
- Fais des escargots, Janette.
Et elle revient vers Marie. Tout de même, elle veut savoir.
- Tu as entendu, peut-être, ce que m'a dit Charles ? Mais rassure-toi, ma grande, je ne veux pas te donner un autre papa.
- Oh ! c'est pas ça ! dit Marie.

Et elle pleure derechef car Louise fait fausse route.
- Rassure-toi, ma chérie, rassure-toi bien ! répète Louise véhémement.
Comment expliquer ces choses ? Surtout prononcer les mots ? Les poser nus devant Louise ?

Marie, cependant, prend son courage à deux mains.



- Maman, c'est peut-être le contraire... Si on avait un papa tu ne serais plus seule... j'aurais jamais peur pour toi. On serait comme les autres.
Alors, cette fois, Louise et Marie pleurent ensemble.
Jane, qui réproche, hurle qu'elle meurt de faim.
Maman et Marie prennent Jane avec elles.
Et puis Marie met la table.
Et Maman verse la soupe au fond des assiettes creuses.
Janette renverse son verre.
Elles ont repris la vie là où elles l'avaient laissée.

Mais le soir, Marie retrouve son lit, retrouve ses mots, la paix de la nuit patiente qui va essayer de classer les choses.

Elle reprend tout. Elle recommence. Elle ne pleure plus. C'est une chose faite, un pas est franchi.

Maman soupire dans son lit. Elle aussi, sans doute, reclasse les paroles de Charles, les mots de Marie, les boutades de Jane.

Michaut est dans son grand cadre. Le verre luit un peu. Juste un peu dans la pénombre. Le cadre se trouve là depuis trois années. Michaut regarde la vie qui s'écoule chaude. Et il le sait bien que la vie entraîne vers le chaud des choses.

Marie voudrait bien pouvoir, comme le fait parfois Louise, dire à haute voix des phrases à Michaut - Même les dire à voix basse. Même les articuler sans les prononcer, même le palper en elle.

Mais elle ne peut rien.

Juste se donner à lire, et offrir, soir après soir, l'impalpable de ses phrases informées et pourtant claires.

Alors elle laisse couler.

Et elle est bien, peu à peu.

Comme elle sent en elle la présence de Michaut à l'heure indécise où la ligne floue entre pensée et sommeil fluctue, s'insinue et tente d'ancrer tous les faits de la journée... De grandes images colorées, incontrôlables, glissent, s'effilochent, créant des ralentis ineffables où parfois émerge le visage de Papa. Puis les images reculent, s'imprécisent et s'estompent, échouées sur d'autres rives. Et Marie gagne le large : Marie endormie, en trêve.

C'est la vogue de la plaine.

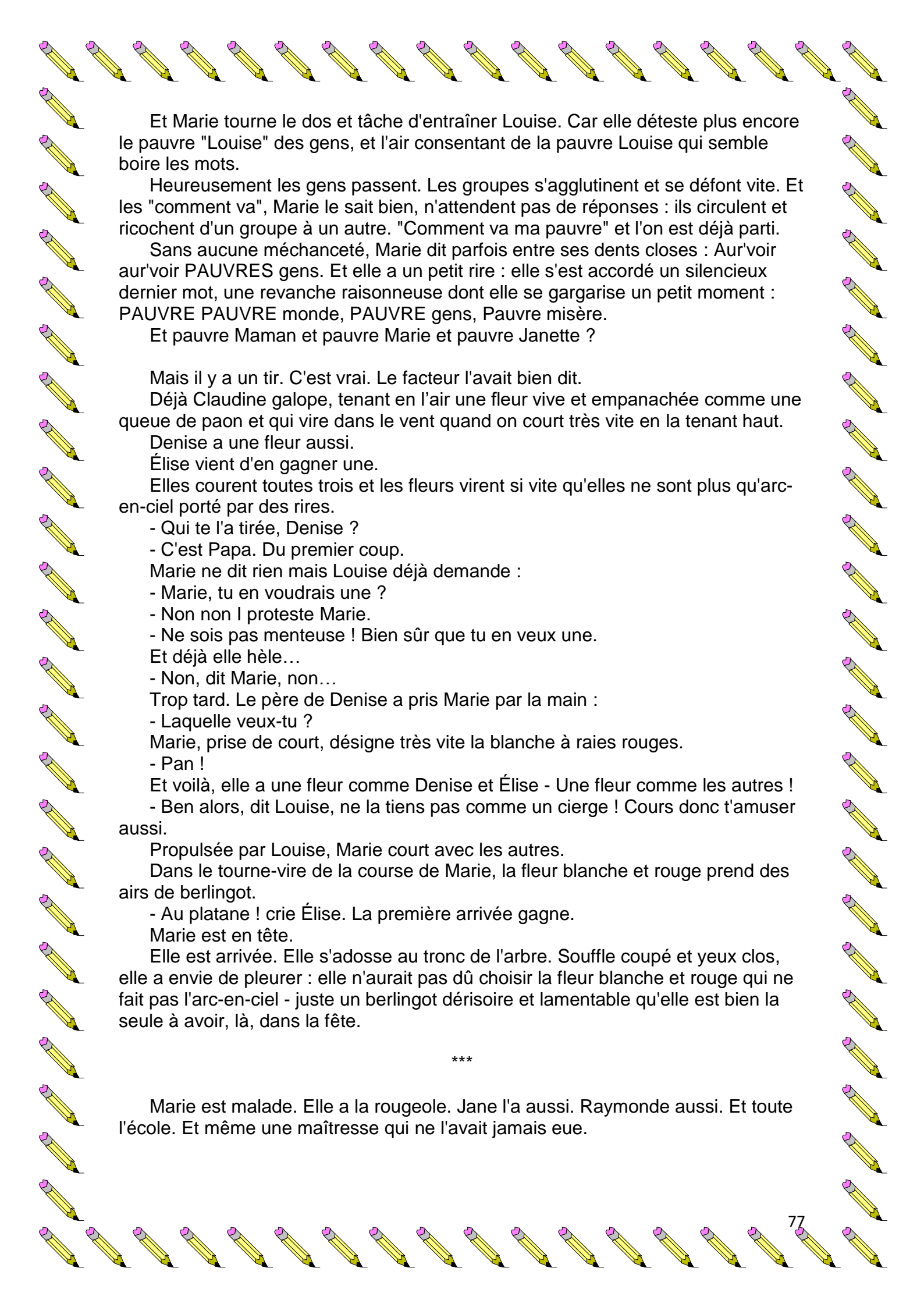
Comme tout le monde au village, Marie ira à la vogue passer un moment avec Jane et Louise.

Louise offrira des pralines.

Peut-être il y aura un tir et Marie rira en se bouchant les oreilles. On rencontrera des gens qu'on ne voit jamais, ceux de Claveyson, de Ratières, de Mureils - Louise, que ta fille est grande ! Et tout le portrait de son "pauvre" père.

Et tout le portrait, de son "pauvre" père.

Marie recule d'un pas. Elle n'aimera jamais ni le "pauvre père", ni le "ma pauvre Marie" des gens bien intentionnés. Alors elle bravade un peu, rit trop haut, taquine Jane. Mais ça aggrave son cas : "Heureusement les enfants ça ne comprend pas ! Oui, mais toi, ma "pauvre Louise ?"



Et Marie tourne le dos et tâche d'entraîner Louise. Car elle déteste plus encore le pauvre "Louise" des gens, et l'air consentant de la pauvre Louise qui semble boire les mots.

Heureusement les gens passent. Les groupes s'agglutinent et se défont vite. Et les "comment va", Marie le sait bien, n'attendent pas de réponses : ils circulent et ricochent d'un groupe à un autre. "Comment va ma pauvre" et l'on est déjà parti.

Sans aucune méchanceté, Marie dit parfois entre ses dents closes : Aur'voir aur'voir PAUVRES gens. Et elle a un petit rire : elle s'est accordé un silencieux dernier mot, une revanche raisonneuse dont elle se gargarise un petit moment : PAUVRE PAUVRE monde, PAUVRE gens, Pauvre misère.

Et pauvre Maman et pauvre Marie et pauvre Janette ?

Mais il y a un tir. C'est vrai. Le facteur l'avait bien dit.

Déjà Claudine galope, tenant en l'air une fleur vive et empanachée comme une queue de paon et qui vire dans le vent quand on court très vite en la tenant haut.

Denise a une fleur aussi.

Élise vient d'en gagner une.

Elles courent toutes trois et les fleurs virent si vite qu'elles ne sont plus qu'arc-en-ciel porté par des rires.

- Qui te l'a tirée, Denise ?

- C'est Papa. Du premier coup.

Marie ne dit rien mais Louise déjà demande :

- Marie, tu en voudrais une ?

- Non non ! proteste Marie.

- Ne sois pas menteuse ! Bien sûr que tu en veux une.

Et déjà elle hèle...

- Non, dit Marie, non...

Trop tard. Le père de Denise a pris Marie par la main :

- Laquelle veux-tu ?

Marie, prise de court, désigne très vite la blanche à raies rouges.

- Pan !

Et voilà, elle a une fleur comme Denise et Élise - Une fleur comme les autres !

- Ben alors, dit Louise, ne la tiens pas comme un cerge ! Cours donc t'amuser aussi.

Propulsée par Louise, Marie court avec les autres.

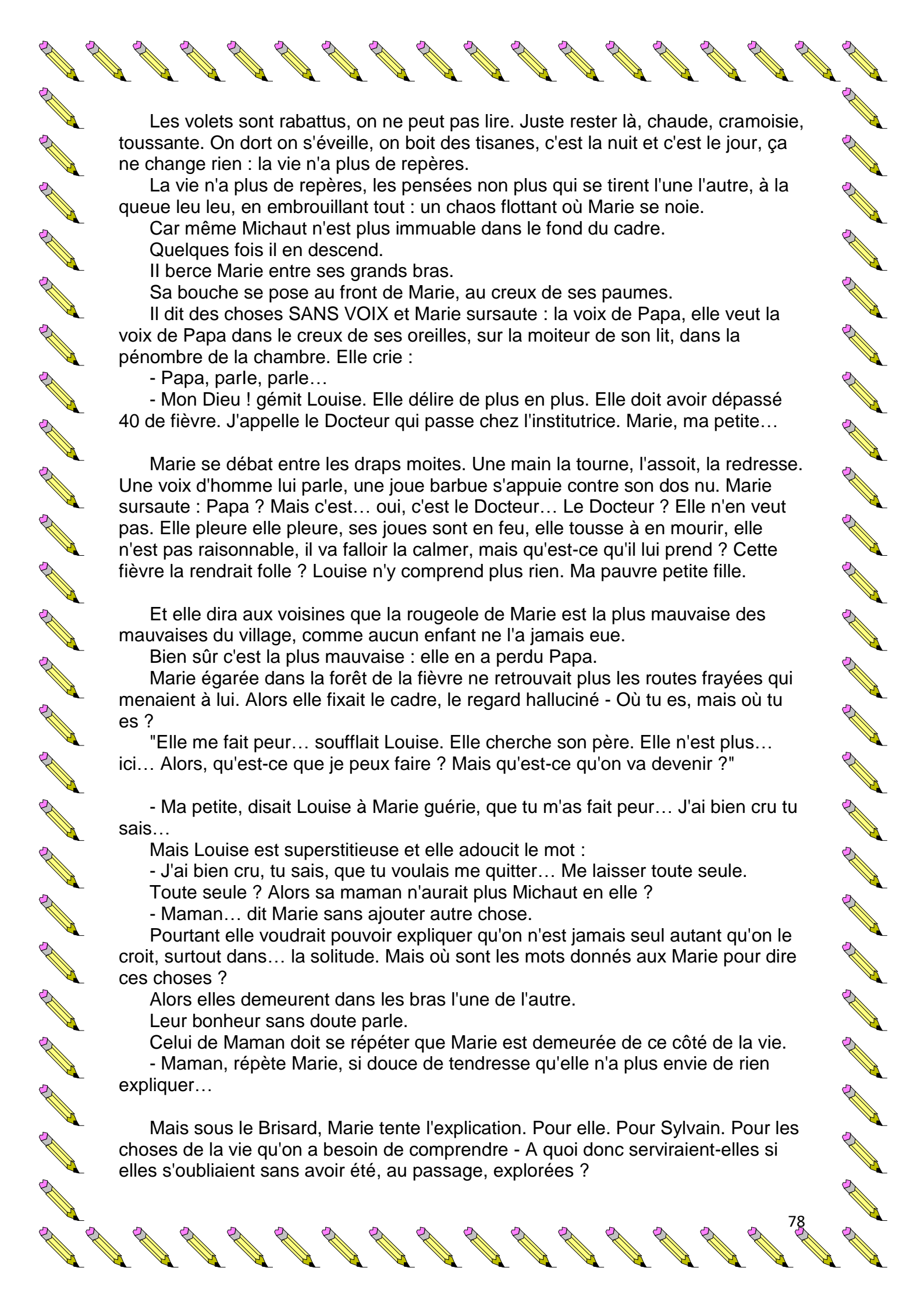
Dans le tourne-vire de la course de Marie, la fleur blanche et rouge prend des airs de berlingot.

- Au platane ! crie Élise. La première arrivée gagne.

Marie est en tête.

Elle est arrivée. Elle s'adosse au tronc de l'arbre. Souffle coupé et yeux clos, elle a envie de pleurer : elle n'aurait pas dû choisir la fleur blanche et rouge qui ne fait pas l'arc-en-ciel - juste un berlingot dérisoire et lamentable qu'elle est bien la seule à avoir, là, dans la fête.

Marie est malade. Elle a la rougeole. Jane l'a aussi. Raymonde aussi. Et toute l'école. Et même une maîtresse qui ne l'avait jamais eue.



Les volets sont rabattus, on ne peut pas lire. Juste rester là, chaude, cramoisie, toussante. On dort on s'éveille, on boit des tisanes, c'est la nuit et c'est le jour, ça ne change rien : la vie n'a plus de repères.

La vie n'a plus de repères, les pensées non plus qui se tirent l'une l'autre, à la queue leu leu, en embrouillant tout : un chaos flottant où Marie se noie.

Car même Michaut n'est plus immuable dans le fond du cadre.

Quelques fois il en descend.

Il berce Marie entre ses grands bras.

Sa bouche se pose au front de Marie, au creux de ses paumes.

Il dit des choses SANS VOIX et Marie sursaute : la voix de Papa, elle veut la voix de Papa dans le creux de ses oreilles, sur la moiteur de son lit, dans la pénombre de la chambre. Elle crie :

- Papa, parle, parle...

- Mon Dieu ! gémit Louise. Elle délire de plus en plus. Elle doit avoir dépassé 40 de fièvre. J'appelle le Docteur qui passe chez l'institutrice. Marie, ma petite...

Marie se débat entre les draps moites. Une main la tourne, l'assoit, la redresse. Une voix d'homme lui parle, une joue barbue s'appuie contre son dos nu. Marie sursaute : Papa ? Mais c'est... oui, c'est le Docteur... Le Docteur ? Elle n'en veut pas. Elle pleure elle pleure, ses joues sont en feu, elle tousse à en mourir, elle n'est pas raisonnable, il va falloir la calmer, mais qu'est-ce qu'il lui prend ? Cette fièvre la rendrait folle ? Louise n'y comprend plus rien. Ma pauvre petite fille.

Et elle dira aux voisines que la rougeole de Marie est la plus mauvaise des mauvaises du village, comme aucun enfant ne l'a jamais eue.

Bien sûr c'est la plus mauvaise : elle en a perdu Papa.

Marie égarée dans la forêt de la fièvre ne retrouvait plus les routes frayées qui menaient à lui. Alors elle fixait le cadre, le regard halluciné - Où tu es, mais où tu es ?

"Elle me fait peur... soufflait Louise. Elle cherche son père. Elle n'est plus... ici... Alors, qu'est-ce que je peux faire ? Mais qu'est-ce qu'on va devenir ?"

- Ma petite, disait Louise à Marie guérie, que tu m'as fait peur... J'ai bien cru tu sais...

Mais Louise est superstitieuse et elle adoucit le mot :

- J'ai bien cru, tu sais, que tu voulais me quitter... Me laisser toute seule.

Toute seule ? Alors sa maman n'aurait plus Michaut en elle ?

- Maman... dit Marie sans ajouter autre chose.

Pourtant elle voudrait pouvoir expliquer qu'on n'est jamais seul autant qu'on le croit, surtout dans... la solitude. Mais où sont les mots donnés aux Marie pour dire ces choses ?

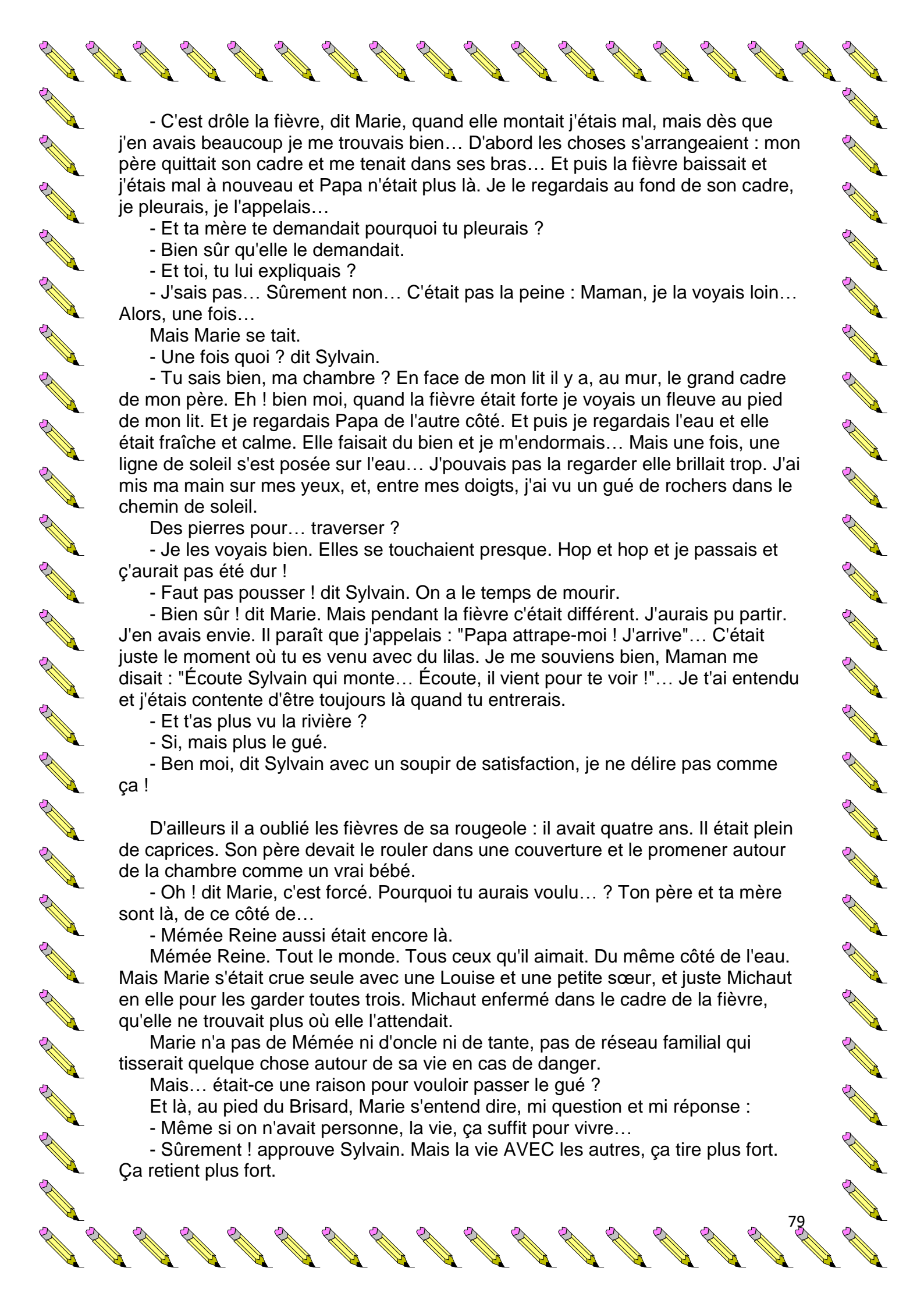
Alors elles demeurent dans les bras l'une de l'autre.

Leur bonheur sans doute parle.

Celui de Maman doit se répéter que Marie est demeurée de ce côté de la vie.

- Maman, répète Marie, si douce de tendresse qu'elle n'a plus envie de rien expliquer...

Mais sous le Brisard, Marie tente l'explication. Pour elle. Pour Sylvain. Pour les choses de la vie qu'on a besoin de comprendre - A quoi donc serviraient-elles si elles s'oubliaient sans avoir été, au passage, explorées ?



- C'est drôle la fièvre, dit Marie, quand elle montait j'étais mal, mais dès que j'en avais beaucoup je me trouvais bien... D'abord les choses s'arrangeaient : mon père quittait son cadre et me tenait dans ses bras... Et puis la fièvre baissait et j'étais mal à nouveau et Papa n'était plus là. Je le regardais au fond de son cadre, je pleurais, je l'appelais...

- Et ta mère te demandait pourquoi tu pleurais ?

- Bien sûr qu'elle le demandait.

- Et toi, tu lui expliquais ?

- J'sais pas... Sûrement non... C'était pas la peine : Maman, je la voyais loin...

Alors, une fois...

Mais Marie se tait.

- Une fois quoi ? dit Sylvain.

- Tu sais bien, ma chambre ? En face de mon lit il y a, au mur, le grand cadre de mon père. Eh ! bien moi, quand la fièvre était forte je voyais un fleuve au pied de mon lit. Et je regardais Papa de l'autre côté. Et puis je regardais l'eau et elle était fraîche et calme. Elle faisait du bien et je m'endormais... Mais une fois, une ligne de soleil s'est posée sur l'eau... J'pouvais pas la regarder elle brillait trop. J'ai mis ma main sur mes yeux, et, entre mes doigts, j'ai vu un gué de rochers dans le chemin de soleil.

Des pierres pour... traverser ?

- Je les voyais bien. Elles se touchaient presque. Hop et hop et je passais et ç'aurait pas été dur !

- Faut pas pousser ! dit Sylvain. On a le temps de mourir.

- Bien sûr ! dit Marie. Mais pendant la fièvre c'était différent. J'aurais pu partir. J'en avais envie. Il paraît que j'appelais : "Papa attrape-moi ! J'arrive"... C'était juste le moment où tu es venu avec du lilas. Je me souviens bien, Maman me disait : "Écoute Sylvain qui monte... Écoute, il vient pour te voir !"... Je t'ai entendu et j'étais contente d'être toujours là quand tu entrerais.

- Et t'as plus vu la rivière ?

- Si, mais plus le gué.

- Ben moi, dit Sylvain avec un soupir de satisfaction, je ne délire pas comme ça !

D'ailleurs il a oublié les fièvres de sa rougeole : il avait quatre ans. Il était plein de caprices. Son père devait le rouler dans une couverture et le promener autour de la chambre comme un vrai bébé.

- Oh ! dit Marie, c'est forcé. Pourquoi tu aurais voulu... ? Ton père et ta mère sont là, de ce côté de...

- Mémée Reine aussi était encore là.

Mémée Reine. Tout le monde. Tous ceux qu'il aimait. Du même côté de l'eau. Mais Marie s'était crue seule avec une Louise et une petite sœur, et juste Michaut en elle pour les garder toutes trois. Michaut enfermée dans le cadre de la fièvre, qu'elle ne trouvait plus où elle l'attendait.

Marie n'a pas de Mémée ni d'oncle ni de tante, pas de réseau familial qui tisserait quelque chose autour de sa vie en cas de danger.

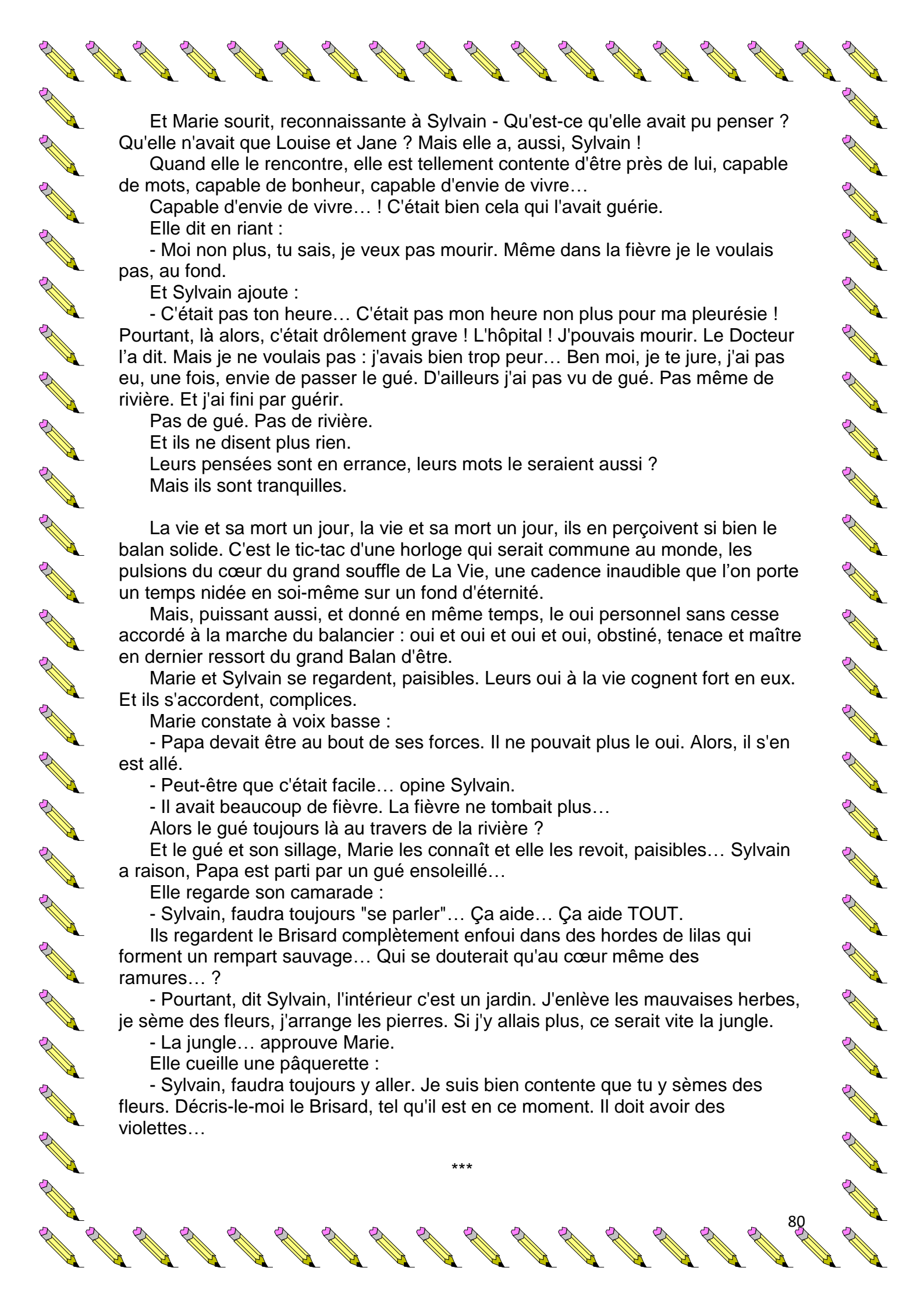
Mais... était-ce une raison pour vouloir passer le gué ?

Et là, au pied du Brisard, Marie s'entend dire, mi question et mi réponse :

- Même si on n'avait personne, la vie, ça suffit pour vivre...

- Sûrement ! approuve Sylvain. Mais la vie AVEC les autres, ça tire plus fort.

Ça retient plus fort.



Et Marie sourit, reconnaissante à Sylvain - Qu'est-ce qu'elle avait pu penser ? Qu'elle n'avait que Louise et Jane ? Mais elle a, aussi, Sylvain !

Quand elle le rencontre, elle est tellement contente d'être près de lui, capable de mots, capable de bonheur, capable d'envie de vivre...

Capable d'envie de vivre... ! C'était bien cela qui l'avait guérie.

Elle dit en riant :

- Moi non plus, tu sais, je veux pas mourir. Même dans la fièvre je le voulais pas, au fond.

Et Sylvain ajoute :

- C'était pas ton heure... C'était pas mon heure non plus pour ma pleurésie ! Pourtant, là alors, c'était drôlement grave ! L'hôpital ! J'pouvais mourir. Le Docteur l'a dit. Mais je ne voulais pas : j'avais bien trop peur... Ben moi, je te jure, j'ai pas eu, une fois, envie de passer le gué. D'ailleurs j'ai pas vu de gué. Pas même de rivière. Et j'ai fini par guérir.

Pas de gué. Pas de rivière.

Et ils ne disent plus rien.

Leurs pensées sont en errance, leurs mots le seraient aussi ?

Mais ils sont tranquilles.

La vie et sa mort un jour, la vie et sa mort un jour, ils en perçoivent si bien le balan solide. C'est le tic-tac d'une horloge qui serait commune au monde, les pulsions du cœur du grand souffle de La Vie, une cadence inaudible que l'on porte un temps nidée en soi-même sur un fond d'éternité.

Mais, puissant aussi, et donné en même temps, le oui personnel sans cesse accordé à la marche du balancier : oui et oui et oui et oui, obstiné, tenace et maître en dernier ressort du grand Balan d'être.

Marie et Sylvain se regardent, paisibles. Leurs oui à la vie cognent fort en eux. Et ils s'accordent, complices.

Marie constate à voix basse :

- Papa devait être au bout de ses forces. Il ne pouvait plus le oui. Alors, il s'en est allé.

- Peut-être que c'était facile... opine Sylvain.

- Il avait beaucoup de fièvre. La fièvre ne tombait plus...

Alors le gué toujours là au travers de la rivière ?

Et le gué et son sillage, Marie les connaît et elle les revoit, paisibles... Sylvain a raison, Papa est parti par un gué ensoleillé...

Elle regarde son camarade :

- Sylvain, faudra toujours "se parler"... Ça aide... Ça aide TOUT.

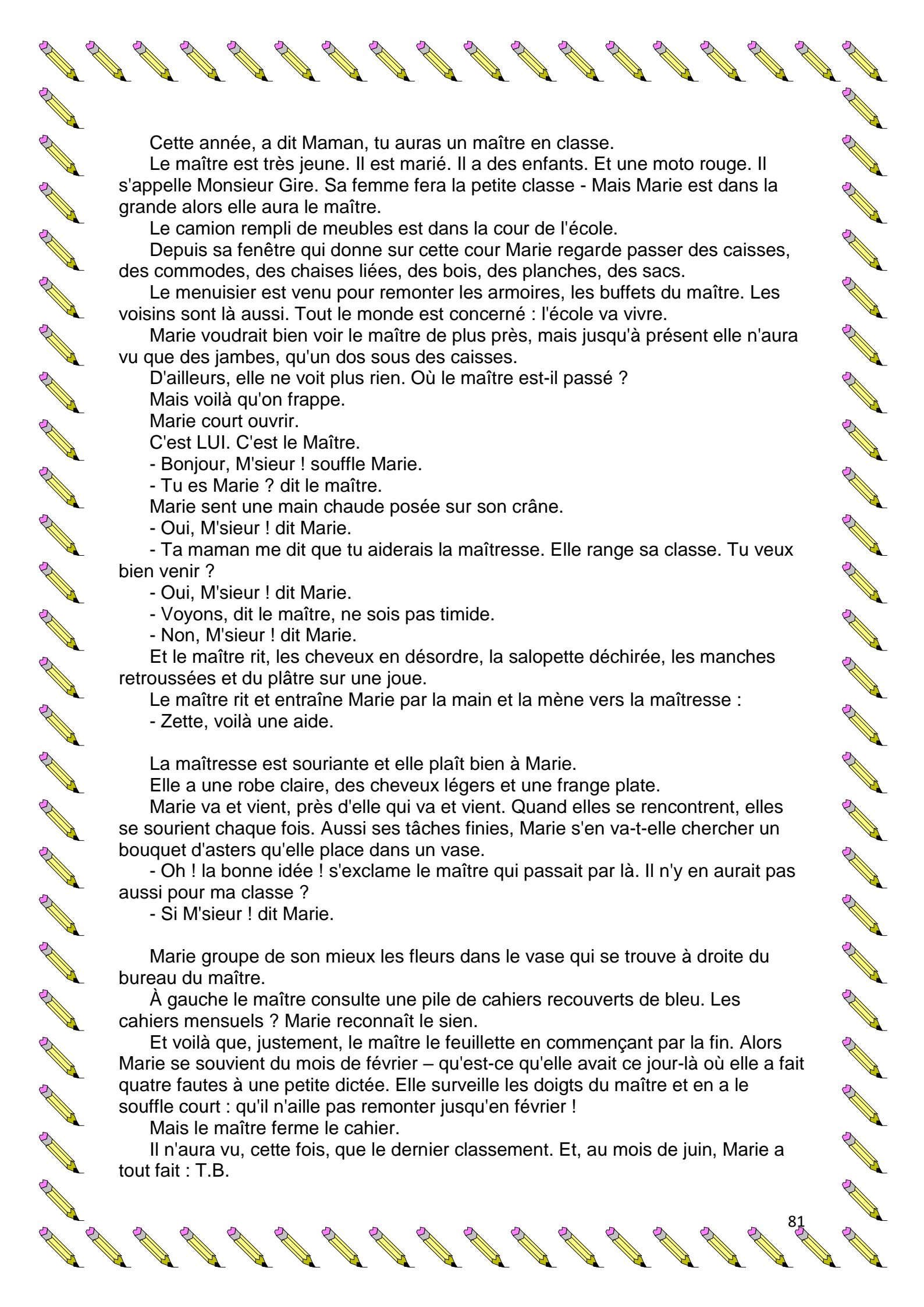
Ils regardent le Brisard complètement enfoui dans des hordes de lilas qui forment un rempart sauvage... Qui se douterait qu'au cœur même des ramures... ?

- Pourtant, dit Sylvain, l'intérieur c'est un jardin. J'enlève les mauvaises herbes, je sème des fleurs, j'arrange les pierres. Si j'y allais plus, ce serait vite la jungle.

- La jungle... approuve Marie.

Elle cueille une pâquerette :

- Sylvain, faudra toujours y aller. Je suis bien contente que tu y sèmes des fleurs. Décris-le-moi le Brisard, tel qu'il est en ce moment. Il doit avoir des violettes...



Cette année, a dit Maman, tu auras un maître en classe.
Le maître est très jeune. Il est marié. Il a des enfants. Et une moto rouge. Il s'appelle Monsieur Gire. Sa femme fera la petite classe - Mais Marie est dans la grande alors elle aura le maître.

Le camion rempli de meubles est dans la cour de l'école.
Depuis sa fenêtre qui donne sur cette cour Marie regarde passer des caisses, des commodes, des chaises liées, des bois, des planches, des sacs.

Le menuisier est venu pour remonter les armoires, les buffets du maître. Les voisins sont là aussi. Tout le monde est concerné : l'école va vivre.

Marie voudrait bien voir le maître de plus près, mais jusqu'à présent elle n'aura vu que des jambes, qu'un dos sous des caisses.

D'ailleurs, elle ne voit plus rien. Où le maître est-il passé ?

Mais voilà qu'on frappe.

Marie court ouvrir.

C'est LUI. C'est le Maître.

- Bonjour, M'sieur ! souffle Marie.

- Tu es Marie ? dit le maître.

Marie sent une main chaude posée sur son crâne.

- Oui, M'sieur ! dit Marie.

- Ta maman me dit que tu aiderais la maîtresse. Elle range sa classe. Tu veux bien venir ?

- Oui, M'sieur ! dit Marie.

- Voyons, dit le maître, ne sois pas timide.

- Non, M'sieur ! dit Marie.

Et le maître rit, les cheveux en désordre, la salopette déchirée, les manches retroussées et du plâtre sur une joue.

Le maître rit et entraîne Marie par la main et la mène vers la maîtresse :

- Zette, voilà une aide.

La maîtresse est souriante et elle plaît bien à Marie.

Elle a une robe claire, des cheveux légers et une frange plate.

Marie va et vient, près d'elle qui va et vient. Quand elles se rencontrent, elles se sourient chaque fois. Aussi ses tâches finies, Marie s'en va-t-elle chercher un bouquet d'asters qu'elle place dans un vase.

- Oh ! la bonne idée ! s'exclame le maître qui passait par là. Il n'y en aurait pas aussi pour ma classe ?

- Si M'sieur ! dit Marie.

Marie groupe de son mieux les fleurs dans le vase qui se trouve à droite du bureau du maître.

À gauche le maître consulte une pile de cahiers recouverts de bleu. Les cahiers mensuels ? Marie reconnaît le sien.

Et voilà que, justement, le maître le feuillette en commençant par la fin. Alors Marie se souvient du mois de février – qu'est-ce qu'elle avait ce jour-là où elle a fait quatre fautes à une petite dictée. Elle surveille les doigts du maître et en a le souffle court : qu'il n'aille pas remonter jusqu'en février !

Mais le maître ferme le cahier.

Il n'aura vu, cette fois, que le dernier classement. Et, au mois de juin, Marie a tout fait : T.B.



Le maître sourit :

- Marie, tu n'es pas bavarde. Pourtant, maintenant, on s' connaît un peu ?

- Oui, M'sieur ! dit Marie qui arrive à un sourire.

- Allons, dit le maître, demain ça s'arrangera.

Et Marie sourit toujours. Elle ne peut rien dire. Et elle a beau s'en vouloir, ça ne change rien.

- Ma petite fille s'appelle Colette ! dit alors le maître.

Marie relève brusquement un visage vif et lance sans réfléchir :

- C'est un joli nom...

Et soudain elle sait, très fort qu'elle va aimer ce maître.

Et dès les premières semaines, Marie n'en reste pas là. Elle aimerait faire aussi des confidences à ce maître avec qui elle se sent bien. Lui parler un peu d'autre chose que de la classe.

Mais avec un maître on ne prend pas la parole.

D'ailleurs, avec lui, on ne parle que leçons.

Que leçons ?

Peut-être pas ! Il y a les rédactions.

Bien sûr, les sujets sont imposés mais les phrases sont bien de soi. On peut y glisser des images et des pensées et utiliser des mots-de-Brisard qui en disent plus que ceux qui servent aux journées.

Et Marie s'essaie à de belles rédactions car elle aime le maître, car elle a confiance en lui. Alors elle lui donnera à lire un peu de ses phrases secrètes. C'est l'occasion de savoir si ses phrases de silence peuvent être aimées par quelqu'un-qui-sait. Et c'est l'occasion de les lui offrir s'il peut les aimer, les trouver valables.

"C'est drôle, dira un jour Louise, comme avec ce maître Marie aura fait des progrès rapides en composition française".

Car, au tout premier devoir, Marie dépassera toutes ses espérances. Huit et demi sur dix. "Travail personnel et poétique, il faut continuer".

Il faut continuer.

Point n'était besoin de dire, Marie continue avec une ardeur, une joie fébriles. Toute la semaine elle attendra l'heure de la rédaction. Elle espérera ensuite le jour de la correction où la voix du maître lira peut-être ses phrases à toute la classe.

Et le soir, la nuit refermée sur elle comme des rideaux d'alcôve, elle s'exercera, yeux clos, à faire des rédactions pour garder son privilège. C'est la traque heureuse des mots de la nuit qu'elle essaie de regrouper selon ses cadences.

Les mots courent et se mêlent, se nident en Marie que personne ne dérange. C'est un bercement qui lui devient nécessaire, dont très vite elle a besoin avant de dormir.

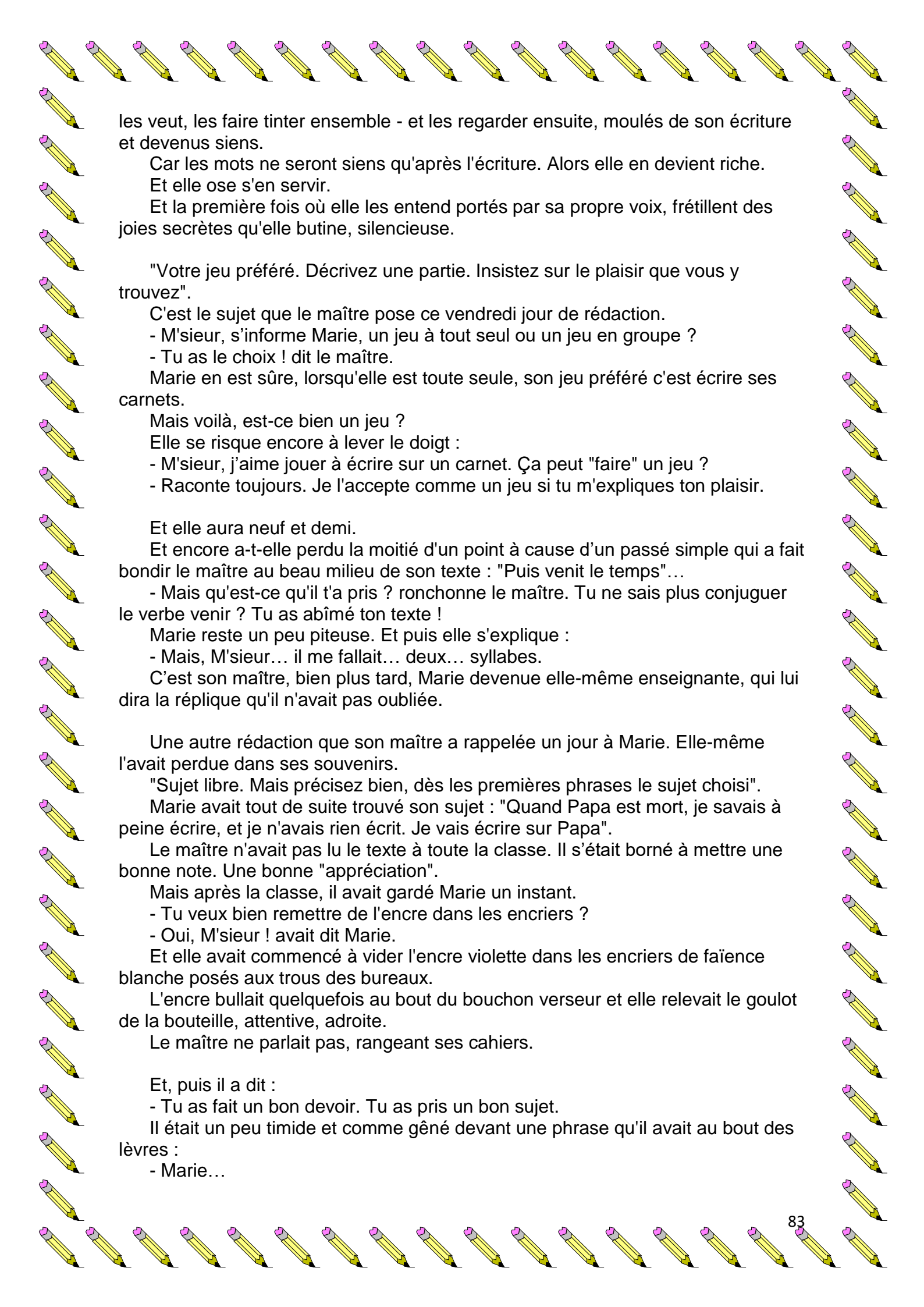
Et le jeudi, le dimanche, elle fait des carnets avec tous les papiers blancs qu'elle peut récupérer. Elle coupe, elle cartonne, elle coud : papiers d'emballage et boîtes de sucre, tout devient carnets.

Et elle ouvre ses carnets. Et puis elle écrit. Assise au bureau où son père travaillait. Elle peut rester là des heures.

D'abord elle se donne des sujets comme on le fait à l'école : sinon elle écrirait quoi ?

Mais vite elle n'en donne plus car les sujets se bousculent.

Alors elle choisit celui qui la séduit davantage et laisse les autres. Et elle écrit d'abondance : ce n'est que pour elle, pour jouer avec les mots, les mener où elle



les veut, les faire tinter ensemble - et les regarder ensuite, moulés de son écriture et devenus siens.

Car les mots ne seront siens qu'après l'écriture. Alors elle en devient riche.

Et elle ose s'en servir.

Et la première fois où elle les entend portés par sa propre voix, frétilent des joies secrètes qu'elle butine, silencieuse.

"Votre jeu préféré. Décrivez une partie. Insistez sur le plaisir que vous y trouvez".

C'est le sujet que le maître pose ce vendredi jour de rédaction.

- M'sieur, s'informe Marie, un jeu à tout seul ou un jeu en groupe ?

- Tu as le choix ! dit le maître.

Marie en est sûre, lorsqu'elle est toute seule, son jeu préféré c'est écrire ses carnets.

Mais voilà, est-ce bien un jeu ?

Elle se risque encore à lever le doigt :

- M'sieur, j'aime jouer à écrire sur un carnet. Ça peut "faire" un jeu ?

- Raconte toujours. Je l'accepte comme un jeu si tu m'expliques ton plaisir.

Et elle aura neuf et demi.

Et encore a-t-elle perdu la moitié d'un point à cause d'un passé simple qui a fait bondir le maître au beau milieu de son texte : "Puis venit le temps"...

- Mais qu'est-ce qu'il t'a pris ? ronchonne le maître. Tu ne sais plus conjuguer le verbe venir ? Tu as abîmé ton texte !

Marie reste un peu piteuse. Et puis elle s'explique :

- Mais, M'sieur... il me fallait... deux... syllabes.

C'est son maître, bien plus tard, Marie devenue elle-même enseignante, qui lui dira la réplique qu'il n'avait pas oubliée.

Une autre rédaction que son maître a rappelée un jour à Marie. Elle-même l'avait perdue dans ses souvenirs.

"Sujet libre. Mais précisez bien, dès les premières phrases le sujet choisi".

Marie avait tout de suite trouvé son sujet : "Quand Papa est mort, je savais à peine écrire, et je n'avais rien écrit. Je vais écrire sur Papa".

Le maître n'avait pas lu le texte à toute la classe. Il s'était borné à mettre une bonne note. Une bonne "appréciation".

Mais après la classe, il avait gardé Marie un instant.

- Tu veux bien remettre de l'encre dans les encriers ?

- Oui, M'sieur ! avait dit Marie.

Et elle avait commencé à vider l'encre violette dans les encriers de faïence blanche posés aux trous des bureaux.

L'encre bullait quelquefois au bout du bouchon verseur et elle relevait le goulot de la bouteille, attentive, adroite.

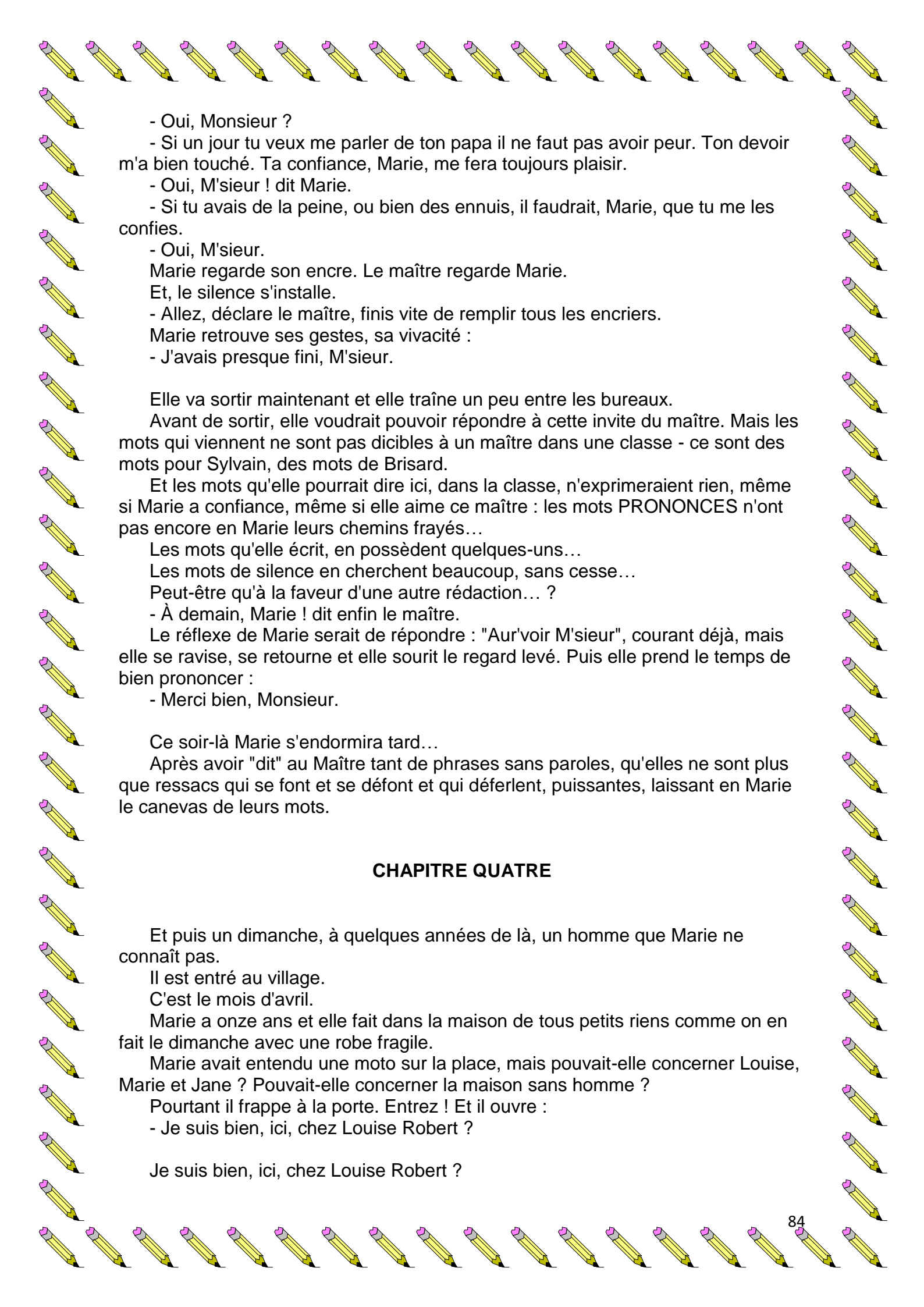
Le maître ne parlait pas, rangeant ses cahiers.

Et, puis il a dit :

- Tu as fait un bon devoir. Tu as pris un bon sujet.

Il était un peu timide et comme gêné devant une phrase qu'il avait au bout des lèvres :

- Marie...



- Oui, Monsieur ?
- Si un jour tu veux me parler de ton papa il ne faut pas avoir peur. Ton devoir m'a bien touché. Ta confiance, Marie, me fera toujours plaisir.
- Oui, M'sieur ! dit Marie.
- Si tu avais de la peine, ou bien des ennuis, il faudrait, Marie, que tu me les confies.
- Oui, M'sieur.
Marie regarde son encre. Le maître regarde Marie.
Et, le silence s'installe.
- Allez, déclare le maître, finis vite de remplir tous les encriers.
Marie retrouve ses gestes, sa vivacité :
- J'avais presque fini, M'sieur.

Elle va sortir maintenant et elle traîne un peu entre les bureaux.
Avant de sortir, elle voudrait pouvoir répondre à cette invite du maître. Mais les mots qui viennent ne sont pas dicibles à un maître dans une classe - ce sont des mots pour Sylvain, des mots de Brisard.

Et les mots qu'elle pourrait dire ici, dans la classe, n'exprimeraient rien, même si Marie a confiance, même si elle aime ce maître : les mots PRONONCES n'ont pas encore en Marie leurs chemins frayés...

Les mots qu'elle écrit, en possèdent quelques-uns...

Les mots de silence en cherchent beaucoup, sans cesse...

Peut-être qu'à la faveur d'une autre rédaction... ?

- À demain, Marie ! dit enfin le maître.

Le réflexe de Marie serait de répondre : "Aur'voir M'sieur", courant déjà, mais elle se ravise, se retourne et elle sourit le regard levé. Puis elle prend le temps de bien prononcer :

- Merci bien, Monsieur.

Ce soir-là Marie s'endormira tard...

Après avoir "dit" au Maître tant de phrases sans paroles, qu'elles ne sont plus que ressacs qui se font et se défont et qui déferlent, puissantes, laissant en Marie le canevas de leurs mots.

CHAPITRE QUATRE

Et puis un dimanche, à quelques années de là, un homme que Marie ne connaît pas.

Il est entré au village.

C'est le mois d'avril.

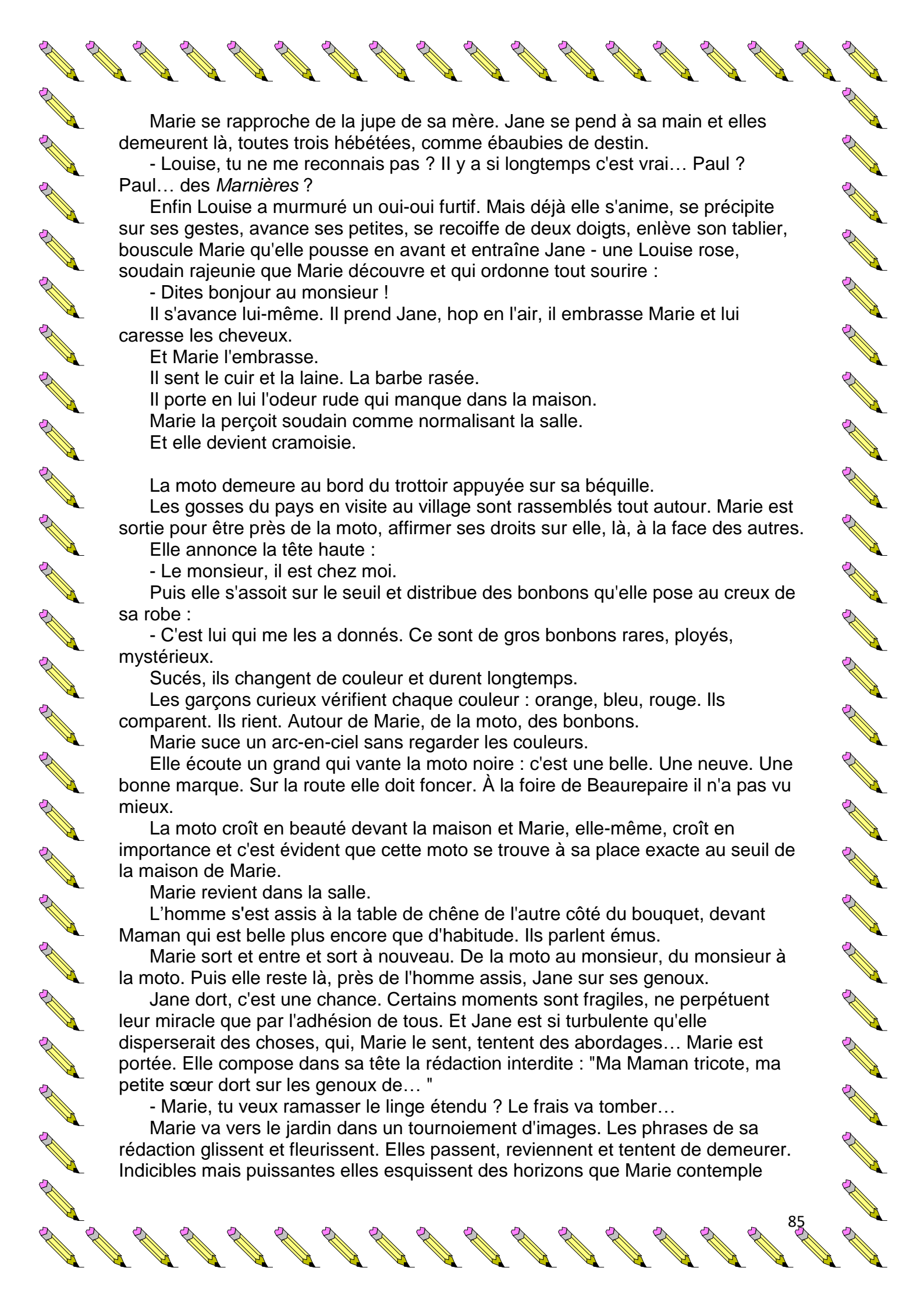
Marie a onze ans et elle fait dans la maison de tous petits riens comme on en fait le dimanche avec une robe fragile.

Marie avait entendu une moto sur la place, mais pouvait-elle concerner Louise, Marie et Jane ? Pouvait-elle concerner la maison sans homme ?

Pourtant il frappe à la porte. Entrez ! Et il ouvre :

- Je suis bien, ici, chez Louise Robert ?

Je suis bien, ici, chez Louise Robert ?



Marie se rapproche de la jupe de sa mère. Jane se pend à sa main et elles demeurent là, toutes trois hébétées, comme ébaubies de destin.

- Louise, tu ne me reconnais pas ? Il y a si longtemps c'est vrai... Paul ? Paul... des *Marnières* ?

Enfin Louise a murmuré un oui-oui furtif. Mais déjà elle s'anime, se précipite sur ses gestes, avance ses petites, se recoiffe de deux doigts, enlève son tablier, bouscule Marie qu'elle pousse en avant et entraîne Jane - une Louise rose, soudain rajeunie que Marie découvre et qui ordonne tout sourire :

- Dites bonjour au monsieur !

Il s'avance lui-même. Il prend Jane, hop en l'air, il embrasse Marie et lui caresse les cheveux.

Et Marie l'embrasse.

Il sent le cuir et la laine. La barbe rasée.

Il porte en lui l'odeur rude qui manque dans la maison.

Marie la perçoit soudain comme normalisant la salle.

Et elle devient cramoisie.

La moto demeure au bord du trottoir appuyée sur sa béquille.

Les gosses du pays en visite au village sont rassemblés tout autour. Marie est sortie pour être près de la moto, affirmer ses droits sur elle, là, à la face des autres.

Elle annonce la tête haute :

- Le monsieur, il est chez moi.

Puis elle s'assoit sur le seuil et distribue des bonbons qu'elle pose au creux de sa robe :

- C'est lui qui me les a donnés. Ce sont de gros bonbons rares, ployés, mystérieux.

Sucés, ils changent de couleur et durent longtemps.

Les garçons curieux vérifient chaque couleur : orange, bleu, rouge. Ils comparent. Ils rient. Autour de Marie, de la moto, des bonbons.

Marie suce un arc-en-ciel sans regarder les couleurs.

Elle écoute un grand qui vante la moto noire : c'est une belle. Une neuve. Une bonne marque. Sur la route elle doit foncer. À la foire de Beaurepaire il n'a pas vu mieux.

La moto croît en beauté devant la maison et Marie, elle-même, croît en importance et c'est évident que cette moto se trouve à sa place exacte au seuil de la maison de Marie.

Marie revient dans la salle.

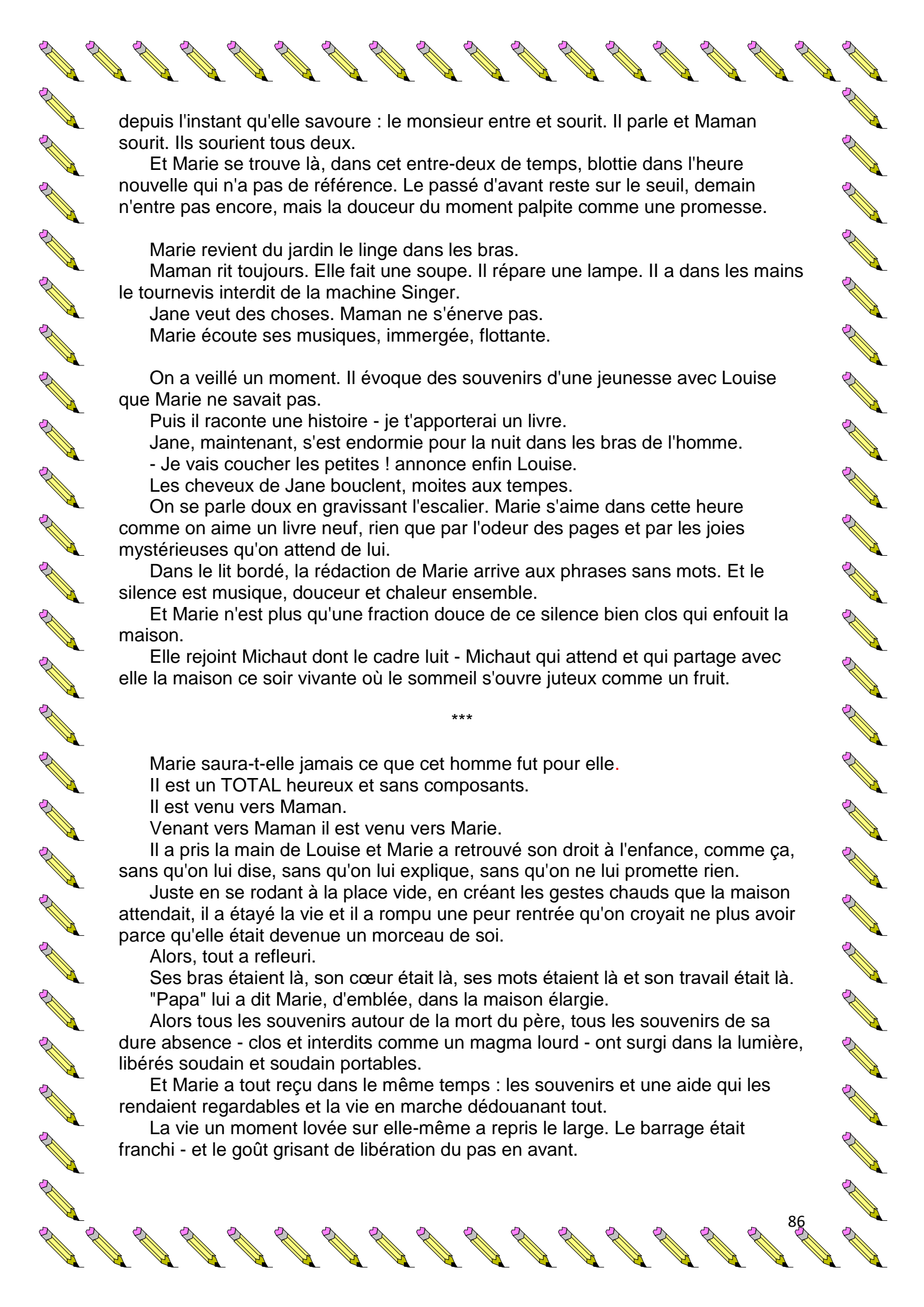
L'homme s'est assis à la table de chêne de l'autre côté du bouquet, devant Maman qui est belle plus encore que d'habitude. Ils parlent émus.

Marie sort et entre et sort à nouveau. De la moto au monsieur, du monsieur à la moto. Puis elle reste là, près de l'homme assis, Jane sur ses genoux.

Jane dort, c'est une chance. Certains moments sont fragiles, ne perpétuent leur miracle que par l'adhésion de tous. Et Jane est si turbulente qu'elle disperserait des choses, qui, Marie le sent, tentent des abordages... Marie est portée. Elle compose dans sa tête la rédaction interdite : "Ma Maman tricote, ma petite sœur dort sur les genoux de... "

- Marie, tu veux ramasser le linge étendu ? Le frais va tomber...

Marie va vers le jardin dans un tournoiement d'images. Les phrases de sa rédaction glissent et fleurissent. Elles passent, reviennent et tentent de demeurer. Indicibles mais puissantes elles esquissent des horizons que Marie contemple



depuis l'instant qu'elle savoure : le monsieur entre et sourit. Il parle et Maman sourit. Ils sourient tous deux.

Et Marie se trouve là, dans cet entre-deux de temps, blottie dans l'heure nouvelle qui n'a pas de référence. Le passé d'avant reste sur le seuil, demain n'entre pas encore, mais la douceur du moment palpite comme une promesse.

Marie revient du jardin le linge dans les bras.

Maman rit toujours. Elle fait une soupe. Il répare une lampe. Il a dans les mains le tournevis interdit de la machine Singer.

Jane veut des choses. Maman ne s'énerve pas.

Marie écoute ses musiques, immergée, flottante.

On a veillé un moment. Il évoque des souvenirs d'une jeunesse avec Louise que Marie ne savait pas.

Puis il raconte une histoire - je t'apporterai un livre.

Jane, maintenant, s'est endormie pour la nuit dans les bras de l'homme.

- Je vais coucher les petites ! annonce enfin Louise.

Les cheveux de Jane bouclent, moites aux tempes.

On se parle doux en gravissant l'escalier. Marie s'aime dans cette heure comme on aime un livre neuf, rien que par l'odeur des pages et par les joies mystérieuses qu'on attend de lui.

Dans le lit bordé, la rédaction de Marie arrive aux phrases sans mots. Et le silence est musique, douceur et chaleur ensemble.

Et Marie n'est plus qu'une fraction douce de ce silence bien clos qui enfouit la maison.

Elle rejoint Michaut dont le cadre luit - Michaut qui attend et qui partage avec elle la maison ce soir vivante où le sommeil s'ouvre juteux comme un fruit.

Marie saura-t-elle jamais ce que cet homme fut pour elle.

Il est un TOTAL heureux et sans composants.

Il est venu vers Maman.

Venant vers Maman il est venu vers Marie.

Il a pris la main de Louise et Marie a retrouvé son droit à l'enfance, comme ça, sans qu'on lui dise, sans qu'on lui explique, sans qu'on ne lui promette rien.

Juste en se rodant à la place vide, en créant les gestes chauds que la maison attendait, il a étayé la vie et il a rompu une peur rentrée qu'on croyait ne plus avoir parce qu'elle était devenue un morceau de soi.

Alors, tout a refléuri.

Ses bras étaient là, son cœur était là, ses mots étaient là et son travail était là.

"Papa" lui a dit Marie, d'emblée, dans la maison élargie.

Alors tous les souvenirs autour de la mort du père, tous les souvenirs de sa dure absence - clos et interdits comme un magma lourd - ont surgi dans la lumière, libérés soudain et soudain portables.

Et Marie a tout reçu dans le même temps : les souvenirs et une aide qui les rendaient regardables et la vie en marche dédouanant tout.

La vie un moment lovée sur elle-même a repris le large. Le barrage était franchi - et le goût grisant de libération du pas en avant.



On avait déménagé pour le pays de Marsaz.

Le grand portrait de Michaut se trouvait placé au pied du lit de Marie, dans une grande chambre.

Maintenant Marie pouvait lui parler - en mots insonores mais articulés au fond d'elle-même.

"Mon Père"... entendait Marie en elle.

Et elle lui disait ses bonheurs nouveaux avec ce papa venu pour la vie continuée.

Et plus tard, à l'heure du sans-mot et du sans-voix, à l'heure où tout se range et s'éclaire, elle se repose, un peu ivre, face à l'horizon ouvert.

Et elle pense Paul et Louise... Paul et Louise... pour perpétuer cette certitude.

Puis elle respire, très fort soulagée d'un poids qu'elle ne savait pas si lourd - mais la légèreté d'être qu'elle ignorait jusqu'ici... Alors elle dit et répète : "Papa", jusqu'à satiété.

Bien plus tard encore elle écoute la maison.

Le vent pris dans les volets dit sa chanson de toujours.

Des bulles de salive éclatent des lèvres endormies.

Les choses respirent enfin et l'on s'endort de leur souffle. Marie regarde en arrière aussi loin qu'elle peut : être restée soi dans l'effondrement des choses, ciel que ça peut faire du bien...

CHAPITRE CINQ

Pour Marie, le pain sera toujours paternel.

D'aussi loin qu'elle se souvienne, Papa ni Maman ne payaient le boulanger. Il était payé par le blé de la Gourrue : la terre des pères de Michaut qui rapportait peu d'argent mais donnait le pain depuis bien des ans.

Michaut disparu, les terres ont continué à fournir le blé et Marie a toujours eu le pain de son père à la table de Louise.

Quand Paul est venu dans la vie de Louise, on a quitté Saint-Avit. Alors, le blé pour le pain, Louise en a reçu l'équivalent en argent. Et Paul n'a pas fait de bien grandes phrases pour dire que, le pain, ce serait lui désormais.

Et Marie a bien compris que Paul tienne à assumer le pain paternel - c'était le contraire qui eut été impensable.

Et quand, à la veille de la guerre de 40, Paul et Louise sont venus exploiter eux-mêmes les terres de la Gourrue, à nouveau le blé des terres a payé le pain - le pain offert à la fois par la terre de Michaut et par le travail de Paul : le pain nourricier et doublement paternel.

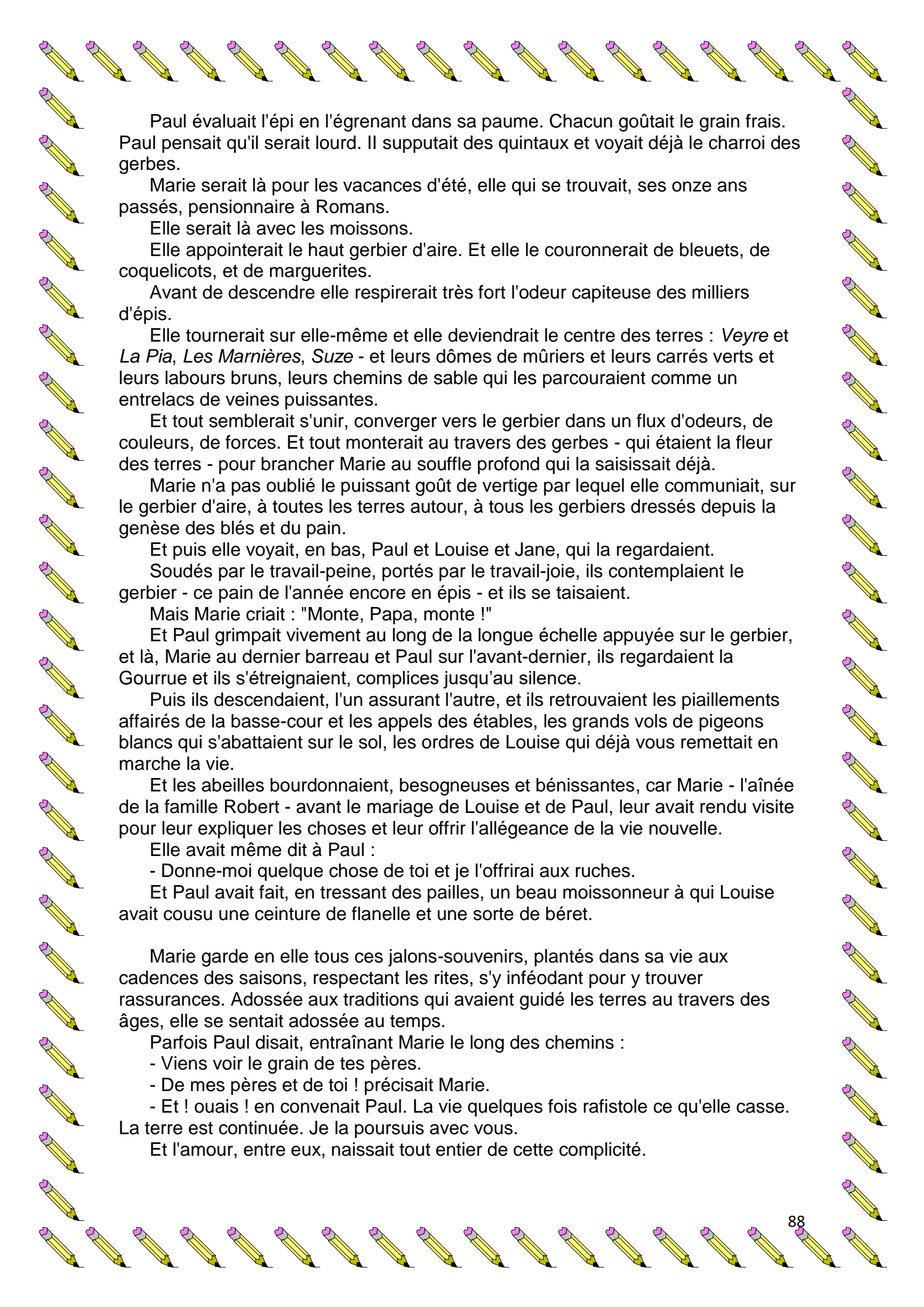
"Le blé de la vie" disait Paul, ému, moissonnant la plaine.

Marie se rappelle - avec une netteté qui teste la force des choses - que la vie de la Gourrue s'articulait toute autour des grands champs de blé.

On surveillait les orages et on souhaitait les pluies selon les besoins du blé.

On redoutait les grands vents, la foudre et la grêle, les insectes, les incendies qui pouvaient tuer le blé.

Et le dimanche on allait, ensemble, en se promenant, voir comment allait le blé.



Paul évaluait l'épi en l'égrenant dans sa paume. Chacun goûtait le grain frais. Paul pensait qu'il serait lourd. Il supputait des quintaux et voyait déjà le charroi des gerbes.

Marie serait là pour les vacances d'été, elle qui se trouvait, ses onze ans passés, pensionnaire à Romans.

Elle serait là avec les moissons.

Elle appointerait le haut gerbier d'aire. Et elle le couronnerait de bleuets, de coquelicots, et de marguerites.

Avant de descendre elle respirerait très fort l'odeur capiteuse des milliers d'épis.

Elle tournerait sur elle-même et elle deviendrait le centre des terres : *Veyre* et *La Pia*, *Les Marnières*, *Suze* - et leurs dômes de mûriers et leurs carrés verts et leurs labours bruns, leurs chemins de sable qui les parcouraient comme un entrelacs de veines puissantes.

Et tout semblerait s'unir, converger vers le gerbier dans un flux d'odeurs, de couleurs, de forces. Et tout monterait au travers des gerbes - qui étaient la fleur des terres - pour brancher Marie au souffle profond qui la saisissait déjà.

Marie n'a pas oublié le puissant goût de vertige par lequel elle communiait, sur le gerbier d'aire, à toutes les terres autour, à tous les gerbiers dressés depuis la genèse des blés et du pain.

Et puis elle voyait, en bas, Paul et Louise et Jane, qui la regardaient.

Soudés par le travail-peine, portés par le travail-joie, ils contemplaient le gerbier - ce pain de l'année encore en épis - et ils se taisaient.

Mais Marie criait : "Monte, Papa, monte !"

Et Paul grimpaît vivement au long de la longue échelle appuyée sur le gerbier, et là, Marie au dernier barreau et Paul sur l'avant-dernier, ils regardaient la Gourrue et ils s'étreignaient, complices jusqu'au silence.

Puis ils descendaient, l'un assurant l'autre, et ils retrouvaient les piailllements affairés de la basse-cour et les appels des étables, les grands vols de pigeons blancs qui s'abattaient sur le sol, les ordres de Louise qui déjà vous remettait en marche la vie.

Et les abeilles bourdonnaient, besogneuses et bénissantes, car Marie - l'aînée de la famille Robert - avant le mariage de Louise et de Paul, leur avait rendu visite pour leur expliquer les choses et leur offrir l'allégeance de la vie nouvelle.

Elle avait même dit à Paul :

- Donne-moi quelque chose de toi et je l'offrirai aux ruches.

Et Paul avait fait, en tressant des pailles, un beau moissonneur à qui Louise avait cousu une ceinture de flanelle et une sorte de béret.

Marie garde en elle tous ces jalons-souvenirs, plantés dans sa vie aux cadences des saisons, respectant les rites, s'y inféodant pour y trouver rassurances. Adossée aux traditions qui avaient guidé les terres au travers des âges, elle se sentait adossée au temps.

Parfois Paul disait, entraînant Marie le long des chemins :

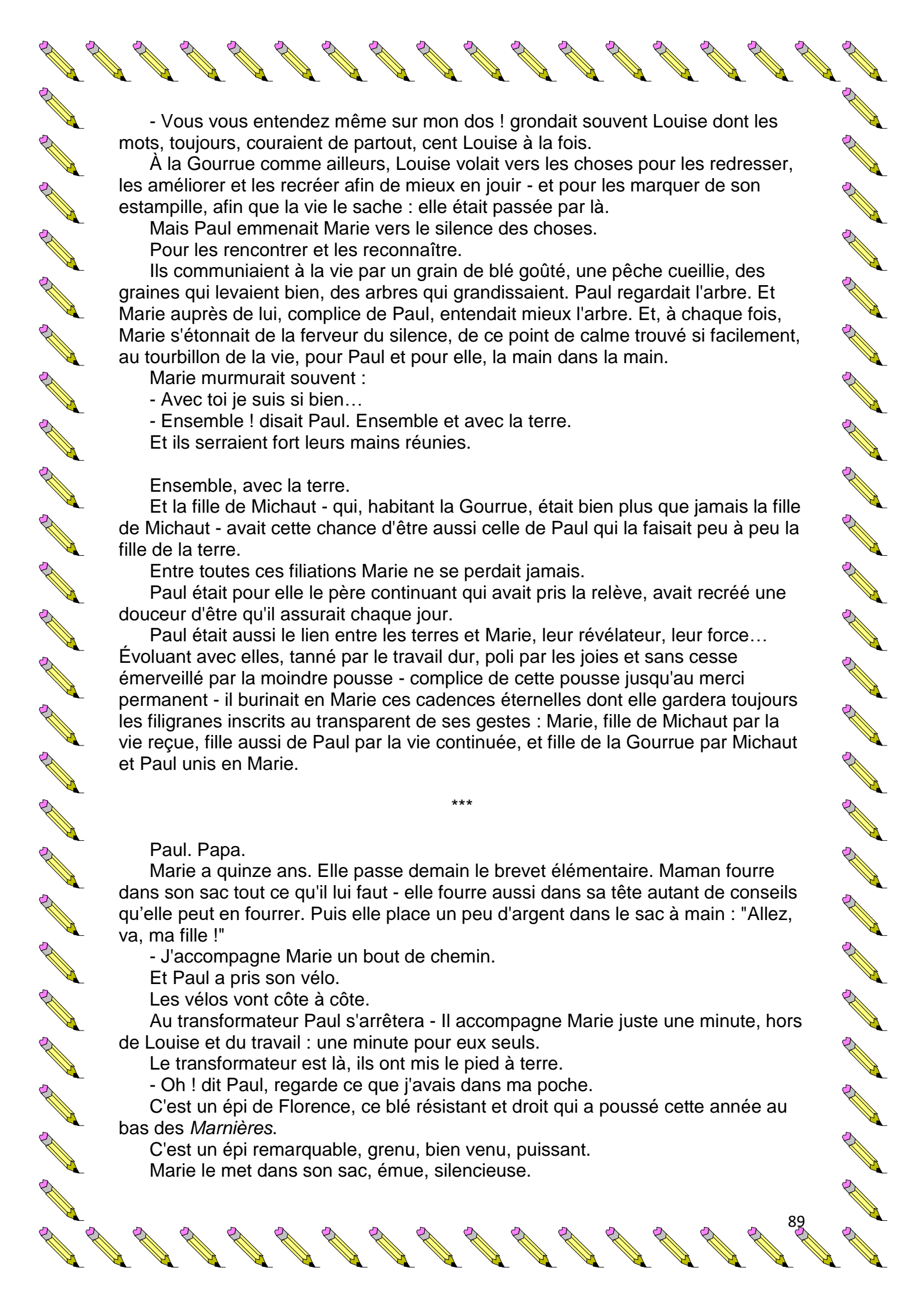
- Viens voir le grain de tes pères.

- De mes pères et de toi ! précisait Marie.

- Et ! ouais ! en convenait Paul. La vie quelques fois rafistole ce qu'elle casse.

La terre est continuée. Je la poursuis avec vous.

Et l'amour, entre eux, naissait tout entier de cette complicité.



- Vous vous entendez même sur mon dos ! grondait souvent Louise dont les mots, toujours, couraient de partout, cent Louise à la fois.

À la Gourrue comme ailleurs, Louise volait vers les choses pour les redresser, les améliorer et les recréer afin de mieux en jouir - et pour les marquer de son estampille, afin que la vie le sache : elle était passée par là.

Mais Paul emmenait Marie vers le silence des choses.

Pour les rencontrer et les reconnaître.

Ils communiaient à la vie par un grain de blé goûté, une pêche cueillie, des graines qui levaient bien, des arbres qui grandissaient. Paul regardait l'arbre. Et Marie auprès de lui, complice de Paul, entendait mieux l'arbre. Et, à chaque fois, Marie s'étonnait de la ferveur du silence, de ce point de calme trouvé si facilement, au tourbillon de la vie, pour Paul et pour elle, la main dans la main.

Marie murmurait souvent :

- Avec toi je suis si bien...

- Ensemble ! disait Paul. Ensemble et avec la terre.

Et ils serraient fort leurs mains réunies.

Ensemble, avec la terre.

Et la fille de Michaut - qui, habitant la Gourrue, était bien plus que jamais la fille de Michaut - avait cette chance d'être aussi celle de Paul qui la faisait peu à peu la fille de la terre.

Entre toutes ces filiations Marie ne se perdait jamais.

Paul était pour elle le père continuant qui avait pris la relève, avait recréé une douceur d'être qu'il assurait chaque jour.

Paul était aussi le lien entre les terres et Marie, leur révélateur, leur force...

Évoluant avec elles, tanné par le travail dur, poli par les joies et sans cesse émerveillé par la moindre pousse - complice de cette pousse jusqu'au merci permanent - il burinait en Marie ces cadences éternelles dont elle gardera toujours les filigranes inscrits au transparent de ses gestes : Marie, fille de Michaut par la vie reçue, fille aussi de Paul par la vie continuée, et fille de la Gourrue par Michaut et Paul unis en Marie.

Paul. Papa.

Marie a quinze ans. Elle passe demain le brevet élémentaire. Maman fourre dans son sac tout ce qu'il lui faut - elle fourre aussi dans sa tête autant de conseils qu'elle peut en fourrer. Puis elle place un peu d'argent dans le sac à main : "Allez, va, ma fille !"

- J'accompagne Marie un bout de chemin.

Et Paul a pris son vélo.

Les vélos vont côte à côte.

Au transformateur Paul s'arrêtera - Il accompagne Marie juste une minute, hors de Louise et du travail : une minute pour eux seuls.

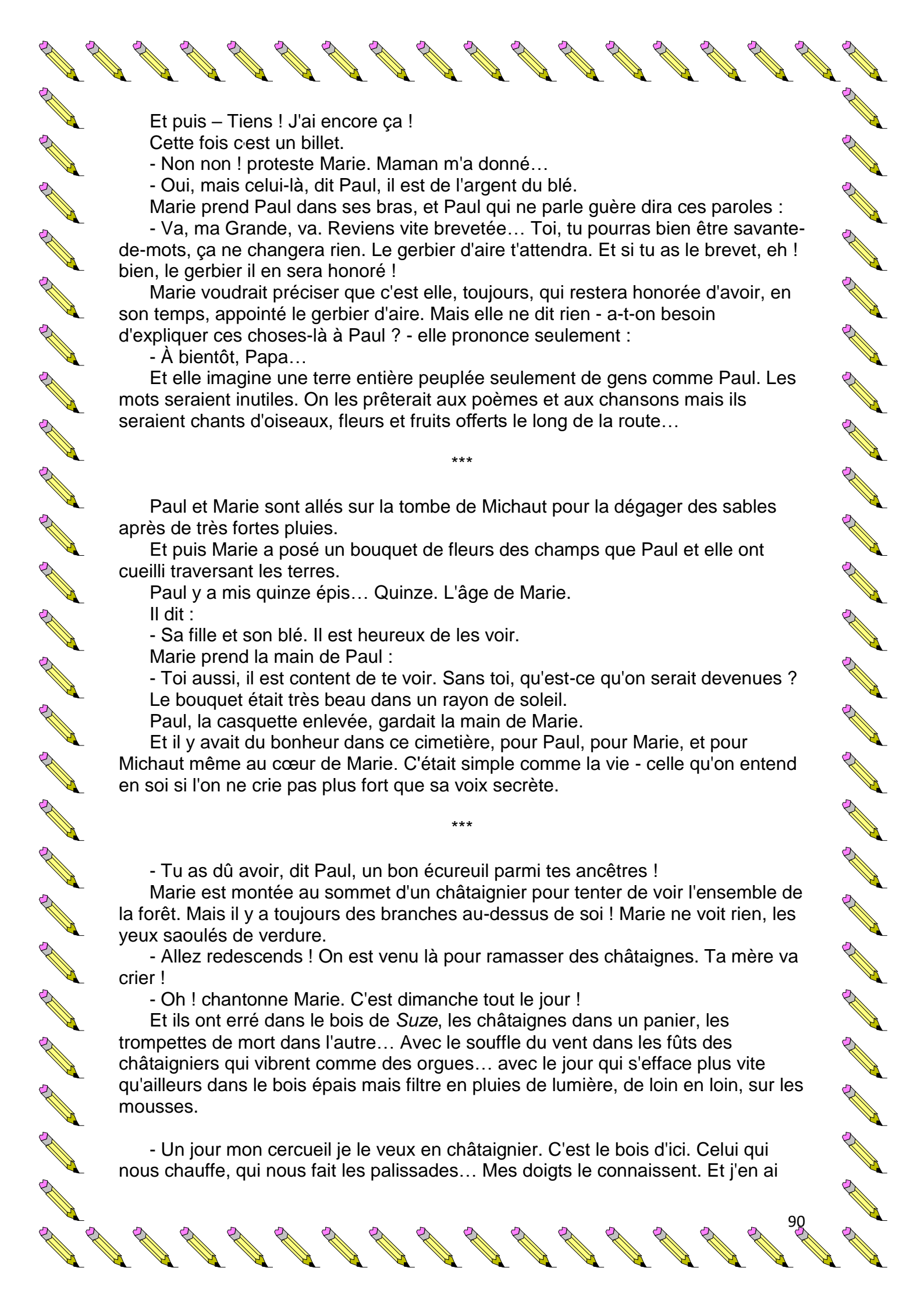
Le transformateur est là, ils ont mis le pied à terre.

- Oh ! dit Paul, regarde ce que j'avais dans ma poche.

C'est un épi de Florence, ce blé résistant et droit qui a poussé cette année au bas des *Marnières*.

C'est un épi remarquable, grenu, bien venu, puissant.

Marie le met dans son sac, émue, silencieuse.



Et puis – Tiens ! J'ai encore ça !

Cette fois cest un billet.

- Non non ! proteste Marie. Maman m'a donné...

- Oui, mais celui-là, dit Paul, il est de l'argent du blé.

Marie prend Paul dans ses bras, et Paul qui ne parle guère dira ces paroles :

- Va, ma Grande, va. Reviens vite brevetée... Toi, tu pourras bien être savante-de-mots, ça ne changera rien. Le gerbier d'aire t'attendra. Et si tu as le brevet, eh ! bien, le gerbier il en sera honoré !

Marie voudrait préciser que c'est elle, toujours, qui restera honorée d'avoir, en son temps, appointé le gerbier d'aire. Mais elle ne dit rien - a-t-on besoin d'expliquer ces choses-là à Paul ? - elle prononce seulement :

- À bientôt, Papa...

Et elle imagine une terre entière peuplée seulement de gens comme Paul. Les mots seraient inutiles. On les prêterait aux poèmes et aux chansons mais ils seraient chants d'oiseaux, fleurs et fruits offerts le long de la route...

Paul et Marie sont allés sur la tombe de Michaut pour la dégager des sables après de très fortes pluies.

Et puis Marie a posé un bouquet de fleurs des champs que Paul et elle ont cueilli traversant les terres.

Paul y a mis quinze épis... Quinze. L'âge de Marie.

Il dit :

- Sa fille et son blé. Il est heureux de les voir.

Marie prend la main de Paul :

- Toi aussi, il est content de te voir. Sans toi, qu'est-ce qu'on serait devenues ?

Le bouquet était très beau dans un rayon de soleil.

Paul, la casquette enlevée, gardait la main de Marie.

Et il y avait du bonheur dans ce cimetière, pour Paul, pour Marie, et pour Michaut même au cœur de Marie. C'était simple comme la vie - celle qu'on entend en soi si l'on ne crie pas plus fort que sa voix secrète.

- Tu as dû avoir, dit Paul, un bon écureuil parmi tes ancêtres !

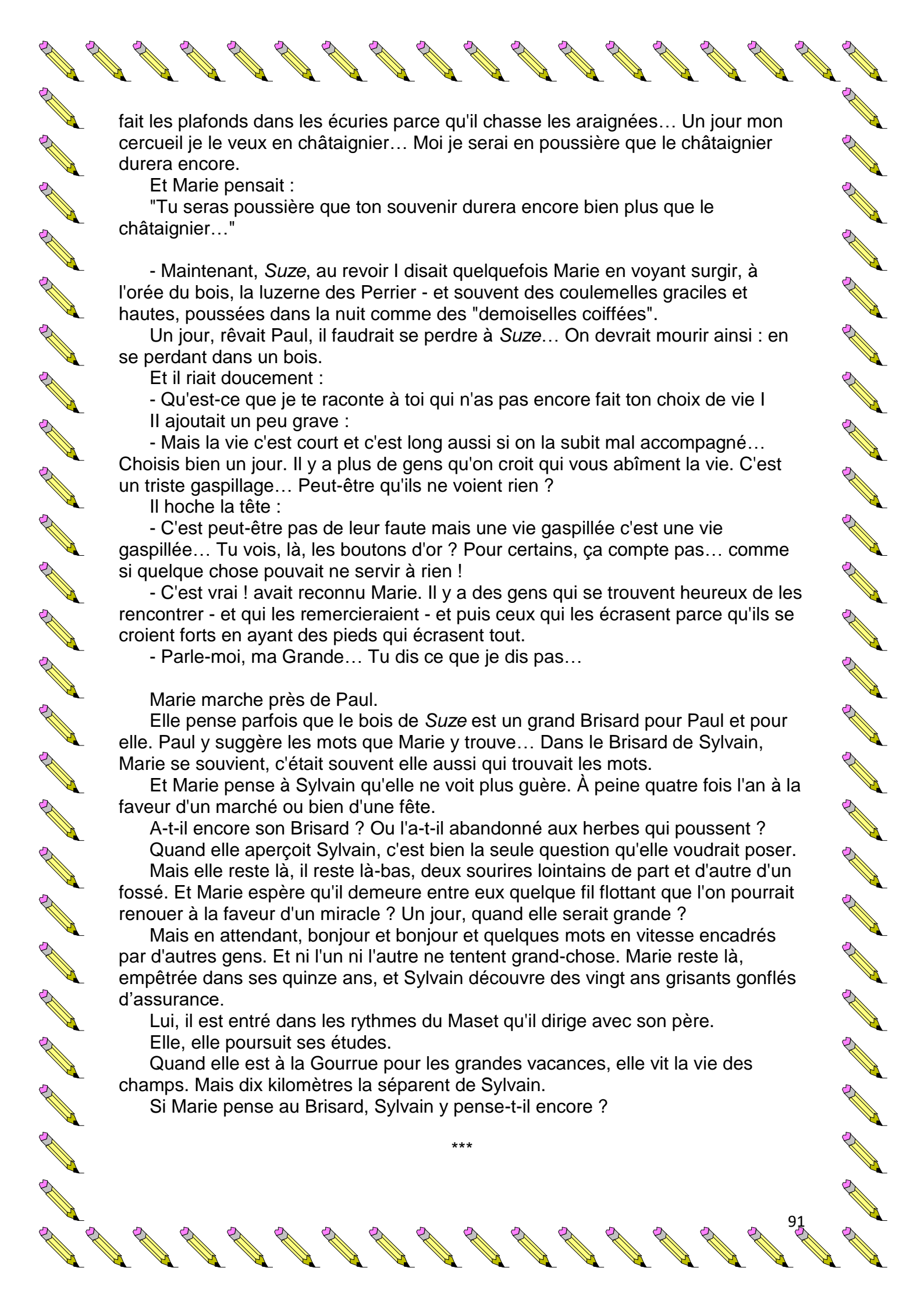
Marie est montée au sommet d'un châtaignier pour tenter de voir l'ensemble de la forêt. Mais il y a toujours des branches au-dessus de soi ! Marie ne voit rien, les yeux saoulés de verdure.

- Allez redescends ! On est venu là pour ramasser des châtaignes. Ta mère va crier !

- Oh ! chantonne Marie. C'est dimanche tout le jour !

Et ils ont erré dans le bois de *Suze*, les châtaignes dans un panier, les trompettes de mort dans l'autre... Avec le souffle du vent dans les fûts des châtaigniers qui vibrent comme des orgues... avec le jour qui s'efface plus vite qu'ailleurs dans le bois épais mais filtre en pluies de lumière, de loin en loin, sur les mousses.

- Un jour mon cercueil je le veux en châtaignier. C'est le bois d'ici. Celui qui nous chauffe, qui nous fait les palissades... Mes doigts le connaissent. Et j'en ai



fait les plafonds dans les écuries parce qu'il chasse les araignées... Un jour mon cercueil je le veux en châtaignier... Moi je serai en poussière que le châtaignier durera encore.

Et Marie pensait :

"Tu seras poussière que ton souvenir durera encore bien plus que le châtaignier..."

- Maintenant, *Suze*, au revoir ! disait quelquefois Marie en voyant surgir, à l'orée du bois, la luzerne des Perrier - et souvent des coulemelles gracieuses et hautes, poussées dans la nuit comme des "demoiselles coiffées".

Un jour, rêvait Paul, il faudrait se perdre à *Suze*... On devrait mourir ainsi : en se perdant dans un bois.

Et il riait doucement :

- Qu'est-ce que je te raconte à toi qui n'as pas encore fait ton choix de vie !

Il ajoutait un peu grave :

- Mais la vie c'est court et c'est long aussi si on la subit mal accompagné...

Choisis bien un jour. Il y a plus de gens qu'on croit qui vous abîment la vie. C'est un triste gaspillage... Peut-être qu'ils ne voient rien ?

Il hoche la tête :

- C'est peut-être pas de leur faute mais une vie gaspillée c'est une vie gaspillée... Tu vois, là, les boutons d'or ? Pour certains, ça compte pas... comme si quelque chose pouvait ne servir à rien !

- C'est vrai ! avait reconnu Marie. Il y a des gens qui se trouvent heureux de les rencontrer - et qui les remercieraient - et puis ceux qui les écrasent parce qu'ils se croient forts en ayant des pieds qui écrasent tout.

- Parle-moi, ma Grande... Tu dis ce que je dis pas...

Marie marche près de Paul.

Elle pense parfois que le bois de *Suze* est un grand Brisard pour Paul et pour elle. Paul y suggère les mots que Marie y trouve... Dans le Brisard de Sylvain, Marie se souvient, c'était souvent elle aussi qui trouvait les mots.

Et Marie pense à Sylvain qu'elle ne voit plus guère. À peine quatre fois l'an à la faveur d'un marché ou bien d'une fête.

A-t-il encore son Brisard ? Ou l'a-t-il abandonné aux herbes qui poussent ?

Quand elle aperçoit Sylvain, c'est bien la seule question qu'elle voudrait poser.

Mais elle reste là, il reste là-bas, deux sourires lointains de part et d'autre d'un fossé. Et Marie espère qu'il demeure entre eux quelque fil flottant que l'on pourrait renouer à la faveur d'un miracle ? Un jour, quand elle serait grande ?

Mais en attendant, bonjour et bonjour et quelques mots en vitesse encadrés par d'autres gens. Et ni l'un ni l'autre ne tentent grand-chose. Marie reste là, empêtrée dans ses quinze ans, et Sylvain découvre des vingt ans grisants gonflés d'assurance.

Lui, il est entré dans les rythmes du Maset qu'il dirige avec son père.

Elle, elle poursuit ses études.

Quand elle est à la Gourruie pour les grandes vacances, elle vit la vie des champs. Mais dix kilomètres la séparent de Sylvain.

Si Marie pense au Brisard, Sylvain y pense-t-il encore ?



L'espace entre eux deux s'est fait petit à petit.

Avec une cassure déjà perceptible après le certificat, l'école finie pour Sylvain. Marie se souvient.

Parfois, il traverse le village. Elle le regarde passer. Elle sort de l'école. Lui, il rentre d'une terre en marchant derrière ses bœufs aux cadences de l'attelage. Il a déjà des pas d'homme, une voix lente qui porte, la casquette au ras des yeux.

Il est tellement différent que Marie, toujours étroite en ses sarraus d'écolière, ne lui parle pas s'il ne lui dit rien.

Elle ne l'aborde pas non plus s'il danse le dimanche, ou s'il joue aux boules avec d'autres gars, ou s'il trinque dans des rires...

Mais parfois il la rencontre, seul avec son attelage à la sortie de l'école.

- Alors, t'as bien travaillé ?

Elle arrête vite le balan de son cartable et elle lui sourit.

Il est droit sur sa charrette les guides à la main.

Parfois il arrête l'attelage et il saute sur le sol.

Il ouvre le cartable, regarde un moment le cahier de rédactions et dit en riant :

- Ça me rajeunit, Marie !

Et puis il rend le cartable - et Marie se sent exilée soudain dans son monde d'écolière.

Parfois il propose :

- Je t'emmène dans mon carrosse ? Viens jusqu'au Maset !

- Je le demande à Maman.

- Je t'attends. Cours vite.

Elle revient déjà. Elle saute sur la charrette.

Ses jambes balancent près des jambes de Sylvain.

Ils se taisent ensemble.

Pour Marie c'est presque une histoire d'amour.

Parfois, au printemps, la charrette est pleine de ce foin trapu et fleuri de bleu que l'on coupe aux *Condamines*.

Sylvain est assis, juché au sommet du foin.

- Tu montes avec moi, Marie ?

Les mains de Marie se cramponnent aux lourdes cordes qui billent le chargement. Sylvain lui saisit les bras - oh ! hisse, Marie !

Elle arrive près de lui et s'enfonce dans le foin dont les odeurs grésillantes l'enferment dans leur vertige. Comme ce foin sec sent fort...

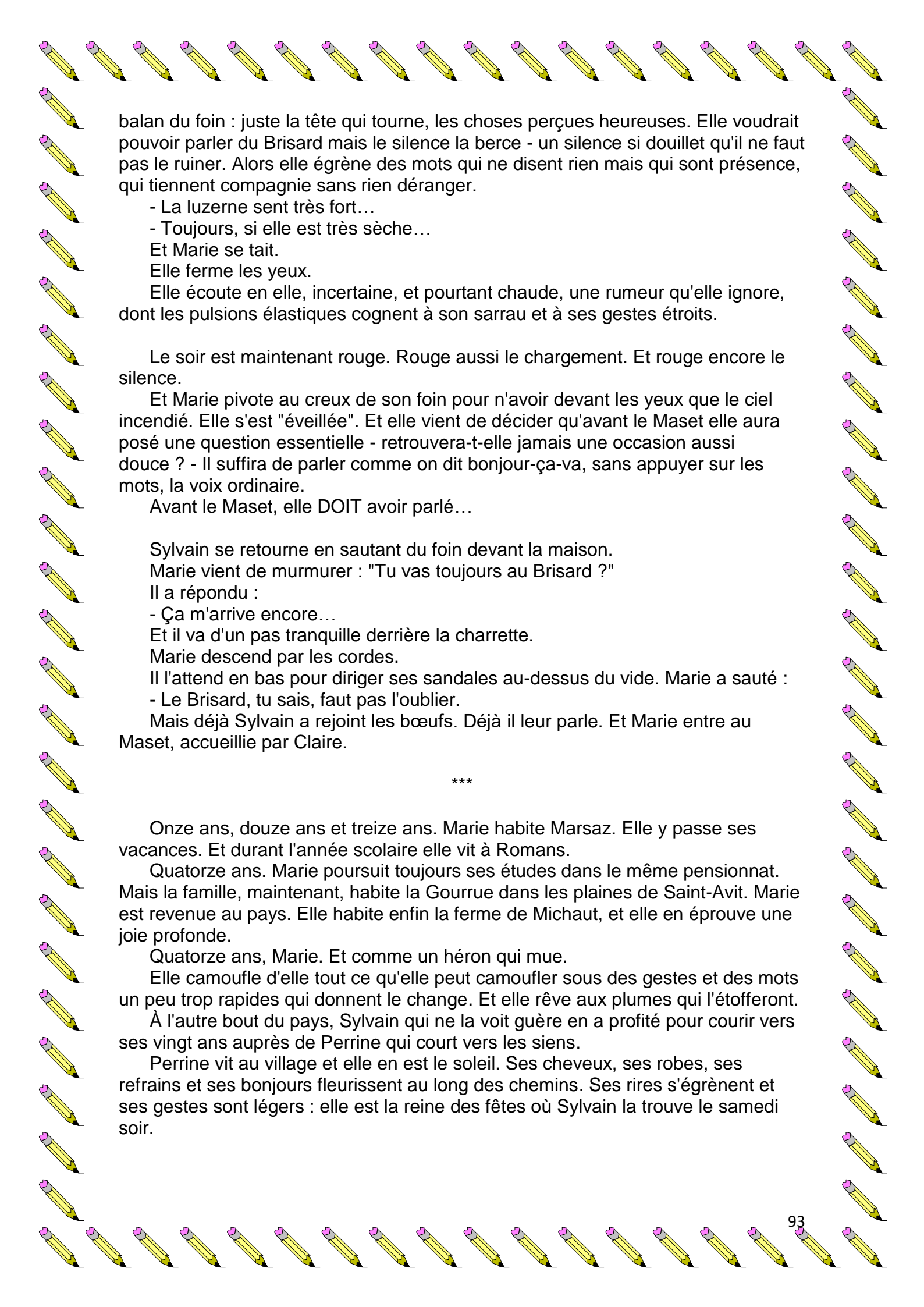
Des sauterelles captives, embarquées là par erreur, crépitent dans les tiges dures.

Mais parfois une s'échappe, et, d'un éclair brusque de ses ailes roses, elle bondit sur le talus.

Marie et Sylvain échangent des mots sans poids. Tous deux ne se "parlent" plus guère. Peut-être en sont-ils gênés ? Mais dix ans et quatorze ans, l'école et le travail, un fossé entre deux mondes et la passerelle qui irait de l'un à l'autre leur semble fragile et ils n'osent rien.

Cependant Marie rêve du Brisard.

Elle regarde Sylvain à la dérobée. Sur le couchant rose, son profil tendu s'ourle de lumière. Chaque boucle de ses cheveux est un flocon de soleil... Le cheval avance et le foin cahote... Les nuages glissent du rose au safran... Comme cette herbe sent fort... Marie sourit, engourdie. Elle en a comme un malaise ou un bien-être bizarre, elle ne sait pas trop. Mais c'est une chose lente qui épouse, exacte, le



balan du foin : juste la tête qui tourne, les choses perçues heureuses. Elle voudrait pouvoir parler du Brisard mais le silence la berce - un silence si douillet qu'il ne faut pas le ruiner. Alors elle égrène des mots qui ne disent rien mais qui sont présence, qui tiennent compagnie sans rien déranger.

- La luzerne sent très fort...

- Toujours, si elle est très sèche...

Et Marie se tait.

Elle ferme les yeux.

Elle écoute en elle, incertaine, et pourtant chaude, une rumeur qu'elle ignore, dont les pulsions élastiques cognent à son sarrau et à ses gestes étroits.

Le soir est maintenant rouge. Rouge aussi le chargement. Et rouge encore le silence.

Et Marie pivote au creux de son foin pour n'avoir devant les yeux que le ciel incendié. Elle s'est "éveillée". Et elle vient de décider qu'avant le Maset elle aura posé une question essentielle - retrouvera-t-elle jamais une occasion aussi douce ? - Il suffira de parler comme on dit bonjour-ça-va, sans appuyer sur les mots, la voix ordinaire.

Avant le Maset, elle DOIT avoir parlé...

Sylvain se retourne en sautant du foin devant la maison.

Marie vient de murmurer : "Tu vas toujours au Brisard ?"

Il a répondu :

- Ça m'arrive encore...

Et il va d'un pas tranquille derrière la charrette.

Marie descend par les cordes.

Il l'attend en bas pour diriger ses sandales au-dessus du vide. Marie a sauté :

- Le Brisard, tu sais, faut pas l'oublier.

Mais déjà Sylvain a rejoint les bœufs. Déjà il leur parle. Et Marie entre au Maset, accueillie par Claire.

Onze ans, douze ans et treize ans. Marie habite Marsaz. Elle y passe ses vacances. Et durant l'année scolaire elle vit à Romans.

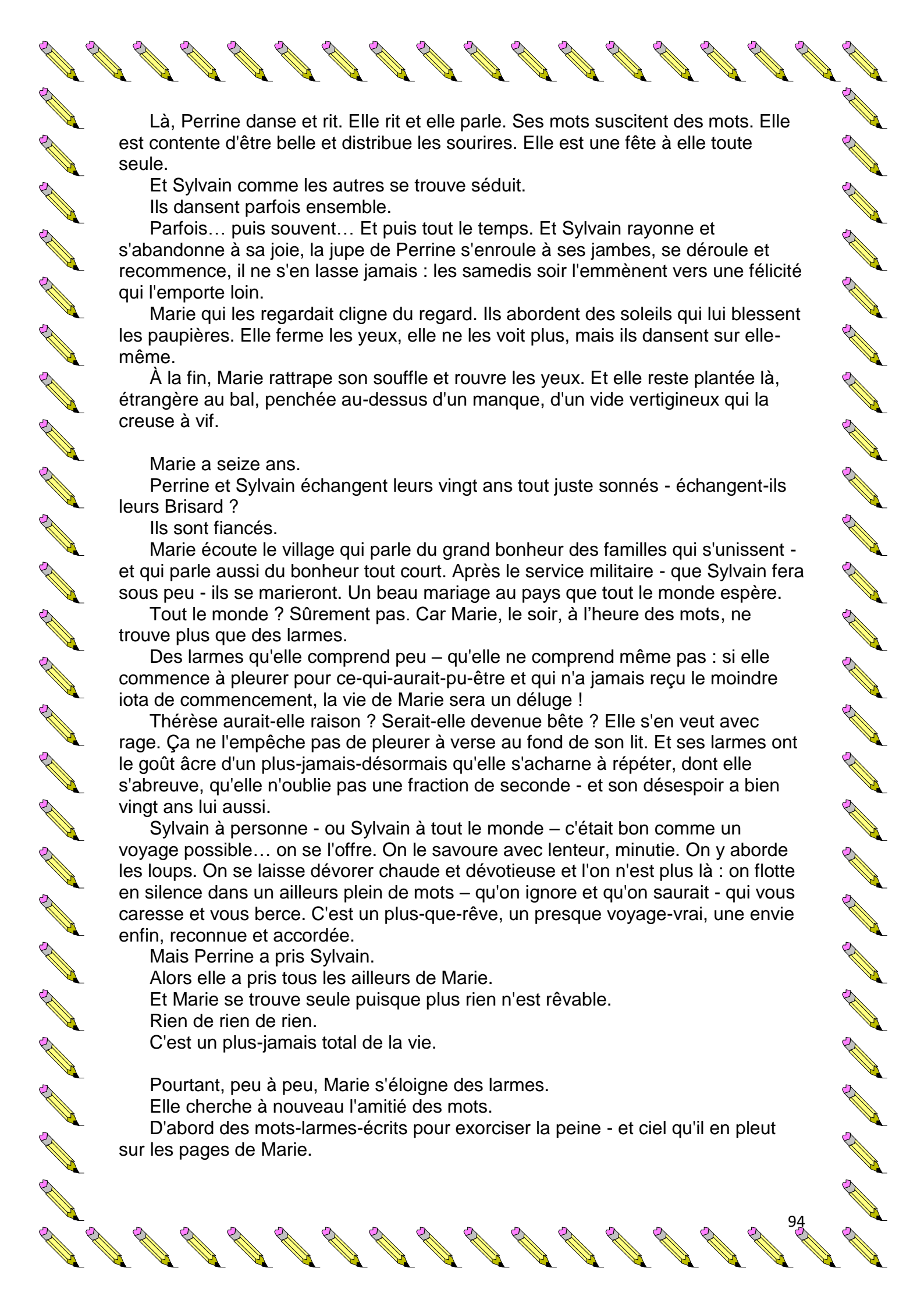
Quatorze ans. Marie poursuit toujours ses études dans le même pensionnat. Mais la famille, maintenant, habite la Gourrue dans les plaines de Saint-Avit. Marie est revenue au pays. Elle habite enfin la ferme de Michaut, et elle en éprouve une joie profonde.

Quatorze ans, Marie. Et comme un héron qui mue.

Elle camoufle d'elle tout ce qu'elle peut camoufler sous des gestes et des mots un peu trop rapides qui donnent le change. Et elle rêve aux plumes qui l'étofferont.

À l'autre bout du pays, Sylvain qui ne la voit guère en a profité pour courir vers ses vingt ans auprès de Perrine qui court vers les siens.

Perrine vit au village et elle en est le soleil. Ses cheveux, ses robes, ses refrains et ses bonjours fleurissent au long des chemins. Ses rires s'égrènent et ses gestes sont légers : elle est la reine des fêtes où Sylvain la trouve le samedi soir.



Là, Perrine danse et rit. Elle rit et elle parle. Ses mots suscitent des mots. Elle est contente d'être belle et distribue les sourires. Elle est une fête à elle toute seule.

Et Sylvain comme les autres se trouve séduit.

Ils dansent parfois ensemble.

Parfois... puis souvent... Et puis tout le temps. Et Sylvain rayonne et s'abandonne à sa joie, la jupe de Perrine s'enroule à ses jambes, se déroule et recommence, il ne s'en lasse jamais : les samedis soir l'emmènent vers une félicité qui l'emporte loin.

Marie qui les regardait cligne du regard. Ils abordent des soleils qui lui blessent les paupières. Elle ferme les yeux, elle ne les voit plus, mais ils dansent sur elle-même.

À la fin, Marie rattrape son souffle et rouvre les yeux. Et elle reste plantée là, étrangère au bal, penchée au-dessus d'un manque, d'un vide vertigineux qui la creuse à vif.

Marie a seize ans.

Perrine et Sylvain échangent leurs vingt ans tout juste sonnés - échangent-ils leurs Brisard ?

Ils sont fiancés.

Marie écoute le village qui parle du grand bonheur des familles qui s'unissent - et qui parle aussi du bonheur tout court. Après le service militaire - que Sylvain fera sous peu - ils se marieront. Un beau mariage au pays que tout le monde espère.

Tout le monde ? Sûrement pas. Car Marie, le soir, à l'heure des mots, ne trouve plus que des larmes.

Des larmes qu'elle comprend peu - qu'elle ne comprend même pas : si elle commence à pleurer pour ce-qui-aurait-pu-être et qui n'a jamais reçu le moindre iota de commencement, la vie de Marie sera un déluge !

Thérèse aurait-elle raison ? Serait-elle devenue bête ? Elle s'en veut avec rage. Ça ne l'empêche pas de pleurer à verse au fond de son lit. Et ses larmes ont le goût âcre d'un plus-jamais-désormais qu'elle s'acharne à répéter, dont elle s'abreuve, qu'elle n'oublie pas une fraction de seconde - et son désespoir a bien vingt ans lui aussi.

Sylvain à personne - ou Sylvain à tout le monde - c'était bon comme un voyage possible... on se l'offre. On le savoure avec lenteur, minutie. On y aborde les loups. On se laisse dévorer chaude et dévotieuse et l'on n'est plus là : on flotte en silence dans un ailleurs plein de mots - qu'on ignore et qu'on saurait - qui vous caresse et vous berce. C'est un plus-que-rêve, un presque voyage-vrai, une envie enfin, reconnue et accordée.

Mais Perrine a pris Sylvain.

Alors elle a pris tous les ailleurs de Marie.

Et Marie se trouve seule puisque plus rien n'est rêvable.

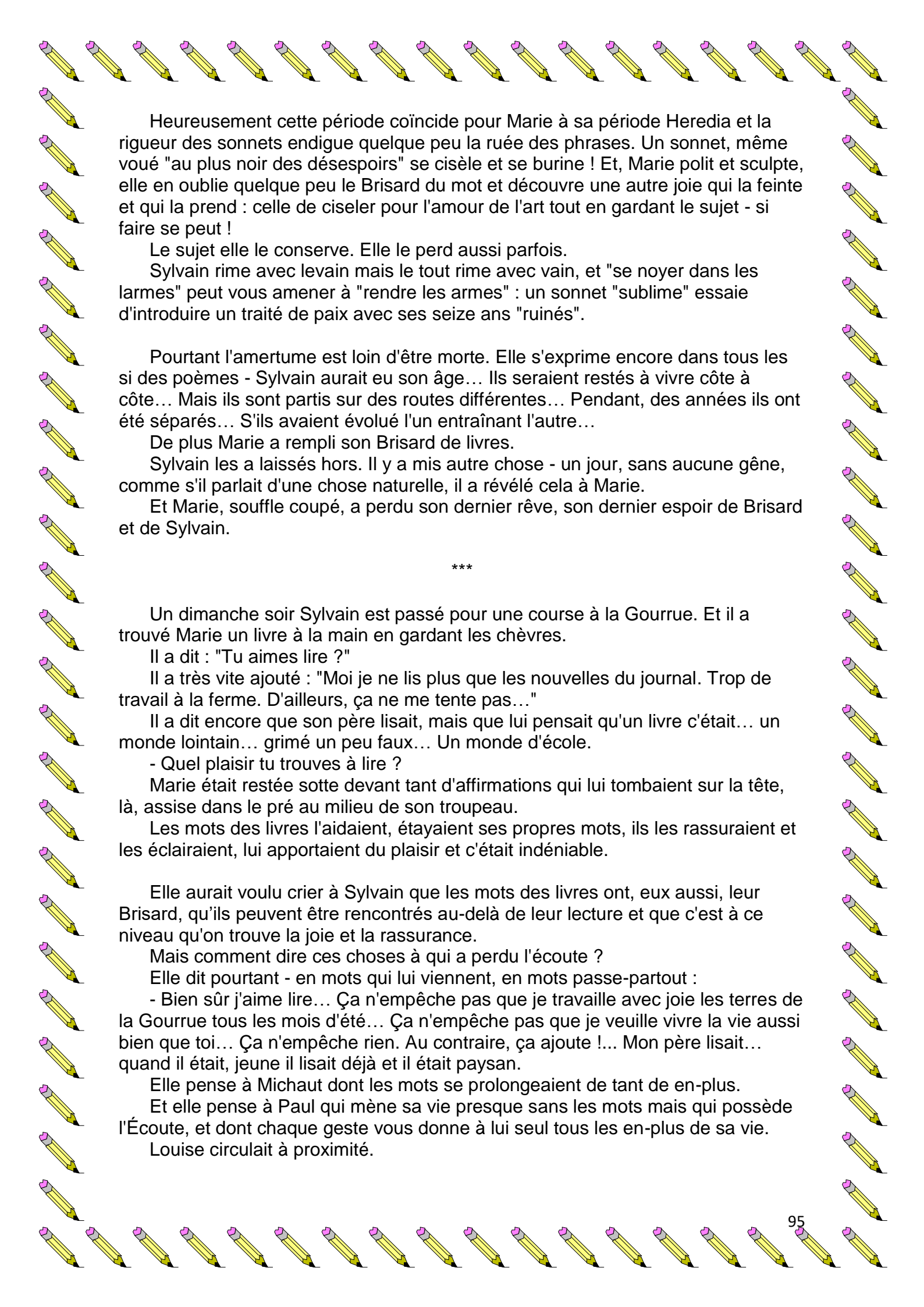
Rien de rien de rien.

C'est un plus-jamais total de la vie.

Pourtant, peu à peu, Marie s'éloigne des larmes.

Elle cherche à nouveau l'amitié des mots.

D'abord des mots-larmes-écrits pour exorciser la peine - et ciel qu'il en pleut sur les pages de Marie.



Heureusement cette période coïncide pour Marie à sa période Heredia et la rigueur des sonnets endigue quelque peu la ruée des phrases. Un sonnet, même voué "au plus noir des désespoirs" se cisèle et se burine ! Et, Marie polit et sculpte, elle en oublie quelque peu le Brisard du mot et découvre une autre joie qui la feinte et qui la prend : celle de ciseler pour l'amour de l'art tout en gardant le sujet - si faire se peut !

Le sujet elle le conserve. Elle le perd aussi parfois.

Sylvain rime avec levain mais le tout rime avec vain, et "se noyer dans les larmes" peut vous amener à "rendre les armes" : un sonnet "sublime" essaie d'introduire un traité de paix avec ses seize ans "ruinés".

Pourtant l'amertume est loin d'être morte. Elle s'exprime encore dans tous les si des poèmes - Sylvain aurait eu son âge... Ils seraient restés à vivre côte à côte... Mais ils sont partis sur des routes différentes... Pendant, des années ils ont été séparés... S'ils avaient évolué l'un entraînant l'autre...

De plus Marie a rempli son Brisard de livres.

Sylvain les a laissés hors. Il y a mis autre chose - un jour, sans aucune gêne, comme s'il parlait d'une chose naturelle, il a révélé cela à Marie.

Et Marie, souffle coupé, a perdu son dernier rêve, son dernier espoir de Brisard et de Sylvain.

Un dimanche soir Sylvain est passé pour une course à la Gourrue. Et il a trouvé Marie un livre à la main en gardant les chèvres.

Il a dit : "Tu aimes lire ?"

Il a très vite ajouté : "Moi je ne lis plus que les nouvelles du journal. Trop de travail à la ferme. D'ailleurs, ça ne me tente pas..."

Il a dit encore que son père lisait, mais que lui pensait qu'un livre c'était... un monde lointain... grimé un peu faux... Un monde d'école.

- Quel plaisir tu trouves à lire ?

Marie était restée sotte devant tant d'affirmations qui lui tombaient sur la tête, là, assise dans le pré au milieu de son troupeau.

Les mots des livres l'aidaient, étayaient ses propres mots, ils les rassuraient et les éclairaient, lui apportaient du plaisir et c'était indéniable.

Elle aurait voulu crier à Sylvain que les mots des livres ont, eux aussi, leur Brisard, qu'ils peuvent être rencontrés au-delà de leur lecture et que c'est à ce niveau qu'on trouve la joie et la rassurance.

Mais comment dire ces choses à qui a perdu l'écoute ?

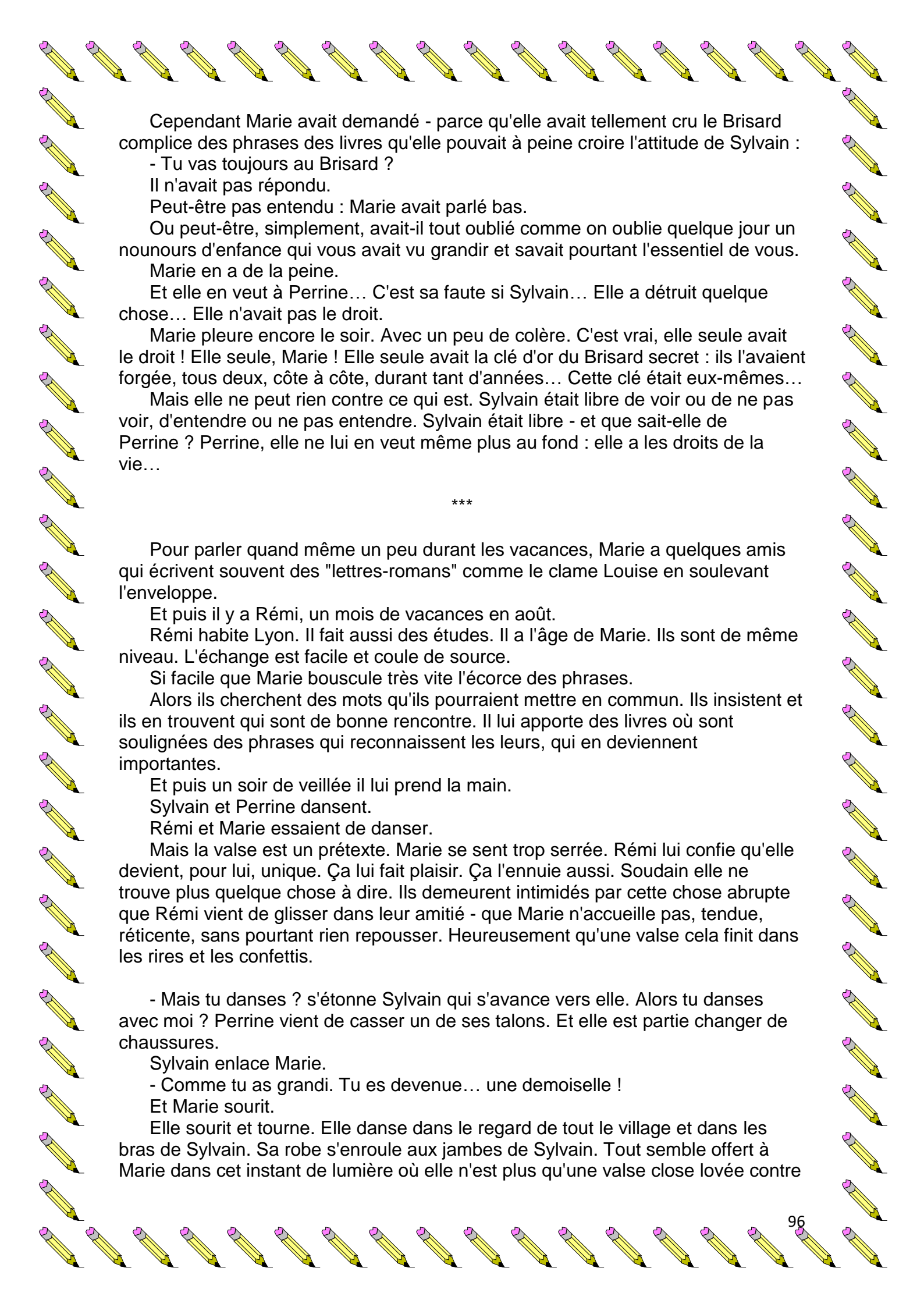
Elle dit pourtant - en mots qui lui viennent, en mots passe-partout :

- Bien sûr j'aime lire... Ça n'empêche pas que je travaille avec joie les terres de la Gourrue tous les mois d'été... Ça n'empêche pas que je veuille vivre la vie aussi bien que toi... Ça n'empêche rien. Au contraire, ça ajoute !... Mon père lisait... quand il était, jeune il lisait déjà et il était paysan.

Elle pense à Michaut dont les mots se prolongeaient de tant de en-plus.

Et elle pense à Paul qui mène sa vie presque sans les mots mais qui possède l'Écoute, et dont chaque geste vous donne à lui seul tous les en-plus de sa vie.

Louise circulait à proximité.



Cependant Marie avait demandé - parce qu'elle avait tellement cru le Brisard complice des phrases des livres qu'elle pouvait à peine croire l'attitude de Sylvain :

- Tu vas toujours au Brisard ?

Il n'avait pas répondu.

Peut-être pas entendu : Marie avait parlé bas.

Ou peut-être, simplement, avait-il tout oublié comme on oublie quelque jour un nounours d'enfance qui vous avait vu grandir et savait pourtant l'essentiel de vous.

Marie en a de la peine.

Et elle en veut à Perrine... C'est sa faute si Sylvain... Elle a détruit quelque chose... Elle n'avait pas le droit.

Marie pleure encore le soir. Avec un peu de colère. C'est vrai, elle seule avait le droit ! Elle seule, Marie ! Elle seule avait la clé d'or du Brisard secret : ils l'avaient forgée, tous deux, côte à côte, durant tant d'années... Cette clé était eux-mêmes...

Mais elle ne peut rien contre ce qui est. Sylvain était libre de voir ou de ne pas voir, d'entendre ou de ne pas entendre. Sylvain était libre - et que sait-elle de Perrine ? Perrine, elle ne lui en veut même plus au fond : elle a les droits de la vie...

Pour parler quand même un peu durant les vacances, Marie a quelques amis qui écrivent souvent des "lettres-romans" comme le clame Louise en soulevant l'enveloppe.

Et puis il y a Rémi, un mois de vacances en août.

Rémi habite Lyon. Il fait aussi des études. Il a l'âge de Marie. Ils sont de même niveau. L'échange est facile et coule de source.

Si facile que Marie bouscule très vite l'écorce des phrases.

Alors ils cherchent des mots qu'ils pourraient mettre en commun. Ils insistent et ils en trouvent qui sont de bonne rencontre. Il lui apporte des livres où sont soulignées des phrases qui reconnaissent les leurs, qui en deviennent importantes.

Et puis un soir de veillée il lui prend la main.

Sylvain et Perrine dansent.

Rémi et Marie essaient de danser.

Mais la valse est un prétexte. Marie se sent trop serrée. Rémi lui confie qu'elle devient, pour lui, unique. Ça lui fait plaisir. Ça l'ennuie aussi. Soudain elle ne trouve plus quelque chose à dire. Ils demeurent intimidés par cette chose abrupte que Rémi vient de glisser dans leur amitié - que Marie n'accueille pas, tendue, réticente, sans pourtant rien repousser. Heureusement qu'une valse cela finit dans les rires et les confettis.

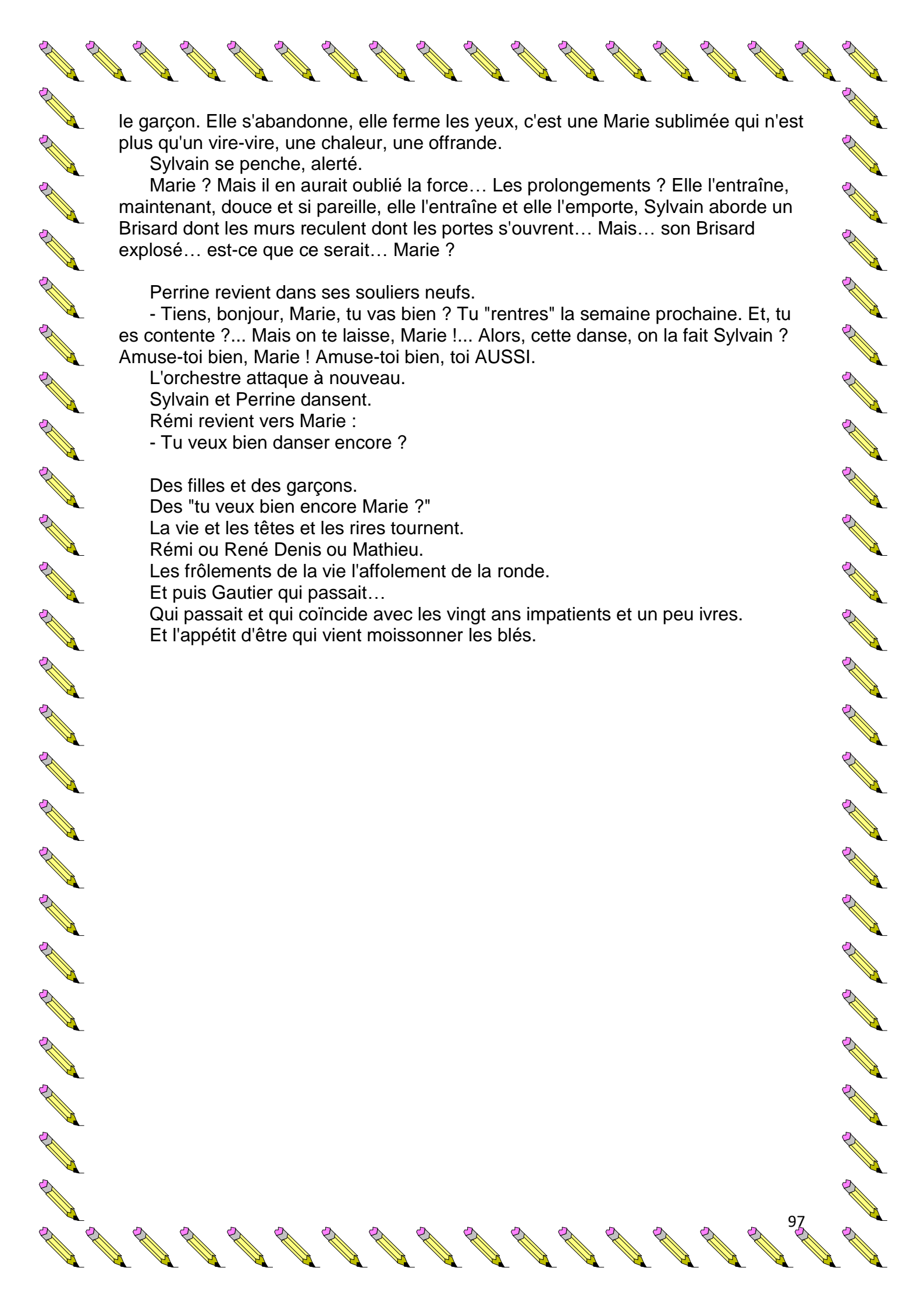
- Mais tu dances ? s'étonne Sylvain qui s'avance vers elle. Alors tu dances avec moi ? Perrine vient de casser un de ses talons. Et elle est partie changer de chaussures.

Sylvain enlace Marie.

- Comme tu as grandi. Tu es devenue... une demoiselle !

Et Marie sourit.

Elle sourit et tourne. Elle danse dans le regard de tout le village et dans les bras de Sylvain. Sa robe s'enroule aux jambes de Sylvain. Tout semble offert à Marie dans cet instant de lumière où elle n'est plus qu'une valse close lovée contre



le garçon. Elle s'abandonne, elle ferme les yeux, c'est une Marie sublimée qui n'est plus qu'un vire-vire, une chaleur, une offrande.

Sylvain se penche, alerté.

Marie ? Mais il en aurait oublié la force... Les prolongements ? Elle l'entraîne, maintenant, douce et si pareille, elle l'entraîne et elle l'emporte, Sylvain aborde un Brisard dont les murs reculent dont les portes s'ouvrent... Mais... son Brisard explosé... est-ce que ce serait... Marie ?

Perrine revient dans ses souliers neufs.

- Tiens, bonjour, Marie, tu vas bien ? Tu "rentres" la semaine prochaine. Et, tu es contente ?... Mais on te laisse, Marie !... Alors, cette danse, on la fait Sylvain ? Amuse-toi bien, Marie ! Amuse-toi bien, toi AUSSI.

L'orchestre attaque à nouveau.

Sylvain et Perrine dansent.

Rémi revient vers Marie :

- Tu veux bien danser encore ?

Des filles et des garçons.

Des "tu veux bien encore Marie ?"

La vie et les têtes et les rires tournent.

Rémi ou René Denis ou Mathieu.

Les frôlements de la vie l'affolement de la ronde.

Et puis Gautier qui passait...

Qui passait et qui coïncide avec les vingt ans impatients et un peu ivres.

Et l'appétit d'être qui vient moissonner les blés.